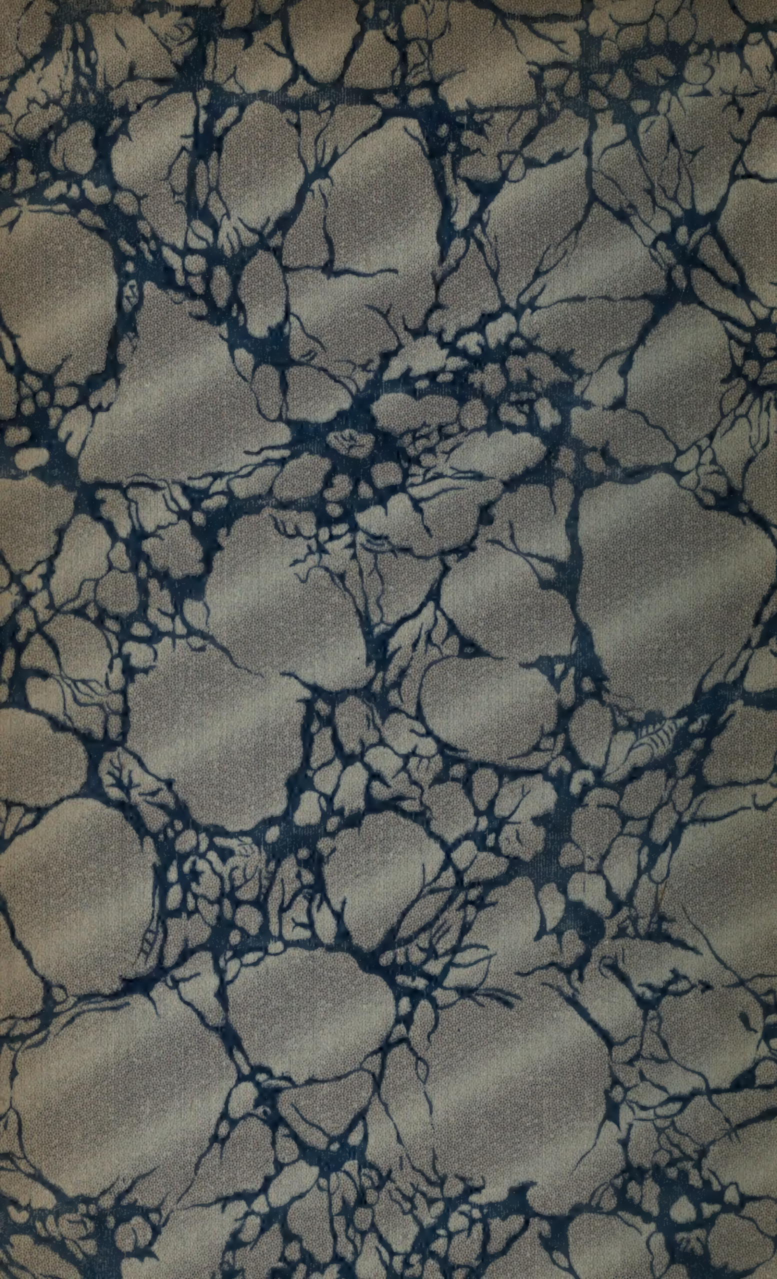




LE ROSAIRE AU SOLEIL

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR (1888-1897), contenant les premiers *Vers, la Naissance du Poète*, *Un jour* et *la Mort du poète*......... 1 vol.

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900), contenant les *Elégies, la Jeune Fille nue,* des *Poésies diverses* et les *Prières*.............................. 1 vol.

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences*........................ 1 vol.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1906), contenant *En Dieu, Tristesses, le Poète et sa Femme, Poésies diverses* et *l'Église habillée de feuilles*.... 1 vol.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES (1912)................ 1 vol.

Prose

LE ROMAN DU LIÈVRE, contenant *le Roman du lièvre, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Des Choses, Contes, Notes sur des oasis et sur Alger, le 15 Août à Laruns, Deux proses, Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry*.................. 1 vol.

POMME D'ANIS, *ou l'Histoire d'une jeune fille infirme.* 1 vol.

PENSÉE DES JARDINS.............................. 1 vol.

MA FILLE BERNADETTE............................ 1 vol.

FEUILLES DANS LE VENT, contenant *Méditations, Quelques Hommes, Pommes d'anis, la Brebis égarée*.................................. 1 vol.

FRANCIS JAMMES

—

Le Rosaire au Soleil

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXVI.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix-sept exemplaires sur Japon impérial
Douze exemplaires sur Chine
et soixante-trois exemplaires sur Hollande van Gelder
tous numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Le rosaire est l'ensemble de trois chapelets, avec méditation, à chaque dizaine, sur un Mystère.

Il y a quinze Mystères à méditer dans un rosaire :

Au premier chapelet, cinq Mystères joyeux qui sont : *l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Purification, le Recouvrement de Notre-Seigneur au Temple.*

Au deuxième chapelet, cinq Mystères douloureux qui sont : *l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de Croix, le Crucifiement.*

Au troisième chapelet, cinq Mystères glorieux

qui sont : *la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, le Couronnement de la Sainte Vierge.*

C'est le plan du rosaire que j'ai adopté pour cette histoire poétique.

LES MYSTÈRES JOYEUX

I

L'ANNONCIATION

« *... Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.*

« *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.* »

Et la jeune fille contemplait la Mère de Dieu, et reprenait :

« *... Je vous salue, Marie...* »

et continuait de la contempler, et recommençait encore :

« *... Je vous salue, Marie...* »

à la manière d'une source qui mire le ciel et qui ne se lasse point de murmurer.

« *... Je vous salue, Marie...* »

Et, comme c'était au printemps, les prairies

souriaient parce que les fruitiers en fleurs sont les sourires des prairies. Et, entre deux *Je vous salue*, montait un soupir vers l'Immaculée de Lourdes qui, sur sa robe, conservait encore deux filets du ciel qu'elle avait traversé pour venir jusqu'à nous : sa flottante ceinture d'azur.

« ... *Je vous salue, Marie...* »

Cette brise intérieure qui s'exhalait des lèvres de Dominica les faisait bouger avec douceur. Les cils, tellement longs et touffus qu'on les eût pris pour l'ombre qu'ils faisaient, s'abaissèrent sur la lumière noire du regard doux et dur comme celui d'un oiseau. Le nez était aquilin, la joue ronde, la bouche éclatante de pureté. Sur le coquillage de l'oreille ondulait une chevelure si foncée que seul le ciel provençal avait pu la peindre.

Le corps était presque un peu trop puissant pour cet âge, dix-huit ou vingt ans, mais gracieux. Il formait une belle courbe agenouillée. C'était le port d'une guerrière, d'une jeune sœur de Judith.

Son chapelet terminé, Dominica le ramassa dans le creux de sa main et continua de méditer. Elle reporta vers Jésus-Christ la nuit vivante de ses yeux

qui jusque-là n'avait point quitté la Vierge. Il était en croix sur l'autel de la grotte enfumée, constellée, grésillante et parfumée de cire. Elle prit, comme sujet d'oraison, le verset de saint Jean : « *Et moi quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi...* »

S'arrêtant à ce texte, elle s'attendrit comme le cierge sous le cœur de feu qui le couronne en le consumant. Les hommes ne cessaient point d'être attirés vers l'Auteur de la vie. Ils allaient à lui depuis deux mille ans et chacun gardait la Foi, l'Espérance et la Charité indéfectibles. Il n'était point possible que la Promesse faillît à la mère en deuil, au père qui a perdu sa place, au mari qu'on outrage, à l'enfant qui regarde avec tristesse et indifférence l'image d'Épinal que lui présente le docteur.

Le Fils de l'Homme les attirait particulièrement là, par l'intercession de Celle qui est la consolatrice des affligés et le salut des infirmes. Le Seigneur n'était point descendu de son gibet, malgré l'exhortation des bourreaux du Calvaire, et c'est ainsi qu'il aimantait ce monde et le nourrissait de sa présence réelle.

Et Dominica se sentait appelée par Lui, telle une abeille par le miel, telle une source par la mer, telle une fleur par le tourbillon. Et pourtant, jamais elle n'avait souffert ni dans son âme, ni dans son corps, et il semblait qu'elle ne pût s'appliquer en rien les angoisses et les plaies du crucifiement. L'insondable Amour faisait toutefois signe, du haut de la cruelle Poutre, à cet enfant qui s'endormait à l'ordinaire dans un précieux lit rapporté d'une île lointaine par un grand-oncle qui la chérissait.

« *J'attirerai tout à moi...* »

Elle vit venir dans la grotte un cardinal dont la chevelure semblait retenir un peu de la lumière du Thabor, et la robe un flot du sang de Dieu. Il s'agenouilla et, par la Mère, il s'adressa au Fils.

Ce fut ensuite un pauvre soldat colonial, hépatique, plus jaune que son épaulette, édenté, émacié, l'air pas malin, mais d'une rude apparence de droiture et de courage, encore qu'on pût le croire à la veille de la mort.

Il était attiré lui aussi.

Puis un homme, un veuf sans doute, tenant par la main un enfant d'une douzaine d'années. Le

père et le fils, en grand deuil, venaient d'enlever leurs chapeaux de feutre dur, trop larges pour eux. On comprenait que la femme n'était plus là pour les accompagner dans les magasins; que ces coiffures, ils les avaient achetées pour suivre l'enterrement. Ils étaient laids, d'une laideur sacrée que Dieu contemple, faite de souffrance. Le père semblait se dire : la vie est dure. Et le fils : il s'est passé tant de choses, en peu de jours, depuis la mort de maman, que je ne comprends pas bien pourquoi nous sommes endimanchés, pourquoi j'ai mis ces bottines neuves. Ah! c'est pour aller voir Notre-Dame de Lourdes...

Dominica les vit baiser le roc luisant, puis ils disparurent. L'enfant portait en bandoulière un petit bidon.

Ceux là aussi étaient attirés.

Qui pouvait être cette infirme dont on poussait la voiture? Elle pleurait, la tête dans ses mains. Sa capote de crêpe, couleur de suie, était comme un nid crevé par où ressortait l'étoupe des cheveux gris. Son corsage rejoignait mal la robe dont une lie pendait. On l'arrêta en face de la Mère très pure. Alors elle découvrit son visage que brûlait

un cancer, et elle mit les bras en croix, élargissant les mains comme pour réclamer le clouement à la Vierge vêtue de ciel, à la fleur des gaves bleus de ma Bigorre natale.

Cette misérable était attirée.

L'air était doux comme du miel à l'entour de la grotte. La révolte faisait silence. La douleur se changeait en amour. C'était l'impression unique au monde et qu'il faut appeler : la paix de Lourdes.

« *J'attirerai tout à moi...* » se répétait Dominica mentalement. Et qui donc, sinon Vous, aurait pu prononcer une telle parole dont vous faites, et dont vous êtes, la preuve ? Quel acte de foi plus pratique formulerions-nous? Qui est-ce qui pousse tant d'être si divers dans votre voie, sinon Vous en les y attirant?

Dominica revint à l'hôtel à onze heures, et, après déjeuner, elle se mit à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Il y avait, en face, un humble restaurant devant les portes duquel, sur le trottoir, on avait dressé des tables parce que la journée était assez clémente pour que l'on pût manger au dehors. La jeune fille reconnut, qui allaient prendre leur

repas, cet homme et ce petit garçon, vêtus de noir et coiffés de chapeaux trop larges, qu'elle avait aperçus à la grotte. Le père appuya le gros pain sur son cœur et coupa deux tranches rondes. Ils avaient noué leurs serviettes, de crainte de se tacher, et ils gardaient le chapeau sur la tête.

Le soleil comme une échelle d'or descendait du ciel, et aucun poète qui a chanté la jeune fille n'eût assez vanté la puissante grâce de Dominica. Elle tenait une fleur bleue épaisse, je crois que c'était une jacinthe, que venait de lui donner un jeune homme qui l'aimait, venu aussi pour ce pèlerinage et descendu au même hôtel.

— Que regardez-vous ? lui demanda-t-il, en se rapprochant d'elle.

— Cet homme et ce petit garçon.

Il jeta sur eux un regard distrait, sur elle un regard interrogateur et un peu triste, et :

— Mon service me réclame aux piscines.

— Au revoir, fit-elle, en lui tendant la main.

Et il s'en alla.

Doucement elle appuyait son nez charmant contre la fleur bouclée, dont elle roulait la tige entre

ses doigts, et continuait de regarder les deux pauvres hères. On leur avait servi un plat de viande et ils trempaient avec lenteur des morceaux de pain dans la sauce de leurs assiettes. On leur apporta autre chose qu'ils mangèrent avec le même soin. Ils faisaient un silence qui était comme une louange à Dieu. Les déshérités de ce monde ont une façon de se taire. L'enfant avait posé sur la table son petit bidon d'eau de Lourdes. Par instants il le caressait. A un moment, il eut un sourire d'une innocence angélique et, regardant son père, il lui dit :

— L'eau est toute fraîche, on la sent au travers...

Dominica observait l'extrême maigreur et l'air soucieux du père. Il pouvait avoir quarante ans. Une de ses chevilles, qu'il laissait voir au-dessus de la tirette verte d'une bottine à élastiques, dénotait l'affaissement physique.

Tandis qu'il réglait, le repas fini, la note à l'intérieur de l'auberge, le petit garçon demeurait seul sur le trottoir. Il aperçut Dominica. Elle lui sourit et lui tendit sa fleur qu'il alla prendre.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— Maman est morte. C'est pour que papa ne meure pas.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pierre Durand, mais on dit aussi : Petit-Pierre.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, fit en se découvrant le père qui ressortait de la gargote. C'est vous qui avez donné cette belle fleur à mon enfant. As-tu remercié ?

— Merci, mademoiselle.

Comme l'homme toussait :

— Remettez votre chapeau, monsieur, dit Dominica. Vous aussi, Petit-Pierre.

— Ma femme est morte, mademoiselle. Nous sommes de Bordeaux. J'étais imprimeur.

Il dit cela comme s'il avait entendu l'interrogation, mental cette fois, de la jeune fille qui visiblement s'intéressait à eux.

Elle réfléchit un moment, puis :

— Moi, j'habite Marseille et je m'appelle Dominica... Petit-Pierre ?... Est-ce que vous me donnerez votre adresse pour que je vous envoie des cartes postales, quand je serai de retour en Provence ?

— Oh ! oui, mademoiselle.

Le père fouilla dans sa poche et tendit à Dominica une carte où l'on lisait : ETIENNE DURAND, *typographe, 23, rue Tarride, Bordeaux.*

Il dit :

— J'ai dû interrompre mon travail... Ma santé... Votre serviteur, mademoiselle...

Dominica les regardait partir. Ses yeux dont tant de jeunes gens épiaient, pour s'enchanter, le regard magnifique, mais presque toujours calme, suivaient avec une expression d'amour infini ces deux parias du bonheur qui disparurent.

Ce fut seulement alors qu'elle s'avisa de ceci, dont elle se fit un reproche : que la jacinthe qu'elle venait de donner à Petit-Pierre, c'était l'homme qui ne vivait que dans l'espoir de l'épouser qui la lui avait cueillie. Mais elle n'arrêta point sa pensée plus longtemps sur cette étourderie, ou cette ingratitude. Elle alla retrouver sa mère et ses deux sœurs dans ce salon banal de l'hôtel qui lui déplaisait tant, surtout aux heures où certains brancardiers tapotaient, moins épris de leurs malades que des belles héritières.

Les vêpres de ce jour d'Annonciation sonnaient

à la basilique, et le cœur de Dominica ressentait la moindre de ces notes qu'elle comparait aux syllabes de cristal qui durent tomber des lèvres de l'Ange du Seigneur à genoux devant Marie. Tandis que la jeune fille se rendait à l'office, il lui semblait qu'un pur encens s'évaporait dans son cœur. Elle choisit, pour s'y agenouiller, le coin le plus sombre de la chapelle du rosaire et, avant que commençât la cérémonie, elle médita sur l'Introït qui, le matin, l'avait tant séduite : « *Tous les puissants de la terre imploreront votre regard ; à sa suite, les vierges seront amenées au Roi ; ses compagnes vous seront présentées dans la joie et l'allégresse. Mon cœur éclate en un cantique excellent; c'est à la gloire du Roi que je consacre mon œuvre.* »

Elle goûtait ces paroles divines et, descendant au centre de son cœur, elle y appelait le Dieu qu'elle avait reçu le matin même, ce Roi visé par le texte et vers qui s'acheminait le cortège privilégié des vierges. Les pères, les mères, les frères, les sœurs pleuraient en voyant se refermer la barrière du jardin où ils les avaient tant aimées et soignées. Mais elles, se faisant violence, ne répondaient à

tant de regret que par un mystérieux sourire dont ils ne recevaient pas même l'aumône, car elles ne se retournaient plus.

Les vêpres terminées, la jeune fille alla retrouver ceux qui l'attendaient et saluaient toujours sa venue avec bonheur, car son caractère méditatif n'empêchait point qu'une joie large s'épanouît en elle et rayonnât comme la couleur et le parfum d'une grosse rose. Encore, à la fin de cet après-midi, et pendant le dîner, ce fut Dominica la plus enjouée, sans qu'elle prît assez garde à ce que les longs éclats de rire sont cruels à ceux qui vous aiment et qui doutent de votre amour. Ainsi en était-il pour ce jeune homme qui aurait donné sa vie pour elle.

Avant de se coucher elle alla seule à la grotte, vers neuf heures. Elle s'agenouilla contre la grille fermée en ce moment. Les alentours étaient déserts. Les buissons de cierges aux flammes rousses continuaient, derrière ce cloître de fer, de présenter les intentions qu'on leur avait confiées à ce tendre lis dont le bourgeon avait percé le roc.

Dominica reprit son rosaire. Elle désirait, une

fois encore, en cette journée, revenir sur l'Annonciation :

« *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni...* »

Elle évoquait ces suprêmes fiançailles de Dieu avec sa créature, dans la modeste chambre de Nazareth; l'effroi sacré, puis le grand calme réfléchi dans la vision du Calvaire futur; puis cette douceur qui invitait la Vierge, comme la brise sollicite la cime d'une voile; puis, peut-être, le bras droit s'élevant lentement au-dessus du corps incliné comme une palme, et le bras gauche retenant le cœur; puis ce cri dans la prosternation de tout l'être ravi dans le martyre et la béatitude :

« *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole!* »

Et Dominica repassait en son esprit toutes ces phases des indicibles épousailles qui enfantaient le salut du monde. Et sa pieuse et charmante imagination peuplait d'anges cette grotte. Est-ce qu'à cette heure du silence ils ne descendaient point là, pour nouer et dénouer des rondes naïves, tels des bergers dont le maître a conduit celle qu'il aime à

la maison nuptiale? Parfois l'un d'entre eux gazouillait dans une langue inconnue des hommes, tel qu'un oiseau dans la voix duquel on croirait cependant saisir au vol ce mot si doux : Annonciation. Certains bien alignés, les mains et les pieds joints, souriaient à leur Reine, et d'autres cueillaient des fleurs merveilleuses sur la pierre lustrée de baisers et de larmes qui s'est émue et qui a pris le deuil. Chaque baiser donc, arrosé de pleurs, s'épanouissait là, caché. Mais Dominica devinait, découvrait avec son cœur ces corolles que la troupe séraphique offre à l'étoile du matin. C'était la gerbe d'aujourd'hui parmi laquelle sa priante poésie reconnaissait quelques espèces. Elle songea au prince de l'Église qui avait posé sur la paroi ses lèvres embaumées par le suc de l'Évangile, et une rose était née, pourpre comme le Chef sous la couronne d'épines; elle songea au pauvre soldat colonial : son baiser avait fait éclore une fleur lacustre, la fleur qui donne la fièvre trop souvent aux soldats et aux missionnaires. Elle songea au typographe, à son petit garçon : du baiser de l'un était née la bruyère des solitudes, et, du baiser de l'autre, une jacinthe semblable à celle que le jeune homme qui

l'aimait lui avait donnée et dont elle avait disposé pour cet enfant. Un léger remords lui souvint, mais un ange ayant détaché cette jacinthe l'offrit à part à l'Immaculée avec un sourire éblouissant. Elle n'oublia point la malade lamentable qui avait prié, les bras en croix, se trouvant trop repoussante pour descendre de voiture et pour appliquer sa bouche cancéreuse là où les autres laissaient longtemps leurs lèvres. Mais le baiser, à distance, avait frappé la pierre d'où surgissait un obscur épi de blé.

Dominica, se détournant un peu, dirigea son regard vers la nuit étoilée qui lui apparut comme une grande tapisserie déroulée sur les genoux de notre Mère, dans l'atelier de Nazareth. Lorsqu'un nouveau soleil poignait, c'est que l'auguste Ouvrière piquait son aiguille de nouveau dans le canevas. C'est ainsi qu'elle aime à suivre la trame de nos destinées, et à marquer dans le ciel toutes nos bonnes actions de la terre. Mais nous serions bien étonnés si nous pouvions dès ici-bas déchiffrer ces dessins.

Tant de faits et gestes, tant de personnages qui ont compté dans le monde n'y figureraient pas !

Peut-être, se disait la jeune fille, que telles prouesses, même entreprises au nom d'une sainte cause, par quelque monarque tout plein de panaches, n'ont pas tenté l'art divin de la fille de sainte Anne, mais plutôt ces motifs médiocres à nos yeux : quelques pèlerins mal vêtus, assis en silence auprès d'une fontaine, ou prenant un repas frugal dans une auberge.

Et Dominica pria pour Etienne Durand et pour Petit-Pierre, en souhaitant que Notre-Dame leur fît réserver, dans le plan céleste qu'elle brode, un enclos où l'on ne fût plus en deuil, où l'on ne toussât plus. Elle termina sa prière par cette demande, en ce beau soir de l'Annonciation. Elle crut sentir une goutte sur son visage. Cependant il ne pleuvait pas.

II

LA VISITATION

De retour à Marseille, Dominica fit parvenir à Petit-Pierre, quelques semaines après, une carte postale et une lettre. La carte postale représentait Notre-Dame de la Garde qui est si calme au-dessus de la mer et de la ville ! Elle semble se déplacer quand on la considère d'un bateau quittant le port. Elle tourne, elle glisse, et un grand attendrissement saisit le voyageur lorsque, le cœur plein de trouble, ayant perdu de vue les siens qui agitent encore leurs mouchoirs, il voit cette ligne d'or, toute pure, se profiler longtemps au-dessus des flots aux ailes de lumière tremblantes. C'est qu'elle est si dévouée ! C'est qu'elle est si faite de pardon ! Elle se conduit envers nous comme les Sœurs de charité qui paraissent ne voir ni entendre les malades qui offensent leur pudeur. Notre-Dame de la Garde conserve un visage serein cepen-

dant que la grande cité blesse continuellement son âme. Notre-Dame de la Garde ne se lasse pas d'appeler sur les pécheurs la miséricorde. Et, à la prostituée de terre et de mer, elle oppose jour et nuit son Enfant pur et beau comme le Dieu qu'Il est.

Dominica expliquait à Petit-Pierre les vertus de Notre-Dame de la Garde et que, la Vierge se faisant toute à tous, si la Mère de Lourdes s'est voulue pastourelle, amie des huttes et des barattes et des houlettes, la Vierge de Marseille se plaît aux filets, aux ancres, aux avirons. Il n'est rien que dédaigne cette servante pour amener au ciel les hommes par la voie qu'ils ont choisie, et tantôt elle habite le bercail de la montagne et tantôt le phare de la mer.

Dans sa lettre Dominica faisait ressortir les bienfaits de cette adaptation, si simple que d'aucuns la méprisent ou la méconnaissent, de la Très-Puissante, à chacun de nos besoins. Lorsqu'un être humain a des blessures ou des vides dans le cœur, la Reine angélique agit comme une abeille qui soude ou comble les cellules avec du miel. Ainsi, vous, Petit-Pierre, qui n'avez plus de maman, il faut que vous croyiez bien que votre cœur est une chambre où habite la Sainte Vierge et que, là où

elle demeure, réside aussi votre maman qui est tout de même au Ciel. Votre père qui priait si bien à Lourdes vous aura déjà appris que, vivants et morts, nous logeons tous ensemble chez le Bon Dieu quand nous l'aimons.

Ces vérités, Dominica les exposait de telle manière que l'enfant les comprît, et elle lui demandait qu'il priât pour elle, comme elle se souvenait de lui et de M. Durand sur son rosaire. Elle leur en appliquait une dizaine en observant que, chaque jour, le Mystère variât. Aujourd'hui ç'avait été la Visitation qui nous montre Marie chez sa cousine Elisabeth. Et Dominica, toujours originale, avait dessiné gentiment à la plume, sur la feuille, la maison de Zacharie telle que l'on peut se l'imaginer. Ce qui charmerait par-dessus tout Petit-Pierre c'était, auprès du seuil et sous une treille, trois anges assis sur un banc, dont l'un donnait du grain à une poule. Au-dessous des saintes cousines qui s'embrassaient, Dominica avait écrit : « Il faut se visiter les uns les autres ; j'irai vous voir bientôt peut-être à Bordeaux où j'ai des amis. »

Ces amis, auxquels Dominica faisait allusion,

étaient le jeune homme qui l'aimait et les proches de ce jeune homme. Lui, ne pouvait passer inaperçu d'une jeune fille intelligente et croyante comme elle, à qui d'ailleurs il avait exprimé avec tact son plus cher désir. Il était bien de sa personne ; pas du tout bellâtre ; assez sentimental, ce qui ne l'empêchait ni d'être bon catholique ni de suivre passionnément les progrès d'une science ardue ; riche avec cela.

Encore que Dominica n'eût rien dit qui pût lui donner à penser qu'elle le tenait pour son fiancé, elle ne l'avait pas repoussé non plus et, de tous les jeunes hommes qui l'avaient approchée, aucun ne lui plaisait autant. Les aveux qu'il lui avait faits parfois, il les lui avait renouvelés d'une manière plus pressante lors du dernier séjour des deux familles amies, à Lourdes, en cette semaine de l'Annonciation qui commémore l'une des apparitions de l'Immaculée à la Bienheureuse Bernadette.

Mais que répondre? Mais que penser? Ni oui ni non peut-être? Peut-être non? Peut-être oui? Peut-être ensemble oui et non?

Elle avait bien prié Notre-Dame pour être un peu éclairée à ce sujet, mais sans apporter à sa demande

cette ardeur qu'elle mettait parfois dans l'oraison afin d'obtenir de moindres grâces. Dominica pensait, avec quelque sens, qu'il ne faut point se faire violence en de telles indécisions, mais attendre, dans le calme et la bonne volonté, le conseil de la Vierge très prudente.

Elle trouvait bon, trop bon peut-être (qui n'a quelques défauts?) de s'éprouver encore. Mais dans quel sens? Toujours est-il qu'un prochain voyage à Bordeaux lui apparut fort naturel, et un séjour auprès de ses amis qui la réclamaient le plus souvent possible.

Peu de temps après l'envoi de sa lettre à Petit-Pierre, quelques lignes qu'elle reçut d'Étienne Durand l'engagèrent à mettre à exécution ce projet. Cependant le pauvre homme ne se lamentait pas et rien, dans sa digne lettre de remercîments à Dominica, pour les attentions qu'elle avait eues pour son fils et lui, n'essayait d'exciter la pitié. Il donnait quelques détails sur les études de l'enfant auxquelles la jeune fille avait paru s'intéresser. De lui-même il ne disait que ceci : qu'il toussait trop pour reprendre sa tâche.

Dominica ne savait point ne pas s'émouvoir profondément à un tel détail. Son grand cœur s'était développé, avec trop d'indépendance peut-être même, dans ce domaine de la charité où elle s'ébattait et, si je peux dire, jouait aux grâces avec sa richesse et sa bonté. Son désir s'accrut donc de revoir Étienne Durand et Petit-Pierre, bien plus encore sans doute que celui de retrouver ses autres amis. Elle monta dans le train de Bordeaux sans que sa mère fît obstacle. Celle-ci ne s'opposait guère aux fantaisies de Dominica, nous verrons pourquoi dans la suite. Et, dans l'espèce, elle eût plutôt provoqué ce déplacement, car elle soupçonnait combien sa fille était chère à un parti qu'elle lui souhaitait.

De la chambre que Dominica occupait chez ses amis, la vue embrassait le fleuve. Si le port n'a point l'imposante massivité de celui de Marseille; si les reflets légers du courant, sous un azur ou un clair de lune aux finesses de brise, paraissent moins aptes à soutenir des flottes que les bleus goudron de la Méditerranée; si les princes des Mille et une Nuits, qui fument l'opium et enchâssent d'émeraudes l'ébène de leurs doigts, préfèrent

à la porte de Guyenne, la porte de l'Orient : tout de même, un grand charme, fait des plus délicates nuances, nous fait admirer la cité d'Ausone. Il semble que, dans ce port, les câbles soient plutôt des lianes fleuries qui s'élancent d'un mât à l'autre. Tout un passé fluide revit dans ces douces teintes : les fringants chevaux du carrosse s'ébrouent parmi des uniformes, et je ne sais quelle duchesse vêtue comme un datura monte sur un bâtiment qui est comme une patrie enchantée.

Ces images de la rade, en cette belle nuit où Dominica les apercevait comme dans un aquarium, à travers les vitres de sa chambre, elle les ramenait à la méditation de son rosaire. Cette habitude de tendre à Dieu ou à la Vierge et de leur rapporter les événements et les paysages de chaque jour sur ce chapelet que l'on appelle la Bible des pauvres, tel était, avec la communion fréquente, le plus solide fonds de la piété si vivante de Dominica.

L'ordre des dizaines qui revenaient la rendait en ce moment à cette visitation dont elle avait expliqué le plus simplement possible le sens à Petit-Pierre dans la lettre qu'elle lui avait écrite l'autre jour. Mais le cadre de la méditation s'am-

plifiait, ici, devant les croix voilées nécessaires à l'avancement des navires comme elles le sont au nôtre. Que de visitations au nom du Christ depuis ce jour où le premier esquif avait été la Mère aimable ouvrant ses bras embarrassés de voiles à Elisabeth qui portait Jean-Baptiste !

Dominica repassait mentalement, en face de ces vaisseaux, les allées et venues des confesseurs de la foi : saint Pierre dans sa nacelle qui n'allait pas d'abord plus loin que du bord du lac à l'autre bord ; mais l'apôtre passait le Christ qui s'intéressait à la pêche comme un bon patron. C'était saint Paul visitant sans cesse les Eglises naissantes, monté sur des navires plaintifs qui se renversaient, et il ressortait à la nage, des abîmes, chétif et terrible, la barbe et la bouche pleine du sel qui ne se dessale pas et qui est la Doctrine. C'était saint Louis se rendant au Sépulcre et, sur sa nef, les trompettes sonnaient droit vers les anges, et Jésus accordait à ce roi le suprême honneur de lui rendre Lui-même visite à Tunis au moment qu'il expirait sur un lit de cendres. C'étaient, qui allaient aux Indes visiter les frères païens, tant de missionnaires, depuis François-Xavier jusqu'à ces humbles disciples qui

ne possèdent qu'une coque de noix avec, dedans, un peu d'eau, de vin, de blé, et une pierre !

« *Je te visiterai.* » Et, confuse en évoquant les pionniers d'outre-mer qui, sans délier leurs sandales, se rendirent et se rendent auprès des souffrants et des ignorants, dans la peste, la typhoïde et le martyre, Dominica ressentait la honte d'elle-même, du projet de cette visite à peine charitable qui lui avait fait entreprendre ce voyage à Bordeaux, peut-être par un peu de désœuvrement et de puérilité. Elle faillit renoncer au principal but de sa venue. Mais, quand elle eut pris de l'eau bénite pour faire le signe de la croix avant de s'endormir, une voix intérieure lui dit de se garder de la présomption et de ne négliger aucune œuvre petite.

Le lendemain, elle examina un plan de la ville. Elle n'aurait point de peine à se rendre rue Tarride où logeaient Etienne Durand et son fils. Ce n'était pas loin, dans le vieux quartier Saint-Michel où il y a de petits épiciers, qui jouent aux cartes devant la porte après les vêpres, et des pigeons tranquilles. Là, règne encore le calme du dimanche et flotte un parfum d'encens. J'y ai entendu murmu-

rer des pluies douces que semblaient verser les yeux vert bouteille des fenêtres. Et par les beaux temps tout luisait, les balcons ventrus s'ornaient de volubilis et de géraniums comme de broderies les gilets de gentilshommes. Les cloches instruisaient les fidèles des devoirs de l'heure ainsi que de vieilles dames qui tiennent une pension règlent l'emploi du temps aux enfants sages.

Les hôtes de Dominica la laissaient libre, sachant que, si gaie et sociable qu'elle fût, pas plus à Bordeaux qu'à Marseille elle ne négligeait les œuvres qui lui étaient signalées, ni les longs recueillements dont elle avait coutume. Rien de surprenant à ce qu'à la fin de ce beau jour de mai elle préférât à une promenade offerte par ses compagnes et le jeune homme qui l'aimait, la récitation des litanies dans quelque chapelle ombreuse, C'est du moins ce qu'ils pouvaient supposer, en l'entendant décliner, avec un sourire, leur proposition. Encore une fois elle ne prit pas assez garde à ce qu'elle attristait son ami et ce ne fut que, seule dans la rue, qu'elle se reprocha d'avoir montré par son attitude trop d'indifférence au projet. Elle aurait pu

non prétexter un faux motif, mais invoquer une course pressée, ou simplement le désir d'une dévotion particulière. Elle eut peur de s'être montrée coquette. Mais n'avait-elle point ce droit de se faire visiblement regretter, puisqu'elle tentait une expérience dont pouvait dépendre sa décision ? Se fût-elle installée chez ses amis au cas où sa volonté de ne se point fiancer eût été ferme ? Complexités de jeune fille ! Et pourtant chez la moins complexe !

Elle était arrivée. C'était au numéro 23 de la rue Tarride que logeaient les Durand. N'eût-elle pas mieux fait de s'annoncer que de les surprendre ainsi à l'improviste? Elle passa vite sur le trottoir qui faisait face à la maison qu'elle voulait examiner, et repassa lentement. L'étroite porte était ouverte. Elle aperçut, derrière les petits carreaux glauques d'une des fenêtres du premier étage, une adolescente qui cousait debout et de profil. Elle était brune et jolie. Ses cheveux serrés semblaient tirés sur ses tempes, ce qui donnait au visage l'expression pure de l'enfance persistante. Sur le rebord de la croisée, des fleurs trempaient dans un verre ; à droite, une cage avec son canari était sus-

pendue ; et cet ensemble faisait rêver d'une élégie délicieusement banale à quoi se fussent accordées les harpes d'Anaïs Ségalas et de Mme Desbordes-Valmore. Dominica pénétra dans le vestibule où se trouvaient rangées d'assez nombreuses boîtes aux lettres. Dans le cadre d'une de ces boîtes était insérée la même carte de visite qu'Etienne Durand avait remise, à Lourdes, à Dominica, mais on lisait dessus, ajoutée à l'encre, l'inscription : *Dernier étage, la porte à droite.*

La jeune fille maintenant hésitait. N'était-ce point trop indiscret de se présenter de la sorte ? Et puis, dans ce logis misérable, voici qu'elle était elle-même choquée de sa personne. Pourquoi avoir conservé, pour cette course chez des pauvres, ces bas à jour et cette robe de crêpe rose recouverte de dentelle grise ? Elle hésitait, mais elle montait. Ce fut Petit-Pierre qui vint lui ouvrir :

— C'est Mlle Dominica !

Il rougissait, ravi comme devant un trésor, demeurait sur le seuil à la contempler. Elle rit franchement lorsqu'il demanda :

— Est-ce que vous êtes venue avec le cirque ? Il y avait au passe-rue une dame belle comme vous.

— Qui est là ? fit une voix creuse dans la chambre contiguë à la pièce où venait d'entrer la jeune fille.

— Papa ! C'est Mlle Dominica ! répondit Petit-Pierre qui avait pris la main de sa grande amie pour s'en caresser la joue.

Une chaise remua.

— Qu'elle ait la bonté d'attendre un instant, reprit Etienne Durand.

L'appartement ne comprenait que deux pièces : celle où Dominica s'était assise et celle qui devait être l'unique chambre à coucher. Dans la première une odeur de pétrole dominait. Sur un fourneau allumé une casserole était posée.

— Est-ce que vous faites la cuisine ?

— Oui, mademoiselle. Je fais cuire un peu de lait pour papa.

Le regard de la jeune fille embrassa la pièce où elle se tenait. Elle reconnut, suspendu à un clou, le bidon de Lourdes.

— Petit-Pierre, je vois que vous êtes soigneux Je reconnais cet objet.

— Le portrait de la Sainte Vierge y est dessus.

Et, comme nous n'avons plus de statue, nous disons notre chapelet devant.

Cette phrase résumait avec naïveté tout ce qui, dans le catholicisme, prête à la raillerie des esprits forts, des savants, des réformateurs. Mais celui qui connaît le vrai langage de Dieu et de la Vierge, sait combien ils se mettent à la portée de chacun pour l'aider à la prière. Aurait-il été juste qu'afin de permettre à ces deux pauvres hères de réciter le *Je vous salue*, la Reine des patriarches leur eût imposé une image d'elle peinte par un maître ? L'homme qui ressent l'amour de Notre-Seigneur ou de la Vierge, devant leurs statues de plâtre peinturluré, peut faire bon marché du sentiment qu'inspirent aux touristes et aux chroniqueurs les chefs-d'œuvre de l'art religieux. Les visitations de Jésus-Christ et de Notre-Dame n'appellent point tant de raffinements qu'en exigent les princes de la terre.

Etienne Durand, qui venait de se lever à la hâte, entra. Il avait beaucoup maigri depuis Lourdes. C'était le type du malade. Il était revêtu d'une sorte de robe de chambre doublée de rouge, mal boutonnée, qui laissait voir une jaquette sans gilet sur la

chemise de nuit. Il chaussait des pantoufles de feutre affaissées au-dessus desquelles paraissaient des bas recouverts en partie par un caleçon. Lorsqu'il eut tendu les mains à Dominica, il les enfonça dans les poches de son pardessus et se rassit. Il croisait les jambes et laissait pencher sa tête de côté comme le Christ inclina la sienne avant d'expirer. Ses rares cheveux, rejetés en arrière en mèches de chandelle, étaient comme enduits d'une sueur qui était bien celle d'une agonie prochaine. La barbe clairsemée cachait mal un menton cireux comme le reste de la face. Les bosses du nez très aquilin s'accentuaient ainsi que chez les morts, et les yeux larges brûlaient.

Il avait toussé en saluant la jeune fille qui lui dit :

— Ne vous fatiguez pas, cher monsieur.

Il voulut cependant lui raconter la mort de sa femme emportée par le même mal qui le minait ; la résolution qu'il avait prise de se rendre à Lourdes, avec Petit-Pierre, afin d'y demander pour lui-même un miracle qu'il n'avait pas obtenu ; le chômage forcé ; les bons procédés à son égard de personnes charitables, par exemple de cette toute jeune fille

qui logeait au premier étage et qui venait souvent les visiter, remettre un peu d'ordre dans le linge. C'était elle que Dominica avait aperçue à sa fenêtre, cousant. Annette était son nom, elle menait une dure vie, travaillant à domicile pour solder à ses oncle et tante une pension qu'ils exigeaient.

Tandis qu'il parlait, Dominica s'était levée pour régler la flamme du fourneau qui chauffait le lait qu'elle versa dans un bol qu'elle avait pris sur le buffet d'un pauvre bois. Puis, comme il faisait déjà sombre dans cette pièce qui ne prenait jour que sur une cour intérieure, elle alluma la lampe à l'aide d'un prospectus roulé. Comme elle transportait cette lampe, la tenant un peu sur son cœur, de l'autre côté de la pièce, pour la poser sur un guéridon, les vierges sages l'eussent enrôlée dans leur troupe. Elle semblait guetter ainsi la venue de l'Epoux.

Elle se mit à bavarder, familière, se renseignant sur les prix du loyer, du pain et de la viande. Et d'entendre et de voir cette belle fille élégante dans ce taudis plus triste qu'une prison, c'était pour ce poitrinaire et son enfant, comme la vue, permise aux riches, du soleil méditerranéen sur la campa-

gne en fleurs. Petit-Pierre ne disait plus rien, mais aussitôt qu'il le pouvait il reprenait et conservait dans la sienne la main de cette brillante maman. Et il était fier, et il se contentait de sourire, tantôt avec embarras et tantôt en regardant tout droit, et de tout près, dans les yeux de son amie.

Elle s'amusa de la manière dont il l'avait reçue à la porte, l'ayant prise pour la demoiselle d'un cirque de passage à Bordeaux. Et comme Étienne Durand croyait devoir excuser l'innocente méprise de son fils :

— Mais sais-tu, Petit-Pierre, que je monte à cheval peut-être aussi bien que ton écuyère ?

Et, pour converser, elle inventait mille riens qui enchantaient ces solitaires qui se parlaient si peu dans la monotonie de leur vie quotidienne, et à qui presque personne ne parlait. Qui songe à faire cette aumône de la parole à ceux qui n'intéressent plus leur prochain parce qu'ils sont trop malheureux ?

Elle examina en détail le pauvre mobilier, demanda la permission d'entrer dans la chambre à coucher. Étienne Durand s'excusait tout confus. Mais elle :

— Pensez-vous donc, mes amis, que je ne sois

point habituée à ce petit désordre d'une chambre de malade ? Et d'abord, c'est mon goût de faire le ménage, comme si j'étais petite fille. A Lourdes, au moment du grand pèlerinage d'août, beaucoup de mes camarades ne veulent être employées qu'à de certaines besognes, elles trouvent par exemple indigne d'elles de laver la vaisselle. Elles trouvent plus distingué de panser les plaies. A de certains moments, il semble qu'il n'y ait pas assez de furoncles pour contenter ces mijaurées. Savez-vous ce que je fais alors, monsieur Durand ? Je vais trouver la directrice et je lui dis : « Donnez-moi des pots de chambre pour que je les rince. J'ai un goût particulier pour ce travail. »

Dominica éclatait de rire en rapportant ce propos et, d'un geste machinal, elle se penchait sur la couche en désordre du poitrinaire et, dans un rien de temps, la refaisait.

— Et maintenant, l'inventaire! s'écria-t-elle joyeusement.

Elle notait, sur un bout de papier, quels ustensiles et vêtements lui paraissaient indispensables, qui manquaient à l'appel dans le buffet, l'armoire ou au porte-manteau.

— Ne vous inquiétez de rien, disait-elle. Je vais faire la connaissance de Mlle Annette, en vous quittant, et la prier de prendre soin d'un tas de petits détails qui vous échappent, à vous, hommes !

Ces « petits détails » étaient assez nombreux pour qu'elle ne voulût point les signaler directement à l'ancien typographe qui aurait éprouvé de la confusion à se dire qu'elle voulait remédier à leur absence. Et elle saurait vite par Annette, pour y mettre ordre, le nombre et la nature, s'il en existait, des comptes en souffrance.

Elle quitta ses deux amis en leur disant au revoir. Le contentement de ceux-ci n'avait point de bornes. Elle leur eût causé moins de plaisir certainement si elle avait été moins élégante. C'est d'une charité souvent mal comprise que de ne savoir pas demeurer égal à soi-même. Je loue ce cardinal appelé chez un pauvre et qui revêtit son manteau de grande cérémonie. J'ai voulu, expliqua-t-il, faire plaisir à ses yeux avant qu'il meure.

Quand elle ressortit de chez Annette, qui accepta volontiers de se charger de toutes les com-

missions utiles aux Durand, Dominica entendit sonner sept heures. Elle serait de retour, chez ceux qui la recevaient, dans quelques minutes. Elle fit halte dans la sombre nef de Saint-Michel et se sentit envahie, étreinte par l'action divine, de telle manière que son cœur et son intelligence furent éclairés davantage qu'ils n'avaient été jusque-là. Il lui sembla, lorsque cette quiétude l'eut laissée, que Dieu venait de lui répondre. Elle courba le front jusqu'à terre en passant devant le Tabernacle, et ces versets de la Visitation montèrent ineffablement à ses lèvres :

« Et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. »

III

LA NATIVITÉ

Ce matin, elle était assise dans le parc aux ombres déjà luisantes de sa villa marseillaise et, arrêtant ses pensées aux Mystères de la Nativité, elle le consacrait aux deux miséreux qu'elle avait visités récemment à Bordeaux.

Elle songeait à cette sorte d'enfantement spirituel qui est opéré en ceux qui vivent de la grâce et qui ont renoncé aux fils selon leur chair. Ce sont des liens forts qui attachent saint Vincent de Paul à la nombreuse famille des tout petits qui l'entourent, tel qu'on le voit dans la gravure populaire.

Quel insatiable amour se lit sur la face du saint dont la large bouche retient un constant sourire de bonté? Quelle foule n'a-t-il pas engendrée avec son cœur maternel autant que paternel? On songe à ces orphelins qui durent tellement retrouver sur ce

visage l'expression de ceux qu'ils avaient perdus qu'ils le suivirent sans hésiter ou se laissèrent porter entre ses bras. Au Paradis, qu'aimait à se peindre Dominica, elle plaçait un tel père spirituel auprès de celui qui adora le Fils de son Épouse comme jamais tous les pères ensemble n'eurent de passion pour leurs enfants. Elle établissait un relatif, mais saint rapprochement, entre cette Crèche de la Judée, qui avait enfanté au Ciel l'Humanité tout entière, et cette masure d'un bourg des Landes qui a fait naître au salut la divine marmaille abandonnée, suscitant une mère innombrable dans la Fille de la Charité.

Certes! en Dominica ce violent instinct habitait qui pousse les plus petites à s'encombrer de poupées. Et quoi de plus naturel chez une jeune fille à l'âme saine, si bien bâtie de sa personne, qu'elle avait entendu un ouvrier dire en la regardant passer :

— La belle fille!

Mais, en même temps, il y avait une telle pureté en Dominica, une telle élévation à ces désirs du Ciel demandés à Dieu dans les Litanies des Saints, que le mariage, même chrétien, lui apparaissait comme

une respectable habitude, dont on saurait facilement se passer, ou que l'on fuirait volontiers. Rien ne l'égayait davantage que d'observer cette fièvre qui saisit jusqu'à des adolescentes à la seule perspective d'un fiancé d'ailleurs absent. Il est vrai qu'elle cessait de sourire en songeant à ce qu'un homme souffrait pour elle, et à ce qu'il le faudrait dissuader de l'espoir qu'elle l'épousât : ce qu'elle n'avait osé lui déclarer encore, sans doute à tort, durant le dernier séjour qu'elle avait fait à Bordeaux.

Elle ramenait sa méditation sur la Nativité vers Petit-Pierre. Que ferait-il, son père mort ? L'état de celui-ci ne laissait aucune illusion et il ne semblait pas que Dieu, dans sa haute mais déconcertante sagesse, voulût accorder le miracle fervemment demandé. Mais alors, quel était le dessein du Tout-Puissant? Quelle voie suivre?... Cette voie souvent couverte de vapeurs, mais toujours bien tracée, comme fut celle où s'engagea le Charpentier pour déjouer les projets d'Hérode.

Dominica déchiffrait passionnément la vie qui lui apparaissait comme une histoire très belle que le lecteur ne doit négliger dans aucun de ses

détails. Tel mot d'une prophétie, d'insignifiante apparence avant qu'elle s'accomplît, l'emporte infiniment sur l'histoire nombreuse et frappante d'un empire; une robe tirée au sort vaut plus à notre regard aujourd'hui, par le témoignage du Prophète, que tous les butins des conquérants. C'est que Dominica n'était point blasée et l'intérêt du chapitre qui, chaque jour, continue à expliquer celui de la veille en empiétant sur les lignes du lendemain, la tenait en haleine.

Voici comme elle raisonnait, au risque de faire sourire les philosophes, si elle se fût confiée à eux, ce qu'elle avait le bon sens de ne point faire :

J'ai fait à Lourdes, se disait-elle, la connaissance d'un pauvre homme et de son enfant qui déjeunaient dans la rue. Si je ne m'étais pas trouvée à la fenêtre d'un hôtel, à l'heure précise où ils mangeaient, ils me fussent demeurés inconnus. Et si le jeune homme qui m'aime ne m'avait point, en me donnant une fleur, posé des questions auxquelles j'étais peu empressée de répondre, je ne me serais pas mise à ladite fenêtre où je fuyais ses aveux, mais où il me rejoignit. Je me suis attachée de cœur au pauvre typographe et à son

enfant. Ces faits, banaux pour la plupart de ceux qui les connaîtraient, ne le sont plus du tout pour moi, parce que c'est Dieu qui les a posés et parce que ma tête est comme ceci et mon cœur comme cela. Et c'est moi, Dominica, la seule que ces choses regardent. Il m'est donc permis d'essayer d'en découvrir le sens profond...

Elle pouvait bien, comme elle avait fait déjà, soutenir matériellement ces pauvres gens. Les ressources dont elle disposait du chef de l'héritage de son père qu'elle n'avait point connu, augmentées des générosités d'un grand-oncle, étaient assez considérables. Mais il était une autre aide que l'aide physique. Cette mère que l'enfant avait perdue, qui la remplacerait au jour prochain que viendrait à manquer le père, sinon la Mère de Dieu par l'entremise d'une de ses servantes?...

Ne suis-je pas la servante de cette Reine ? Est-ce que de mystérieuses nativités ne s'élaborent pas, comme je l'affirmais, dans le monde des cœurs ? Est-ce que ce n'est pas Jésus qui, avant d'expirer, a dit lui-même à la Vierge, en lui montrant saint Jean :

— Femme ! Voilà votre fils.

Et à saint Jean, en lui montrant la Vierge :

— Voilà ta mère.

Et pourquoi ne deviendrais-je pas la mère de cet enfant ? Que des raisons mondaines s'y opposent ? Eh ! n'ai-je pas le droit de m'interroger sur ma vocation ? Il est une chose qui m'apparaît plus nette à chaque jour, c'est que, si je n'ai pas l'étoffe d'une veuve, j'ai tout de même la jupe d'une maman gigogne !

Dans le parc éclatèrent les rires des sœurs et cousines de Dominica. Elles venaient la dénicher de ce berceau de chèvrefeuille où elle méditait et lui criaient, sachant qu'elle avait le goût de s'isoler, pour y égrener son rosaire, dans ces retraites fleuries :

— Dominica ! Dominica ! Viens avec nous ! Tu vas devenir si pieuse que la tonnelle en sera pétrifiée !

Dans sa jeune et puissante grâce et, sans se départir de son calme, joyeuse :

— Taisez-vous, espiègles !

Son chapeau de jardin, d'une large et belle paille flexible, était couronné de cerises jaunes et rouges.

Elle gravit au grand soleil les marches de la ter-

rasse qui dominait la mer où se mirait un ciel de soie bleue formant un dais qu'empanachaient quelques nuages. Au loin, Notre-Dame de la Garde toute dorée se tenait debout. On ressentait que cette image vénérée était imprégnée de grâce comme une barque est saturée de sel par les flots renouvelés.

Dominica se laissait mettre dans la main un maillet de croquet par ses compagnes, distraite. Ou, plutôt, son acte d'amour continuait assez fort pour vaincre la turbulence des joueuses :

— Tu ne fais attention à rien! Tant pis pour toi! Encore manqué!

Cependant que ses sœurs et cousines la raillaient de sa maladresse, elle évoquait le débarquement de Lazare et des Saintes-Maries sur cette plage heureuse qui, aujourd'hui, grondait à peine :

L'esquif était précaire. L'ami de Notre-Seigneur se tenait à l'avant, pensait-elle, silencieux, fouillant déjà de son regard aigu de ressuscité ce sol où il planterait la Croix. En arrière, debout comme lui, les femmes devaient chanter des hymnes, les faces tellement dressées vers le ciel qu'elles n'apercevaient plus la côte. Leurs bras étendus faisaient

de cette barque un flottant Calvaire. Ni Lazare ni elles ne trébuchaient malgré le balancement de la nacelle. Leurs cœurs qui portaient un seul Dieu venaient le produire dans cette contrée. C'étaient bien là encore cette nativité spirituelle par qui Jésus-Christ donne l'Eglise pour Mère à tous les Chrétiens...

— Tu te fais encore croquer ! Tu es insupportable ! A quoi donc penses-tu ? Bon ! Voilà que tu renverses les arceaux avec le bas de ta robe !

... Un ineffable amour, pour cette Eglise naissante, emplissait le cœur de Dominica. Elle s'imaginait sainte Madeleine abordant la première. Son pied nu touchait le sable. Elle ressemblait, sous son voile, à l'urne mystérieuse qui a contenu ce parfum funèbre dont on ne doit parler qu'en se signant.

Le jeu fini, Dominica, suivie des huées railleuses de ses sœurs et cousines qui, une fois encore, s'amusaient follement de ce qu'elles appelaient « des absences pieuses », remonta dans sa chambre où l'attendait son courrier : deux convocations ; l'une à une messe pour les Dames de la Miséricorde, l'autre à une conférence donnée à la Croix-Rouge ; puis

deux lettres de Bordeaux, l'une d'Etienne Durand, l'autre de l'une des sœurs du jeune homme qui l'aimait.

Étienne Durand la remerciait d'avoir remédié avec un cœur si charitable à la détresse de sa situation, détresse qu'il n'eût pas osé lui avouer si elle-même ne s'en était rendu compte lors de sa visite. Annette, leur petite amie du premier étage, s'était acquittée avec toute la complaisance et le savoir-faire possibles des commissions et règlements dont l'avait chargée Dominica. Le propriétaire et les fournisseurs avaient ouvert un nouveau crédit. Il lui marquait beaucoup de reconnaissance au sujet de consultations qu'elle lui avait fait avoir d'un spécialiste des maladies du poumon. Son état s'améliorait. Quant à Petit-Pierre, il avait quelque peu toussé, mais rien de grave, un peu d'anémie seulement. Il reprenait, grâce à sa bienfaitrice : on pouvait lui acheter du bœuf à la place de viande de cheval qui le dégoûtait si fort.

La deuxième lettre traitait d'un tout autre sujet : Dominica ne s'attendait point à ce que les interrogations qu'elle se posait à elle-même, ce matin, réclamassent une aussi directe et prompte réponse.

La réfléchie et longue missive de la Bordelaise exposait à son amie la situation d'un homme qui, depuis deux années, souffrait de l'incertitude la plus cruelle et préférait enfin à cet état si énervant une parole définitive, dût-elle lui briser le cœur. Tout ne s'accordait-il pas à ce projet de fiançailles : les intelligences, les familles, les fortunes ? Mon frère, ajoutait la correspondante, ne saurait vous écrire lui-même. Il est surtout peiné de ne point définir ce sentiment qui vous fait observer vis-à-vis de lui une sorte d'estime affectueuse qui, sans le décourager, lui donne peu d'espoir. Si ravissante que vous soyez, cette attitude de votre part n'est point issue d'une coquetterie déplacée. Il sait que non, et ce qui nous attache si fort à vous, Dominica, c'est précisément votre caractère sans artifices. Que vous ayez jeté les yeux sur quelque autre jeune homme que mon frère, nous le croyons d'autant moins que vous lui avez affirmé le contraire lors de votre dernier séjour à la maison, quand il vous pressait de dissiper sur ce point un doute si pénible. Si vous ne vous décidez pas à lui rendre une réponse qui le mette hors de cet état qui le mine, la situation demeure cruelle

pour lui et pour nous, ses sœurs, qui l'affectionnons tant. Il serait préférable, bien chère Dominica, dans le cas d'un refus définitif de votre part, qu'il en eût connaissance tout de suite. Vous savez qu'il a poussé fort avant certaines études de chimie organique et de biologie côtière. Un professeur au Muséum, de ses amis, le convie à un voyage d'études sur le littoral des Antilles. Je comprends, aux demi-confidences de mon frère, qu'il ne voudrait entreprendre cette expédition, précieuse pour ses travaux, qu'avec une réponse dont son âme pût se réjouir... ou se guérir. La méditation pourrait, peut-être, plus vite pacifier son cœur dans ces solitudes. Je souffre en vous écrivant ceci, chère, bien chère amie. Encore une fois, il ne tient qu'à vous de mettre fin à ce supplice, Dominica, puisque nous croyons savoir par votre bonne mère que, loin de se montrer hostile à un tel rapprochemeut de nos familles, elle le souhaite de tout cœur.

Cette seconde lettre jeta sur l'âme de Dominica une ombre que ne put dissiper cette fois, en quelques minutes, ce caractère plein de soleil. C'est qu'il ne s'agissait plus ici de soigner la plaie d'un

malade ordinaire, ou de laver la vaisselle à l'Hospice de Notre-Dame des Sept Douleurs, ou de mettre un peu d'ordre dans les nippes des Durand, ou de régler leurs créanciers en s'entendant avec Annette.

Cette Dominica mystique, mais sans mélancolie, dont aurait apprécié la solide raison et le mépris de l'abattement la sainte puissante d'Avila, et qui l'aurait accompagnée, s'il l'eût fallu, à dos de mule, par les farouches sierras bleues, pour le service de Jésus-Christ, ne se trouvait désarçonnée que lorsqu'une certaine mélodie faisait silence dans son âme. Précieuse grâce ! Dans les circonstances les plus pénibles, la jeune fille retenait sur ses lèvres comme un chant intérieur. Non pas certes qu'elle ne s'émût profondément de la misère d'autrui ! Plus d'une fois, dans quelque hospice, elle avait ressenti une détresse sans nom à considérer, couché comme un petit chat qui se méfie, l'enfant qu'on va opérer. Mais c'était sans rien laisser paraître de ses angoisses qu'elle lui promettait un polichinelle, un loto, un jeu de l'oie ou un livre d'images. C'est qu'elle reprenait sur-le-champ, si je peux dire sur le champ de bataille spirituel, les rênes de son éner-

gie et de son bel optimisme. Et il lui semblait alors qu'une hymne montât de son cœur, non point pour assourdir sa première émotion, mais pour la faire sourire aux voyageurs blessés, et fortifier ainsi leur courage et leur espérance.

Mais le sourire était long, cette fois, à revenir. Elle reprenait la lettre de cette sœur du jeune homme qui l'aimait, se trouvait responsable désormais de tout atermoiement vis-à-vis d'une situation aussi grave. Que ces aveux la flattassent en quelque manière, c'était vrai, c'était juste; mais il ne serait plus ni juste ni vrai qu'elle permît de s'établir davantage à l'incertitude. Qu'elle demandât un délai pour son mariage, cela pouvait être encore raisonnable; mais qu'après deux années, elle voulût éluder de se prononcer sur les fiançailles, ne lui paraissait plus digne d'un cœur chrétien. L'indécision trop loin poussée devient faiblesse ou niaiserie, à moins qu'elle ne provienne de ce vice de l'âme qui trouve sa volupté dans l'attente qu'elle inflige. Et certes! Dominica était loin d'une telle névrose autant que la couleur rouge de la pomme diffère d'avec le fard.

Le déjeuner durant lequel ses sœurs et cousines

se montrèrent folâtres ne la dérida pas, à leur grand étonnement. Elle refusa de se mêler à leurs divertissements du bel après-midi, remonta dans sa chambre, s'approcha de la fenêtre d'où elle pouvait apercevoir, au-dessus de la mer à présent solide et noire, Notre-Dame de la Garde à qui elle allait parler :

C'est vrai, ma Mère, que j'ai cru que le Ciel m'éclairait, il y a quelques jours, à Bordeaux, quand je me suis sans doute illusionnée jusqu'au point de penser que je pourrais suivre un jour la voie des vierges du Seigneur? N'était-ce point ma seule présomption qui me tentait?

Je me pose en face de vous, à cette heure solennelle, pour que vous demandiez à Dieu qu'il m'instruise davantage. Me voici de bonne volonté. Je ne serai donc pas trompée, ma Mère! Ah! Que je ne résiste pas à la Grâce, mais que je ne m'abuse point! Que je choisisse de marcher sur l'une ou l'autre route, mais que je ne m'attarde pas entre les deux!

N'est-ce pas égoïsme que de s'immobiliser dans ce bien-être et cette charité facile d'enfant à qui rien n'est refusé?

Celles qui rompent avec le monde sans lui accor-

der un regret composent vraiment ce troupeau choisi auquel je suis très indigne de me mêler. Il n'est point donné à toute chrétienne de ceindre la couronne d'épines sous le voile des noces spirituelles, de tenir comme une quenouille le lis garni de lin des prières parfaites. Cela n'est surtout pas accordé à celle qui se renonce mal; qui éprouve de la satisfaction à entendre louer sa beauté, à la parer.

N'est-ce pas, Mère chérie, faites-m'en donner l'assurance, qu'il me faut accepter cette honorable destinée qui m'est offerte et qui m'inclinera, croyante dévouée mais quelconque, vers la terre, sans que le Ciel se retire d'au-dessus de moi? C'est un destin béni déjà que celui d'une femme forte au milieu des siens, celle dont il est écrit : que sa lampe ne s'éteint pas pendant la nuit, qu'elle ouvre la bouche avec sagesse et qu'elle ne mange pas le pain dans l'oisiveté!

Et l'oraison de Dominica prenait fin sur une évocation de cette future vie terrestre : un jardin aux bancs verts, aux arbres de lumière, aux pelouses d'émail garnies de fleurs en ordre. Elle était là, mère puissante, entourée de nombreux enfants,

pareille à une grosse étoile au milieu de petites étoiles. Et son mari et elle interrompaient leurs lectures pour remercier Dieu dans le silence de l'amour.

On vint remettre à la jeune fille cette dépêche :

Bordeaux.

Etienne Durand décédé aujourd'hui; reçu sacrements.

Annette.

Le cœur maternel de Dominica tressaillit, lourd du poids d'un orphelin.

IV

LA PURIFICATION

Le lendemain, elle ramenait ses pensées vers le pauvre mort qn'elle introduisait dans les motifs du Mystère de la Purification. Elle accomplissait sans effort cet exercice spirituel qui, chez elle, était, comme nous le savons, peuplé fréquemment d'images. Son oraison était, si je peux dire, illustrée. Comme un rayon de soleil qui se déplace doucement, ou comme une pèlerine ornée de coquilles aux nacres changeantes, l'âme de Dominica partait de ce Temple de Jérusalem où la Vierge alla demander avec une divine humilité sa purification ; et elle s'acheminait vers ce logis misérable où était mort Etienne Durand.

Il avait reçu, d'après le télégramme, les derniers sacrements. Et l'imagination de Dominica se peuplait d'anges, car, de même que certaines personnes sont possédées par les démons, il semblait que

la pieuse jeune fille fût souvent visitée par les esprits bienheureux. Elle reconstituait l'appartement de la rue Tarride : le froid buffet, désert à l'intérieur, sur quoi traînaient du pain, quelques fioles et un demi-citron; le fourneau enfumant la casserole; le bidon bleu où la Vierge de Lourdes était peinte; une planche avec trois paires de chaussures; deux chaises où s'étalait presque tout le vestiaire de ces déshérités; le balai dans un coin, et la Croix au-dessus du plus grand des deux lits.

La porte s'ouvrait devant le prêtre qui apportait l'huile de la suprême purification. C'était Annette sans doute qui avait disposé sur la table le Crucifix, les chandeliers, le bénitier, la ouate, la mie et ces assiettes où le père et le fils n'avaient pas toujours mangé à leur faim. Petit-Pierre était à genoux, pleurant. Et son ange gardien l'enveloppait de sa grande aile où étaient brodées de vraies étoiles. Et l'ange du père se tenait debout, et ses ailes palpitaient à chaque fois que l'un des sens du moribond était purifié par l'onction.

Enfin l'âme de l'artisan était transportée en Dieu, et l'ange chargé d'elle faisait un signe comme qui écarte les derniers obstacles. Dominica s'imaginait

cette calme ascension, lui prêtait la forme d'une longue palme qui est bien la forme d'un être céleste quand il s'enlève les ailes repliées. L'âme et l'ange s'enfonçaient dans l'Éternité bienheureuse et, à l'entrée de la Jérusalem Céleste, la compagne de l'ouvrier venait le recevoir. Et il pleurait de joie en retrouvant cet anneau à cette main où Dieu avait laissé, comme un stigmate, l'usure du travail dans la gêne.

Et l'ange demeuré sur la terre avec le petit orphelin, Dominica l'évoquait aussi presque au même moment.

Ce n'était pas une vision qu'elle avait ni qu'elle pensait avoir, trop sage pour se croire dotée de grâces si extraordinaires, trop équilibrée pour être la sujette d'hallucinations. Simplement c'était une manière poétique de faire oraison, sans plus, mais qui méritait.

Elle évoquait donc l'ange de l'enfant en deuil. Cet ange, maintenant que le père s'en était allé, planait au-dessus de Bordeaux à la manière des oiseaux inquiets pour leurs petits. Ce n'était point qu'aucune angoisse se peignît sur sa face, les esprits célestes n'ont pas de chagrin. Celui-ci, de son œil

ardent et doux cherchait une âme qui s'offrît en sacrifice, et en sacrifice spécial, pour cet enfant dont il avait la garde. Dominica pensait le voir tournoyer au sommet de la tour aiguë de Saint-Michel ; puis voler à ras de terre, comme une hirondelle avant l'orage, puis remonter en glissant tout au long des fenêtres de la pauvre rue Tarride. Plus agile que la lumière il passait au-dessus des départements carrelés par les labours ou pointillés par les pins. Il saluait déjà, en étendant les bras comme une lyre, Notre-Dame de la Garde impassible dans la flagellation du vent ; il dominait la cité de Marseille ; son vol frémissant faisait vibrer les vitres de la chambre où Dominica se tenait en prière comme sous le coup d'un orage printanier. Elle laissait son cœur fumer vers le Serviteur de Dieu à la manière d'une source vers le soleil. Ce chant intérieur qui l'avait quittée depuis la veille reprenait. Elle se relevait. Une brise passait sur la cime de son cœur et le fortifiait en le purifiant. De nouveau c'était Dominica, non point oublieuse des soucis, mais emplie d'un inexprimable désir de dévouement où perçait une joie supérieure. Elle tendit vers l'Immaculée ses mains, comme pour

accepter la tâche qui lui était proposée. Elle sentit passer sur elle cette fraîcheur qui était déjà sur son cœur et murmura : « *Je laverai mes mains entre les innocents.* »

La réponse qu'elle avait demandée, la veille, à Notre-Dame de la Garde lui était faite avec force maintenant, mais sous la forme d'une question. Et celui qui la posait, c'était l'ange vibrant au-dessus d'elle et qui lui présentait un enfant.

Dominica se sentit prise dans un amour sans nom, entraînée comme une herbe par un torrent. Elle n'eut même pas à prononcer : oui. Elle redressa son buste, leva vers son Christ sa face et son bras qui témoignait.

Et l'ange s'éloigna.

V

LE RECOUVREMENT DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE

La résolution de Dominica était prise. A cette minute elle sut à quoi s'en tenir. Elle venait de répondre simplement par l'obéissance, fruit du quatrième Mystère joyeux, à l'appel de Jésus-Christ. Si ferme était sa volonté, toujours mûrie par la prière, qu'une action de grâces succéda à la parole, cette fois définitive, que son cœur venait de prononcer dans la solitude.

Sa petite pendule de jeune fille sonna six heures après midi. Des amis la lui avaient rapportée de Suisse. Les roucoulements de deux minuscules tourterelles de bois tenaient lieu de sonnerie. Et Dominica songeait parfois, en écoutant ces oiseaux, à leurs sœurs vivantes qui avaient été offertes en sacrifice par la sainte Vierge au jour de sa purification.

Elle redescendit, aussi calme et joyeuse que d'habitude, de sa chambre, pour dîner. Elle avait fait toilette parce que, ce soir-là, il y avait des invités chez sa mère. Sa robe couleur de feu seyait à ce teint d'ambre et à cette chevelure parcourue par les ondes de la Méditerranée. Elle semblait dire : je ne peux pas faire autrement que d'être belle. Mais on la sentait consciente de cette splendeur, et c'était le seul défaut de Dominica, sinon celui qu'elle se reprochait le plus, que cette tendance à bien orner tant de charme. Elle n'était peut-être point coquette à proprement parler. Et pourtant ! lorsqu'elle contemplait ses vingt ans dans sa glace, il lui arrivait de leur sourire et de repiquer huit ou dix fois dans ses cheveux une rose de Chine ou un œillet d'Inde, et elle s'en allait rêveuse après s'être jeté un regard par-dessus l'épaule. Mais qui n'a point ses faiblesses ?

Comme elle n'avait point reparu depuis le déjeuner, et c'était le deuxième jour qu'elle refusait ainsi de se mêler un instant à leurs jeux de la soirée, ses sœurs et cousines la plaisantèrent de ce qu'elle alliât tant de pieuses retraites à une recherche si raffinée de toilette. Elle avait bon caractère et reconnaissait volontiers ses imperfections :

— Non, ce n'est pas un nouvel uniforme de la Croix-Rouge; non ce n'est pas l'habit d'un nouvel Ordre que je fonde; oui, je vous promets de changer de costume le jour que je me ferai Petite-Sœur des Pauvres; j'en conviens, il est peu salissant pour une aide aux opérations chirurgicales. Ne m'ennuyez plus, polissonnes! Taisez-vous, moineaux!

Et elle éclatait comme un fruit généreux.

— Ah! Quelle chance! de la langouste! fit-elle, à table.

— Je croyais que tu ne l'aimais pas? observa sa mère.

— C'est à cause de la couleur de ta jupe, n'est-ce pas, Dominica? dit sa cousine la plus jeune.

— Tais-toi, toi!

Et la jeune fille détachait un morceau de la chair du crustacé, tellement ferme dans sa blancheur qu'elle semble minérale.

— Mais puisque tu ne l'aimes pas? reprit en souriant la mère.

Dominica, sans se déconcerter, garnissait maintenant son assiette avec de la mayonnaise et quelques feuilles de laitue.

Et quand l'assiette fut pleine suffisamment :

— Mettez cela de côté, ordonna-t-elle au valet de chambre.

— Mais, mon enfant, mais qu'en veux-tu faire?

Et ce fut une gaîté générale quand Dominica eut répondu le plus naturellement du monde :

— Maman, c'est pour le père Framboisier... il a tant de peine depuis la mort de sa femme!

Le père Framboisier était le portier.

La mère de la jeune fille eut un hochement de tête indulgent qui signifiait :

— Quelle terrible originale!

Dominica saisit, et :

— Pourquoi un ancien gendarme n'aimerait-il pas la langouste?

Telle était cette enfant qui, tout à l'heure, plongée en Dieu, épiait les battements des ailes angéliques et contractait en elle-même l'engagement le plus grave qu'un être humain puisse prendre avant les vœux solennels. Son secret, c'était d'être vivante et de savoir redescendre à terre pour s'enlever d'un vol sûr. Les saintes âmes ne sont pas en dehors de la vie. Je songe aux poiriers dont j'apercevais les hautes branches qui dépassaient les murs d'une fondation de la grande Thérèse, à Burgos,

et à ce que, si d'autres arbres pareils étaient là de son temps, elle n'en devait cueillir les fruits qu'à l'heure exacte de leur maturité. Je songe à cette source dont elle prit soin, à la surveillance qu'elle exerçait touchant les moindres détails des couvents. Je songe à cette Présence de Dieu qu'à la fin de sa vie elle ressentait même lorsqu'elle balayait sa cellule. Je songe à sa gaîté, aux danses de ses filles spirituelles au son de sa flûte de roseau. Ah! vierge puissante d'Avila, colombe qui étiez un aigle, que les vraies saintes vous rejoignent par ce goût que vous aviez de l'ordinaire de la vie! Et que, de loin, votre petite servante Dominica vous ressemble!

— Et d'ailleurs! reprit joyeusement la jeune fille, puisque vous critiquez depuis mes pieds jusques aux cornes de la langouste, sachez que je vous débarrasse de ma présence... Je pars, après-demain, pour Bordeaux.

Ce fut une nouvelle cascade de jeunes rires.

— Elle finira dans un accident de chemin de fer!

— Elle est chauffeur sur une locomotive!

— C'est cela! Tu ne peux le nier. Le reflet du brasier sur ta robe!

— Tu pars pour Bordeaux? interrogea sa mère.

Tu veux dire que tu repars pour Bordeaux? Ou encore que tu continues sur Bordeaux? Il me semble qu'il y a un mois à peine... Enfin!

Cet « enfin » maternel, plutôt approbateur, signifiait sans doute qu'il ne déplaisait point à celle qui venait de le prononcer que sa fille Dominica se rapprochât de plus en plus de ce jeune homme qui réunissait tant de qualités favorables à une future union.

— Pour Bordeaux... et pour Lourdes, reprit Dominica. Je veux offrir un cadeau à la sainte Vierge et ce me sera d'autant plus facile de m'approcher d'elle que, ce mois-ci, la pieuse ville est à peu près déserte.

— Oh! dis-nous ce qu'est ton cadeau? implora l'une des petites cousines.

Et songeant à son cœur qu'elle voulait donner, Dominica répondit :

— Un petit pot de pensées.

On ne poussa pas la curiosité plus avant. Il y avait eu, dans la réplique de la jeune fille, un ton de simplicité grave qui souvent en imposait, tendait comme un voile entre elle et son entourage.

Le surlendemain, Dominica se mit en route pour Bordeaux. Au reçu de la dépêche, elle avait avisé de sa venue les amis chez qui elle descendait, en même temps qu'elle avertissait Annette en lui adressant quelques fonds pour les frais de l'enterrement.

Elle entreprenait ce voyage dans le double but de répondre de vive voix au jeune homme qu'elle savait souffrir par elle, et de porter secours dans la mesure du possible à l'orphelin.

Certes ! elle aurait pu se tirer, par une lettre, de l'embarras où la mettait la mise en demeure de s'expliquer avec netteté sur la grave question qu'elle avait résolue l'avant-veille et qui intéressait son avenir. Mais la grande estime affectueuse, la considération qu'elle accordait à celui qui désirait tant l'épouser, la déterminaient, si pénible et intimidant que ce fût, à s'exprimer de vive voix.

Elle fut reçue, à l'arrivée, avec une expansion qui la gêna quelque peu, car elle y devinait une espérance qu'elle venait ôter. Elle jugea bon de ne point aborder ce sujet tout de suite, ne fit aucune allusion à la lettre qui lui était parvenue à Marseille. Seulement, le jeune homme qu'elle croi-

sait dans l'escalier, après dîner, lui ayant jeté un regard un peu soucieux et interrogateur :

— Demain, lui dit-elle, si vous le voulez bien, nous causerons.

— Oh! oui... fit-il; mais où?

Elle réfléchit un instant, et :

— Nous nous rencontrerons, à cinq heures après midi, au jardin public, devant la serre aux palmiers. Notre conversation sera plus libre.

Il inclina la tête, sourit, mais reçut un choc au cœur. Si ce devait être oui, pourquoi ne pas le crier tout de suite. Ah! ce oui, comme il l'eût proféré avec allégresse, là, sans attendre davantage!

Le lendemain matin Dominica, d'assez bonne heure, courut jusque chez Annette qu'elle avait chargée, en lui annonçant son arrivée, de prendre soin de Petit-Pierre. Elle trouva la jeune ouvrière dans un état d'angoisse impossible à décrire : depuis la veille, au matin, l'enfant avait disparu.

— Non, mademoiselle... Non... Il n'est pas rentré de la nuit... Rien ne faisait prévoir cette escapade... Je ne comprends pas... Il est si raisonnable... Il a été si sage, si doux pendant la messe et

en se rendant au cimetière... Avec un peu de ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je lui ai acheté un costume tout fait, très convenable, à la Maison des Abeilles... J'avais mis de l'ordre dans ses petites affaires... Je l'ai fait coucher là, tout à côté... Il est parti... Oh! mon Dieu! Il est parti... On n'a pu que prendre note au commissariat de police... On ne savait rien... Il n'a rien emporté... que son bidon de Lourdes... Mon Dieu, mon Dieu, où est cet enfant?... Oh! Mademoiselle Dominica... Je vous assure que je n'ai rien à me reprocher... rien...

Et Annette sanglotait pendant que ses oncle et tante reprenaient obséquieux pour la riche visiteuse :

— Non, Mademoiselle, rien à se reprocher... d'autant plus qu'avec la générosité de Mademoiselle... c'était facile... rien à se reprocher... Ah! c'était facile... certes!

Dominica, toujours maîtresse d'elle-même, consola de son mieux Annette, mais elle ressentait autant de douleur qu'elle et, de plus, une sorte de remords, comme si l'inexplicable et inquiétante disparition était liée à ceci qu'elle avait, peut-être

inutilement, laissé le jeune homme qui l'aimait dans l'indécision quelques heures de plus.

Elle se rendit au commissariat de police où l'on ne lui apprit rien de nouveau touchant Petit-Pierre, et elle ne put que renouveler des renseignements et déclarations déjà fournis par Annette. Ensuite elle revint chez ses amis, pour déjeuner, mais elle ne leur fit aucune part de cet incident qui, joint à la préoccupation du rendez-vous, contribuait à lui donner un air soucieux qu'on ne lui connaissait pas à l'ordinaire.

Elle fut au Jardin public à l'heure convenue. L'or sombre à la pointe des hautes grilles noires donnait je ne sais quel aspect un peu mortuaire à ce beau lieu. Une solennité régnait sur les pelouses arrosées par les lances des fleuristes. Une odeur d'orage montait. Quelques enfants jouaient dans cette paix, autour de massifs aux corolles tièdes, et gorgées d'eau pour un instant. Un canard poussait un cri sur l'eau verte et dormeuse où des cyprins semblaient se décolorer. On eût pu compter les rares personnes sur des bancs couleur de cresson : mères de famille isolées travaillant à

leurs tapisseries ou broderies, d'un air rêveur et soucieux; nourrices vêtues de propreté; quelques anciens à la retraite discutant sans doute sur l'élargissement ou la percée d'un quartier. Cet ensemble d'impressions neutres, dans cette fin de jour superbement attristée, vous poignait. Rien, là, ne pouvait, semblait-il, satisfaire le cœur ; rien de joyeux être prononcé. La nostalgie d'un autre monde s'y concentrait. De quel autre monde? Dominica le savait, encore qu'à cette minute elle se sentît moins près du Ciel que de coutume.

Lui était déjà là. Il vint à elle.

— Dominica, dit-il, vous me faites souffrir.

Elle prononça simplement, ce qui n'avait point l'air d'une réponse précise :

— Non.

A quoi s'appliquait ce : non? Le jeune homme ne s'illusionna pas. Il avait compris avant qu'elle eût parlé. Ses yeux se mouillèrent.

Elle reprit :

— Non, je ne peux pas vous

Ce jour était un samedi, et le bourdon d'une église, annonçant le lendemain, sonna.

— Je ne peux vous épouser, mon ami... Mais...

— Parlez, je vous en prie.

— Si j'avais dû épouser quelqu'un, c'est vous.

Il se sentit douloureusement heureux. Cette crainte mortelle, à qui aime de la sorte, que l'on puisse lui préférer un être humain, se dissipait comme une image au-dessus des débris flottants de son cœur. Sa bouche était, malgré tout, contractée par l'amertume. Il ne répondait rien. Il contemplait ce beau visage rond. Un impie se fût irrité.

La cloche lointaine parlait toujours. Elle disait : Non, non, non. Tout deux l'écoutaient, faisant un large silence. La gorge serrée, il dit enfin :

— Je vous avais tant rêvée. Il est une vallée que je croyais être créée pour nous, par Dieu.

Il faisait allusion à des torrents argentés, à des collines montagneuses qui se perdent dans le vide bleu nettoyé par les brises supérieures, à la miroitante et verte vallée de Tardets. Un domaine abandonné qui se reflétait dans le gave avec, sur une pelouse en pente azurée d'aconits, un arbre de Judée, l'avait séduit à ce point qu'il l'eût acquis pour y cacher un tel amour. Il y avait une terrasse

où ses filles eussent joué, ombragées par les éclatants pavots de leurs coiffures. O bonheur d'ici-bas, où es-tu?

Dominica fut troublée, non point qu'elle hésitât encore au sujet de la détermination prise à Marseille, lorsqu'elle évoquait un ange gardien devant sa fenêtre, mais troublée dans une certaine partie de son cœur.

Les pensées du *petit pot de terre* furent agitées quelques secondes par le vent des contrées interdites aux vocations. Il lui parlait d'un paysage, d'un enclos, de la paix. Elle-même n'avait-elle pas récemment rêvé d'un jardin ruisselant de lumière où de nombreux enfants se fussent amusés autour d'elle et de son mari? Comment s'était-elle arrêtée si peu à ces images d'un possible foyer, pour se fixer, presque aussitôt, avec cette certitude, dans cet autre choix qui fait plus longtemps balancer tant d'âmes?

Le bourdon battait à grands coups et il semblait continuer de dicter à Dominica la réponse : non, non, non.

Dans cet instant elle était doublement tourmentée par cette peine qu'elle causait à cet être char-

mant, intelligent et bon, et par cette nouvelle apprise le matin de la disparition de Petit-Pierre.

Comme il arrive à ces natures méditatives qui soudain s'isolent de la situation la plus immédiate, s'en absentent pour se reporter ailleurs, Dominica, tout en continuant de marcher à côté du jeune homme, se mit à penser à l'orphelin perdu.

Ce fut dans un éclair de ses facultés imaginatives qu'elle pensa voir, sur une route poudreuse, une femme et son époux inquiets de leur enfant. Ils allaient et venaient, ils interrogeaient et regardaient de tous côtés, et eux seuls avaient conscience de leur angoisse, car les gens qui s'en revenaient de la Pâque reprenaient vite leur marche et leurs conversations après avoir répondu : « Jésus n'est pas dans notre groupe, cherchez ailleurs. »

Petit-Pierre, Petit-Pierre, frère de Notre-Seigneur, pourquoi avoir agi de la sorte envers Dominica, l'humble fille de Notre-Dame?

Le bourdon continuait de gémir sur la terre, mais bientôt il regagna les Cieux et se tut.

— Adieu, dit Dominica revenue tout à coup à ce qui la sollicitait présentement. Vos sœurs ignoreront cet entretien, ou n'en connaîtront que l'essen-

tiel. Je ne vous imposerai plus longtemps ma présence.

Une larme plus apparente roula sur la joue du jeune homme. Il faillit s'écrier : cruelle!

Mais il vit qu'elle pleurait aussi quand elle ajouta :

— Demain, après la messe, je prendrai la route de Lourdes. J'entends l'appel de Dieu. Priez pour moi, mon ami.

Ils ne se revirent plus qu'un instant, dans la soirée de ce beau jour, sans que personne autour d'eux se doutât de cette entrevue si solennelle de l'après-midi. La jeune fille ayant d'ailleurs avisé ses amies que son court passage à Bordeaux était lié à une œuvre importante qui la réclamait à Lourdes, on s'étonna moins de la voir repartir aussi vite. A la sœur du jeune homme, qui marquait un peu plus de surprise, sans doute parce qu'elle n'avait point reçu de réponse touchant la lettre qu'elle avait adressée à Dominica, celle-ci en l'embrassant au départ, dit à voix basse :

— J'ai causé avec ton frère. Il te racontera...

Et elle prit le train, de plus en plus soucieuse, ayant reçu de fort bonne heure quelques lignes

d'Annette qui lui faisaient savoir que l'enfant n'était pas encore retrouvé.

Elle arriva à Lourdes avant dîner, descendit au même hôtel où, durant les grands pèlerinages, sa mère, ses sœurs, ses cousines et elle-même logeaient avec leurs amis de Bordeaux. Avant sept heures, elle se rendit à la grotte où peu de personnes priaient. Ce n'était pas le tumulte du prochain août quand la foule répond par des cris d'amour aux refus mêmes du Ciel, et quand la chair crucifiée par de terribles défaites sourit au Christ qui passe sans la guérir.

Tel était le silence de cette fin de jour, que les coulées de l'eau miraculeuse parlaient distinctement.

Dominica ne fit d'abord qu'une courte oraison, rentra dîner. Elle se mit ensuite à la même fenêtre du rez-de-chaussée d'où, au mois de mars dernier, elle avait assisté au déjeuner triste et frugal du père et du fils Durand. Nul client ne se montrait devant l'auberge. Elle éprouva un vide immense, comparable à celui que ressent un cœur ordinaire lorsqu'il ne retrouve plus dans un site l'amour de

l'an passé. Mais ce vide en elle appartenait aux régions élevées. En vain son œil doux et dur chercha-t-il sur le trottoir la petite table et, sur la petite table, le gros pain, la carafe, la bouteille, les assiettes épaisses, le plat, le bidon d'eau de Lourdes. Tout cela n'était plus, ni la jacinthe qu'elle avait donnée, ni le père. Et l'enfant était perdu.

... Perdu ! Ce mot résonna singulièrement dans l'âme de Dominica. Elle se remémorait ces mots de l'Évangile : « Ils le cherchèrent avec anxiété... »

Elle n'avait point quitté son chapeau de voyage. Elle ressortit. Elle aimait, quand arrivait cette heure, la plus déserte avant la nuit, à s'agenouiller devant la grotte. Elle traversa l'esplanade du Rosaire, longea le quai du gave, se prosterna dans la lumière diffuse devant le lis fermé qui pointe dans le rocher noir. Elle pria, les bras en croix, le chapelet à la main droite. Son oraison plongeait à grands coups d'ailes dans le cinquième Mystère joyeux, et il lui sembla qu'une étoile tombait du haut des cieux devant elle. Sa face s'inclina vers la lueur faible et mystérieuse, vacillante comme la lampe d'un Temple. C'était un rayon d'argent

d'une douceur infinie. C'était le bidon de Petit-Pierre assis là. Elle dit :

— Toi !

Il ne parut pas étonné de la présence de Dominica. Il eût été surpris bien davantage de ne la point rencontrer à cet endroit. Elle lui donna la main et l'entraîna pour l'interroger. L'avant-veille de sa mort, le typographe avait confié à son fils : « Lorsque je ne serai plus là, tu trouveras dans une chaussette marron, sur le dernier rayon de l'armoire, trois pièces d'or qui t'appartiennent. Elles payeront le pèlerinage qu'il te faudra accomplir à Notre-Dame de Lourdes pour lui demander conseil. Tu feras part de mon désir à notre bienfaitrice, Mlle Dominica, de telle manière que, si possible, tu puisses la rencontrer à cette occasion dans la ville de la Vierge où elle se rend souvent. » Et Petit-Pierre n'avait pas bien compris cette dernière phrase, ou, plutôt, il l'avait interprétée avec simplesse. Puisque c'était à Lourdes qu'il faudrait aller, le plus tôt serait le mieux pour ne pas faire attendre la Consolatrice des affligés. Et puisque papa lui avait dit qu'il y rencontrerait Mlle Dominica,

il était inutile d'avertir qui que ce fût. Et peu après l'enterrement il s'en était allé, comme un homme, prendre son billet à la gare Saint-Jean.

Elle écoutait cet innocent lui narrer cette fuite qui les avait tant inquiétées, Annette et elle. Avec douceur, les larmes aux yeux, elle lui demanda :

— Où as-tu couché pendant deux nuits ?

— A l'abri des pèlerins, sur un banc.

— Où as-tu mangé ? Qu'as-tu mangé durant deux jours ?

— Ici. Du pain.

Elle le conduisit à ce pauvre restaurant où elle les avait vus déjeuner, lui et son père, lui fit préparer une chambre, le recommanda ; ce qui lui était facile. Demain, lundi, elle lui achèterait quelques chemises, le nécessaire qu'il n'avait pas. Elle lui recommanda de se tenir prêt pour une messe matinale à laquelle ils assisteraient ensemble. Ensuite, l'on verrait.

Elle n'eut qu'à traverser la rue pour se retrouver dans sa chambre où elle se prit à méditer sur les quelques derniers événements qui semblaient avoir précipité, ou du moins avancé, sa pieuse ré-

solution. Qu'elle eût aidé, je ne dis pas à la marche de telles circonstances, mais à s'en appliquer les tracas et sollicitudes, ne pouvait faire aucun doute. L'âme qui attend l'ordre d'En-Haut l'épie dans les moindres gestes du monde ; et il suffit d'une fleur de jacinthe et de deux pauvres hères rompant leur pain devant une auberge pour que l'ombre blanche d'un voile commence de s'étendre sur la noire lumière des beaux cheveux de Dominica. Ce n'est point que les appelés inventent les moyens qui parviennent à la grâce, mais ils les savent distinguer.

La jeune fille prépara un télégramme qui mandait à Annette le recouvrement de Petit-Pierre, écrivit à sa mère et à ses sœurs sans les initier davantage à ce qu'elles appelaient en souriant son agence de charités, puis se coucha.

Elle et Petit-Pierre assistèrent le lendemain au Saint-Sacrifice. Elle communia et, son action de grâces terminée, ils allèrent prendre du café au lait et faire quelques emplettes. Elle lui confia les paquets, lui demandant d'attendre son retour sur ce même banc de la grotte où elle l'avait découvert : elle devait faire, seule, d'autres courses.

Elle se rendit chez un Bénédictin de ses amis qui demeurait dans le vieux Lourdes et qui la dirigeait dans les circonstances graves. C'était un homme mûr, de taille moyenne, au masque énergique et doux, au regard vif et brun, aux lèvres arquées et minces qu'il serrait l'une contre l'autre en rejetant son front en arrière comme pour dominer son interlocuteur. Il glissait plus qu'il ne marchait, chaque main enfoncée dans l'une des manches de sa soutane de sécularisé.

Il sourit affectueusement en voyant entrer la superbe créature, un peu étonné :

— Vous ? fit-il.

— Moi, mon Père.

Elle s'assit dans un mauvais fauteuil, rayonnante comme une grande-marguerite au soleil. Au-dessus de sa jeune grâce puissante était attaché tout sanglant, tout affaissé, le fiancé qu'elle avait choisi entre tous, Celui qui attire à jamais les cœurs insatiables d'amour.

Dominica parla sans contrainte. Le moine écouta, debout, approuvant de la tête, le récit de la rencontre des Durand, à Lourdes, en mars dernier, ce jour de l'Annonciation où la jeune fille

avait cru entendre dans la soirée un premier appel de l'Époux. Elle dit la visite par elle faite à ces pauvres; les rosaires qu'elle leur avait appliqués; cette nativité de l'amour du prochain, que l'oraison avait opérée en elle, quand elle avait appris que l'enfant restait seul; ce désir de se purifier qui l'avait conduite à cette ferme résolution de se vouer à Dieu ; la disparition de Petit-Pierre ; l'entrevue si pénible avec le jeune homme qui l'aimait; l'arrivée à Lourdes hier soir; le recouvrement de l'enfant auprès de la grotte...

— Ma chère fille, Dieu vous a conduite là où vous désiriez vous rendre. Vous m'annoncez qu'un fils spirituel vous est né par la mort des siens et par la mort de Jésus-Christ. D'autres nativités suivront celle-ci. Remerciez Notre-Seigneur : vous avez perdu trois jours votre enfant et il est retrouvé. Il faut veiller à ce qu'il ne s'égare pas à nouveau plus dangereusement. Puisque vous avez les mains largement ouvertes, la solution me paraît simple : mettre Petit-Pierre en pension non loin d'ici dans une école chrétienne où l'on apprend bien la comptabilité. J'en connais le directeur. Vous n'avez qu'à me conduire l'enfant cet après-midi.

Je me charge des démarches. Dès demain il sera installé dans cet établissement où l'on consentira à le garder pendant les grandes vacances qui sont proches.

Quant à vous, ma chère enfant, il vous faut retourner tout de suite auprès des vôtres. Il n'est pas bon qu'une jeune fille demeure toute seule en route, quand ce qu'elle avait à faire est fini.

LES MYSTÈRES DOULOUREUX

L'AGONIE

Quand elle méditait sur l'Agonie de Notre-Seigneur, Dominica ne manquait point de faire entrer dans ce premier Mystère douloureux toute l'angoisse dont elle souhaitait la délivrance ou le mérite à ses amis. Elle repassait dans son cœur la marche vers le Cédron qui symbolisait dans son esprit tant d'amères larmes que le Christ a traversées pour venir jusqu'à nous : les larmes des tout petits, quand on ne sait pas ce qu'ils ont, lorsque, pour les soigner, il faut encore les faire souffrir ; les larmes d'enfants plus âgés dont la joue est chaude et le sanglot convulsif ; les larmes des jeunes gens qui croyaient que leurs premières passions ne finiraient point ; les larmes à peine visibles du père à qui l'on ôte son gagne-pain ; les larmes de la mère intercédant pour que son fils coupable ne soit point poursuivi ; les larmes des

vieillards maltraités par les nouveaux venus dans la maison de famille.

Elle entrait dans le Jardin des Olives, imaginait Pierre, Jacques et Jean endormis, accablés par la tristesse. Elle aimait Pierre d'un amour de prédilection, pour tout son grand cœur faible et fort, pour sa parole sans recherche, pour ce qu'il ressemble aux enfants, pour ses filets de pêche, pour ce je ne sais quoi de populaire qui fait que l'on se confie à son intercession avec ce que la foi possède de plus profond, de plus touchant et de plus pauvre.

Dominica, ce jour-là, confiait de tout son cœur au grand patron Pierre l'angoisse qu'elle ressentait au sujet de Petit-Pierre. Elle avait reçu, le mois dernier, une lettre de l'oncle paternel de celui-ci, bien inattendue. Cet oncle, dont la jeune fille avait ignoré l'existence jusqu'alors, et qui s'était bien gardé de porter aucun secours à son frère dont il avait connu la détresse, réclamait son neveu. Il allait, écrivait-il, provoquer immédiatement la convocation d'un conseil de famille qui, d'ores et déjà, s'accordait à lui confier la tutelle dative et à le laisser maître de l'éducation de l'orphelin. Il res-

sortait de cette étrange lettre à Dominica, dont il avait connu l'adresse par les oncle et tante d'Annette, qu'il avait conçu la plus vive irritation contre la bienfaitrice de l'enfant. En un style assez prétentieux, il représentait à la jeune fille que la conduite qu'elle avait tenue vis-à-vis de Petit-Pierre était passible des tribunaux. Il se servait du mot « séquestration » et marquait assez de haine pour qu'on pût le classer parmi les primaires qui s'efforcent, dans leur village, à rabaisser l'église au niveau de la mairie. En effet, après avoir amassé quelque fortune dans l'Amérique du Sud, il était revenu se faire élire je ne sais quoi dans son pays.

Dominica tout de suite avait transmis ces lignes au Bénédictin qui la dirigeait et qui s'était employé à faire donner à l'enfant, non loin de Lourdes, une éducation dont elle avait pris les frais à sa charge.

Le moine avait répondu qu'il s'en fallait remettre à la grâce de Dieu, car le tour de cette lettre était suspect. Nul doute que la tutelle dative ne fût confiée à cet homme qui déjà s'en prévalait. On ne sait jamais, par le temps qui court, ce que peut un tel personnage. Il fallait interrompre toute corres-

pondance avec Petit-Pierre. Le directeur de l'école religieuse avait immédiatement écrit à Charles Durand qu'il était libre de venir chercher son neveu.

Toutefois le Père Bénédictin eut avec Petit-Pierre une entrevue :

— Mon enfant, ton oncle veut te prendre avec lui, chez lui. Comprends-moi bien : il veut se saisir de Jésus qui est dans ton cœur, l'en arracher. Il faut que tu sois suffisamment fort pour le garder dans ce cœur où il est comme dans le Jardin des Olives. Et si tu l'aimes assez, tu seras assez fort. Pense à ta maman morte qui l'a tant prié, à ton père qui te conduisit à Lourdes pour y implorer Notre-Dame. Et toi-même tu y es revenu, quand tu as été seul, parce que tu savais que c'est elle qui prendrait soin de toi, parce que c'est elle. Et tu as vu ce qui est arrivé : au moment que tu étais si abandonné, un ange de la Terre est venu vers toi comme un ange du Ciel était allé vers Notre-Seigneur durant son Agonie, pour le fortifier. Cet ange de la Terre, c'est Mlle Dominica. Et tu sais combien elle vous avait secourus auparavant... Tu n'auras à faire autre chose, pour conserver Dieu dans ton

cœur, lorsque l'on voudra l'en chasser, que de lui dire en silence : Vous ! Tu lui diras : Vous ! Tu lui diras : Vous ! avec amour. Et parce que tu lui diras : Vous ! tu sauras qu'il est là.

Et l'enfant écoutait, les larmes aux yeux. Et voici que la grande sœur maternelle, Dominica, lui apparaissait, en effet, comme un ange peint. Elle avait la figure pleine et un chapeau tel qu'un soleil. Il se souvenait à présent de cette écharpe que le vent parfois soulevait ainsi qu'une aile. Est-ce qu'elle ne tenait pas une fleur qu'elle lui avait donnée en face de l'auberge ? Son sourire était bon comme de l'eau claire sur une rose. Ah ! oui... Petit-Pierre aimait Mlle Dominica. Il l'aimait de la manière dont on aime sa maman et son papa aussi, dont on aime ce que l'on ne possède plus, dont Jésus aimait au Gethsémani tous ceux qui lui manquaient, tous ceux qui dormaient.

Il ne comprenait pas bien ce que voulait de lui cet oncle qui devait venir le retirer du collège. Il dit au religieux :

— Mais ce n'est pas avec mon oncle que je veux être, c'est avec Mlle Dominica et avec vous.

— C'est impossible, mon enfant.

Petit-Pierre sanglota. Le lacet de son soulier gauche était dénoué. Il tenait un gâteau dans sa main droite.

Quelques jours après Charles Durand vint réclamer son neveu, qu'il baisa sur la joue, et il l'emmena dans son village.

C'était un village comme tous les villages. Au sud, une colline qui massait les nuages orageux, pareils à des bosquets de lilas, dominait la rivière verte au pont bossu. La place était, sur trois côtés, bordée d'ormeaux. La maison commune formait le quatrième côté. Appuyée contre elle, s'y greffant comme un appendice, la prison devait retenir seulement quelques vagabonds, un seul vagabond peut-être, couché sur la paille et bâillant et allongeant un pied nu contre la cruche assise comme un chat. En remontant la rive, on touchait à l'hospice, ancien cloître dont les arceaux encadraient, dans leur lumière bleue, les sphères d'ombre des buis taillés. En redescendant, on rencontrait la vieille église peinte de frais à l'intérieur. La paix eût régné dans ce bourg poétique si tous ses habitants, toutes *ses âmes*, c'est ainsi que s'exprimaient les

antiques étatscivils, eussent suivi les enseignements de l'aïeule toujours en harmonie avec ce qui l'entoure. Mais Charles Durand bafouait la grand'mère qui l'avait pourtant tenu sur les fonds baptismaux ; il ne la trouvait pas à la mode ; sa nef d'ombre, semblable à un manteau de deuil, la rendait trop pareille à une paysanne agenouillée. Il se détournait d'elle, ainsi qu'un ingrat orgueilleux montre le dos à une servante divine qui l'a obligé. Il ressentait toute sa supériorité lorsque, le jour du conseil de revision, il passait devant elle en landau de louage en compagnie de quelques scribes et valets. C'était entendu : Petit-Pierre serait arraché à l'Église. Et d'abord son oncle le mit à l'école laïque après lui avoir signifié : « Je veux que tu deviennes un homme, tu dois oublier toutes les légendes que tu as apprises, tu n'assisteras plus à la messe, tu ne feras pas maigre le vendredi. » L'enfant courba la tête, sachant qu'il serait inutile de résister à cet homme sanguin et tyrannique, peu habitué à ce qu'on lui désobéît. La fille de campagne qui tenait le ménage était soumise à Charles Durand, et au delà. Une existence commença, qui n'avait rien de séduisant pour Petit-Pierre. Il cou-

chait au grenier dans une cellule mansardée. Son oncle et la domestique se partageaient deux chambres à l'étage au-dessous, une autre pièce demeurant vide que l'on appelait *l'officielle*, parce qu'un sous-préfet y avait dormi. Interdiction absolue fut faite à l'enfant de posséder aucun objet religieux et de correspondre avec ceux que son oncle nommait « des scorpions de sacristie », c'est-à-dire Dominica, le Bénédictin, Annette et les maîtres et camarades du collège où il avait demeuré quelques jours. Petit-Pierre apprenait docilement ses leçons ; on n'était pas mécontent de lui. Mais il conservait dans son cœur, sans que personne l'y pût voir, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le moment qu'il attendait impatiemment était le soir quand, sa bougie éteinte, il priait bien seul, bien à l'abri de cette atmosphère maligne qu'il pressentait davantage qu'il ne l'analysait dans son innocence. Une divine joie l'envahissait alors. Il était de ces enfants impassibles en apparence tant qu'ils sont sous le regard de ceux qu'ils redoutent. Il avait compris vite qu'il ne faudrait pas résister extérieurement aux injonctions de son oncle. Mais il retenait, dans le plus secret de son être, cette inflexible volonté

que donne la grâce et qui fait germer les martyrs. Donc, tout seul, dans les ténèbres de sa chambrette, il continuait de penser longtemps à Dieu et à Notre-Dame de Lourdes. Puis il priait son père de lui obtenir que ce calice s'éloignât. Il songeait aux premières douceurs dont on avait enveloppé son enfance. Sa mère, en chantant, le bordait dans son lit. Un matin de premier de l'an il avait découvert au-dessus de ce lit, suspendue par son père, une panoplie de fantassin. Puis maman était morte, et lui et papa coiffés de chapeaux neufs avaient suivi la voiture noire. Ensuite, le pèlerinage à Lourdes ; et, tandis qu'ils déjeunaient devant l'auberge, Mlle Dominica les avait remarqués. Puis elle était venue à Bordeaux les visiter, elle avait balayé l'appartement, fait cuire le lait. Puis papa était mort Et lui était parti comme un pèlerin, sachant qu'il retrouverait à la grille Mlle Dominica, et il l'y avait rencontrée.

Il se rappelait tout cela comme Notre-Seigneur se rappela, durant son agonie, tant d'humbles détails de sa vie à Nazareth. Est-ce que l'on croit que Dieu, qui a fait et sauvé le monde, et qui le contient dans son cœur, n'a pas daigné se souvenir des

chansons de sa mère et des morceaux de bois que son père adoptif ajustait pour le divertir? Petit-Pierre revivait cette misérable félicité, si grande quand il la considérait aujourd'hui. Et ses yeux mouillaient sa joue tellement qu'il buvait l'âcreté de ses larmes. Et le fruit de la résignation, arrosé par elles, mûrissait dans les ténèbres. Mais bientôt une ineffable douceur noyait toute amertume. Il ressentait l'action de la Présence divine, un bonheur supérieur, cette sérénité qui plane à Lourdes sur le malade qui s'en retourne sans que le calice ait passé et qui s'écrie en lui-même : Que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse !

Tandis que l'enfant priait dans sa mansarde, Dominica priait pour lui dans sa chambre, à Marseille. Elle méditait encore une fois après tant d'autres sur l'agonie. Ceux-là seuls qui pratiquent le rosaire savent avec quelle facilité ils appliquent chaque Mystère qui revient au cas spécial qui les préoccupe. Il ne saurait en être différemment : il n'est pas un acte de la vie de l'homme, il n'est rien parmi ce qui l'entoure qui puisse échapper à l'emprise de cette dévotion infinie, et non seule-

ment dans sa partie la plus adaptable à tel fait ou à telle chose, mais dans chacune de ses parties.

Dominica se complaisait aussi peu dans les dévotionnettes que dans les élargissements qui peuvent mener à l'abandon de la formule sacrée du *Pater*, cette lampe du sanctuaire intérieur proposée comme un aveu d'amour et d'humble unité aux membres de la communauté catholique éclairés d'un seul feu. Elle tenait donc le rosaire pour l'un des appels les plus puissants aux Cieux, puisqu'il contient, en deux formules essentielles et simples, tout l'exposé du plan divin, toute l'économie de la joie, de la douleur et de la gloire humaines. Il lui arrivait, avant de méditer, de rechercher dans sa bibliothèque une de ces pensées qui semblent plus particulièrement frappées au sceau de Dieu. Et tout à l'heure, avant que de s'agenouiller sur ce meuble d'un joli bois, mais sévère et sans tapis, elle avait pris comme sujet concordant avec le premier Mystère douloureux, qu'elle allait méditer, cette phrase de Pascal : « *Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.* »

Seigneur, qu'avez-vous fait de ces gouttes de

sang tombées à terre, sinon notre salut et l'épargne de tant de souffrances que vous avez assumées pour nous? Et non seulement cette épargne de tant de souffrances, mais la dispensation de tant de joies, grandes ou petites, dont nous usons avec légèreté sans nous reporter à cette nuit que vous avez rougie?... De joies grandes et de joies petites aussi : car je pense que nous pouvons inférer de cette pensée de votre douloureux disciple de Port-Royal, que votre sueur de sang ne dédaigne pas les situations les plus médiocres ou, plutôt, qu'elle les élève toutes. Vous ne vous êtes point opposé à ce que la nappe de votre sacrifice fût brodée de pauvres traditions où vous pouvez considérer jusqu'à des oiseaux. Quel cas ne ferez-vous donc pas de ces épreuves que traversent un Petit-Pierre et une Dominica, chacun priant de son côté, mais ensemble?

Lorsque vous voulez châtier la Terre avec les gouttes de sang qu'elle vous a laissé verser inutilement, les anges exterminateurs conduits par saint Michel lèvent la croix, la lance et la torche. Mais s'il plaît à votre juste main qui a frappé de faire miséricorde, les blessures se cicatrisent, les villes enflammées s'éteignent et l'on n'aperçoit plus dans

les campagnes pacifiées que des gens heureux sous des roses.

Et, tandis que Dominica poursuivait la haute pensée de Pascal, c'était bien une rose qui éclosait dans la nuit avec lenteur sous un souffle séraphique. Elle s'épanouissait au milieu d'une haie, comme tant de ses sœurs déjà se sont ouvertes depuis ce jour de fête où la création se dressa ainsi qu'un reposoir. Cette rose se déployait donc là, dans cette haie, non point au hasard comme les païens soutiennent, mais par un ordre de la Toute-Puissance, dans un objet prévu, à une heure déterminée. Et il est vrai que toutes choses ayant rapport entre elles, et enchaînement connu de Dieu, c'est à mesure que se déroulait le rosaire de la jeune fille que se déroulait cette rose. Un ange soufflait sur elle le doux parfum de sa respiration dont elle s'imprégnait en cette nuit de fin d'octobre. Le calice vert s'était écarté d'abord à peine, laissant perler la goutte de sang des pétales pressés les uns sur les autres tellement qu'ils semblaient former un seul cœur sans divisions. Puis, sur le côté, l'un de ces pétales commença de montrer sa lèvre comme la

valve mince d'un coquillage à moitié retenue par le sable. Sans doute la rose répondait-elle en silence, avec cette lèvre entr'ouverte, à la lointaine méditation de Dominica. Au mémoire qu'elle faisait de la funèbre nuit où régna l'horreur du délaissement et de la trahison, le Seigneur répondait par la création d'une rose. Là encore, séduit par la prière de ces deux jeunes cœurs, ne disait-il pas : « Laissez venir à moi les petits enfants », en offrant à ceux-ci l'image la plus adoucie de la goutte de sang qu'il avait versée pour eux?

Et cette rose, l'une des plus fraîches de l'arrière-saison, elle trônait maintenant dans cette haie, non pas dans une autre haie, dans cette haie qui séparait le jardin de l'oncle de Petit-Pierre du jardin d'un savetier. Et ce savetier avait une fille, Marie, de l'âge de Petit-Pierre. Et quand celui-ci, bien seul et bien angoissé comme Notre-Seigneur au Jardin des Olives, longea la haie, au matin, pour aller à l'école, Marie qui était de l'autre côté lui donna la rose.

II

LA FLAGELLATION

Ce n'était pas que Charles Durand fût absolument un mauvais homme et, sans doute, entrait-il quelque charité dans ce fait qu'il avait voulu connaître son neveu, devenir son tuteur et le faire éduquer. Il y a chez le libertaire une sorte de tradition basée sur ce qu'il appelle « l'honneur ». Cet « honneur » est de même nature que cette « vertu » chère à l'aristocratie du dix-septième siècle, moins le raffinement. Il consiste en une sorte d'observance formelle de certains usages. Il est possible que Charles Durand eût été à ses propres yeux un homme sans honneur s'il avait délaissé l'orphelin dont il avait voulu depuis longtemps ignorer le père. Celui-ci s'était aliéné son frère pour avoir déclaré dans un repas de famille que, sans la foi, la vie lui eût été bien amère et ajouté que l'homme ne peut comprendre ce qui est au-dessus de sa raison. Charles

Durand s'était emporté contre les convictions du pauvre typographe, leur opposant les arguments qui ont cours dans les réunions libre-penseuses, à savoir que le scalpel n'a jamais rencontré l'âme dans le corps et que rien n'existe que par hasard. Il avait cité, à l'appui, quelques théories sur la pluralité des mondes habités et sur les canaux d'irrigation de la planète Mars.

Tant de science primaire n'était que drôle quand elle ne passait pas à l'action. Charles Durand ne différait d'aucun autre simple d'esprit apte à recevoir les bourdes les plus invraisemblables, si elles lui sont débitées par un homme qui méprise les prêtres. Mais il pouvait compter parmi les plus violents dans la lutte contre les idées religieuses. On le tenait pour franc-maçon, il est vrai que la petite ville gratifie volontiers de ce titre les hommes qui ne font point leurs Pâques. Et Charles Durand apportait une sorte de frénésie au fait de ne pas mettre les pieds à l'église, même les jours d'enterrement.

Lucien le savetier, son voisin, dont la fille Marie avait, deux mois auparavant, donné une rose à Petit-Pierre, était catholique et le montrait. Charles

Durand marquait une sorte de silencieux dédain à cette piété qui lui enlevait une humble voix en temps d'élection. Lucien était un homme bon. Ses idées étaient en ordre comme les carreaux de son potager. Il vivait avec sa femme et cette enfant d'une douzaine d'années dont les trois sœurs plus âgées étaient placées. Il travaillait ferme sur semaine et une petite aisance régnait chez lui, car il n'était point ivrogne ni débauché. Son seul luxe était d'aller tuer quelque lièvre le dimanche après la messe de l'aube, en compagnie d'un camarade.

On approchait de la Noël. La vie de Petit-Pierre s'écoulait telle qu'une rivière sans ombrages. Parfois il regardait par la lucarne de sa mansarde le jardin où Marie lui avait donné la rose. Il avait envie de pleurer parce qu'il se disait que là ce n'était point comme ici d'où se trouvaient bannies la Croix et la sainte Vierge. Il songeait avec amertume au bidon de Lourdes que son oncle avait jeté par la portière du wagon, en l'emmenant. Il n'avait plus d'images pieuses que dans son cœur. Il eût voulu reposer ses yeux sur un crucifix. Cette interdiction de n'assister pas aux offices, de ne s'adon-

ner à aucune pratique,ne réussissait qu'à accroître en lui le désir de Dieu. Il avait souvent reçu l'Eucharistie depuis sa première communion privée, jusqu'au jour où son oncle était venu l'arracher à ses bienfaiteurs. Il connaissait le goût du pain des anges, la force invincible qu'il donne avec douceur. A chaque dimanche et fête, son père et lui s'étaient rendus à la sainte table, dans une obscure église de Bordeaux, depuis la mort de maman. Si l'on évoquait alors le souvenir de celle-ci, on éprouvait de la joie dans la tristesse.

Combien donc il enviait la famille de l'artisan ! Il conservait la rose de Marie, comme si elle l'eût rattaché, par son arome encore sensible après deux mois, à cette atmosphère qui entourait la douce enfant et les siens. Nul doute que l'oncle Charles ne fût entré en colère, s'il avait eu vent de ce cadeau, lui qui avait défendu à Petit-Pierre d'échanger aucune parole avec Marie. Mais l'orphelin avait encore cette joie de la regarder partir, le matin, pour l'école libre, au long de la haie où maintenant il n'y avait plus de roses. Et même, pour se donner ce plaisir, il remontait un instant dans sa chambrette après avoir bu son lait. Il s'y attar-

dait. Il courait ensuite pour n'arriver pas en retard chez l'instituteur.

Ce jour-là, vers midi, à la sortie de la classe, il plut si dru que Petit-Pierre se réfugia sous une porte au moment que Marie, qui croisait le même chemin, venait s'y abriter. Elle lui dit :

— Vous ne me parlez jamais.

— Mon oncle ne le veut pas, mais j'ai conservé la rose que vous m'avez donnée et je vous aime plus que tout au monde.

Elle le regarda longuement, réfléchie et tendre, fouilla dans la poche de son tablier, et :

— Je vous donne mon chapelet, fit-elle.

Il le prit. C'était un pauvre objet bleu. L'averse finissait. Ils se quittèrent.

Ce fut l'avant-veille de Noël que Petit-Pierre fut éprouvé de cruelle façon dans sa foi, et précisément à propos du souvenir de Marie.

L'oncle Charles pensait qu'étant donné le caractère obéissant de Petit-Pierre, celui-ci peu à peu se laisserait distraire de cette foi. Il avait interrogé le maître d'école qui s'était déclaré satisfait du travail de son élève, encore que persistassent, dit-il,

de légères traces de superstitions qui ne manqueraient point de s'effacer, grâce à la substantielle doctrine des manuels condamnés par les évêques. Mais un fait grave se produisit. La servante de l'oncle Charles ayant vu Petit-Pierre tirer devant elle de sa poche son mouchoir, et, sans qu'il le voulût, un bout du chapelet, elle en fit rapport le soir même. Le mécréant, saisi par sa haine hystérique, n'attendit point pour sévir. Il était au lit déjà. Il se releva, ne passa qu'un pantalon, encore qu'il gelât, chaussa des pantoufles et, muni d'une lumière, fit irruption dans la chambre du pauvre enfant. Celui-ci qui était à genoux se redressa dans la candeur de sa chemise. Il était là, surpris, avec, autour de ses doigts, l'objet incriminé.

L'homme, dur et méprisant, contemplait cette frêle créature :

— Tu crois donc en Dieu? questionna-t-il.

D'abord l'enfant ne répondit rien.

L'oncle Charles reprit :

— Tu crois à cette bêtise? Tu crois que Dieu c'est ce pendu à l'avenue de la gare?

— C'est Lui, répliqua Petit-Pierre.

Sur cette réponse, le brutal lui donna un coup de poing sur la joue.

— Voyons si tu oseras le redire? fit-il, la main à nouveau levée.

— C'est Lui.

Le poing s'abattit, frappa le nez. Un large flot de sang baigna la chemise.

Le bourreau ordonna :

— Tu vas me remettre ce joujou stupide.

Petit-Pierre eut alors un geste auquel ne s'attendait pas Charles Durand. Il fit tomber la bougie et, ouvrant la lucarne, il projeta avec force du côté de chez le savetier le chapelet par lequel il venait de vivre le deuxième Mystère douloureux.

Le lendemain matin, Petite-Marie, à sa grande surprise, retrouva accrochés à la haie où elle avait cueilli la rose en octobre les grains bleus qu'elle avait donnés à Petit-Pierre : un peu de sang tachait la croix.

De ce jour il fut convenu que l'enfant ne prendrait plus ses repas en compagnie de son oncle, mais à la cuisine :

— Jusqu'à ce que tu deviennes un homme, lui déclara le libertaire.

La victime ne s'affligea point de cette nouvelle disposition par quoi l'on pensait l'humilier. A table, son oncle ne lui avait jamais beaucoup adressé la parole, et la salle à manger lui déplaisait dont les murs s'ornaient d'une Déclaration des droits de l'homme, d'un tableau des monnaies à prendre ou à refuser, d'une gravure représentant une femme presque nue fumant une cigarette et d'une chromo luisante où trois moines aux nez rubiconds buvaient devant une barrique. La cuisine n'offrait point tant de luxe, mais quand Petit-Pierre s'y asseyait pour manger, il pouvait apercevoir le coin du toit qui abritait Marie. Il n'eut pas l'idée de s'enfuir après ces mauvais traitements; il avait promis de vive voix au Père Bénédictin de montrer de la patience et, dans son cœur, à Mlle Dominica.

Celle-ci continuait de réciter chaque jour, à l'intention de l'enfant, cette partie de son rosaire qu'elle appelait sa dizaine de Lourdes. Elle n'avait eu, par le religieux, que des nouvelles fort vagues de Petit-Pierre, tenues confidentiellement du curé de la paroisse si fort honni par Charles Durand. Ainsi la jeune fille avait-elle appris outre la mise,

déjà prévue, à l'école laïque, de son protégé, l'injonction à lui faite de s'abstenir de toute pratique religieuse. Et c'étaient là tous les renseignements qu'avait pu fournir le prêtre qui ne connaissait pas les résistances du petit chrétien, ni les brutalités que M. Charles Durand avait commises. Recevoir directement des nouvelles de l'orphelin, Dominica n'y pouvait songer. Le Père de Lourdes avait recommandé à celui-ci, lors de leur dernière entrevue, qu'il n'eût à correspondre sous aucun prétexte ni avec elle ni avec lui. On sait à quel point le moine prudent se méfiait du sectaire de bas étage.

Dominica, tout en continuant de prendre une part active aux bonnes œuvres habituelles, redoublait de joyeuse générosité à cette époque des étrennes. Ses tristesses et soucis, elle les réservait pour cette part de la vie qu'elle menait dans la solitude de son cœur, avec Dieu. Lorsqu'on s'étonnait autour d'elle d'une certaine discrétion qui la faisait se taire au sujet de quelque service qu'elle avait rendu, et que l'on avait appris incidemment, elle objectait :

— Je ne veux importuner que Notre-Seigneur.

Vous n'auriez point, pour m'entendre, sa patience qui est le fruit du deuxième Mystère douloureux!

Sa charmante originalité savait dérider les plus austères. Son grand-oncle maternel, l'amiral, lui avait déclaré : « Tu es à la fois ma filleule et ma nièce; il est des oncles trop faibles pour leurs neveux qui font la noce; je ne serai jamais assez faible, à mon gré, pour tes caprices. »

Dominica se l'était tenu pour dit, et ne manquait point de faire appel au vieux marin, quand arrivaient « les échéances ». Il est vrai qu'elle était fort dépensière et que ses revenus personnels, tout importants qu'ils fussent, la trouvaient souvent à court. C'est avec minutie qu'elle choisissait chaque objet, même celui qu'elle offrait tous les ans au père Framboisier qui tirait le cordon de la porte et auquel, certain soir, elle avait adressé une part de langouste, ce qui avait tant fait rire les convives. Elle prévenait les désirs, ou se les faisait avouer subtilement par les intéressés. Les cadeaux les plus divers passaient entre ses belles mains, depuis une chaufferette destinée à une marchande en plein vent, jusqu'à la canne à pêche rêvée par un retraité de 1870 qu'elle avait connu dans un

hospice. Encore, c'était un carnet avec un cent de cartes de visite gravées au nom de la veuve qui tenait le bureau de tabac du coin, bonne dame qui n'avait pour toute consolation humaine que la fierté d'une vague noblesse ; ou bien un cheval à mécanique, une lampe. Le valet de chambre, impassible, entassait un à un les paquets les plus hétéroclites dans la lingerie convertie en bazar. La mère, les sœurs, cousines et amies venaient assister au déballage et s'amusaient follement lorsque, à chaque article nouveau que l'on déficelait, Dominica s'exclamait :

— Oh ! maman ! Qu'il est joli ! Je veux l'essayer !

Mais tant d'ustensiles ou jouets n'empêchaient point les compagnes de Dominica de recevoir d'elle, qui un chapeau, qui une plume, qui un bijou. Elle n'avait pas même oublié, cette année, le Père Bénédictin à qui elle envoyait une aube, ni Annette à qui elle destinait un manteau. Hélas ! il lui était impossible de rien offrir à Petit-Pierre !

Singulière nature, mais combien prenante que celle de Dominica ! Cette enfant qui, tout à l'heure,

s'intéressait aux moindres choses, comme le moine dans son couvent, ou le marin sur son bateau, c'était la même qui, deux heures après ces ébats et ces rires puissants, montait à Notre-Dame de la Garde. Qui l'eût, sans la connaître, rencontrée dans ce funiculaire, revêtue d'un caoutchouc gris, aurait-il soupçonné cette fleur éclatante, ce cactus qui s'épanouissait parfois aux feux des salons sous le regard troublé de jeunes gens? Non, et d'autant moins que ce vêtement cachait une sobre mais chère élégance. Ce qui surtout aurait donné le change à l'observateur eût été cette physionomie pleine de recueillement, cet abîme des yeux au fond duquel planait la lueur de la prière. Il y avait aussi, dans la façon d'appuyer ses mains sur la pomme de son parapluie, une absence de recherche dans l'attitude que l'on ne rencontre guère que chez les Filles de Saint-Vincent de Paul et chez les femmes du peuple.

Dominica pria dans le saint lieu pour tous ceux qui l'intéressaient particulièrement; puis elle fit une amende honorable au Seigneur pour les irrévérences, profanations, impiétés dont on le flagelle quotidiennement. Lorsque, après avoir allumé un

cierge à l'intention de Petit-Pierre, elle ressortit sur la terrasse, la tempête menaçante depuis midi éclatait sur Marseille. Elle voyait, à sa gauche, une mer basculée et, à sa droite, une mer aussi basculée mais immobile : la cité. Le ciel était noir comme une chair contusionnée mise à vif çà et là par les fouets des éclairs. Et Dominica poursuivant sa méditation sur les outrages commis envers Notre-Seigneur considérait l'écume marine lancée comme à l'assaut. Et Notre-Dame voyait s'élever, contre l'Innocent qu'elle tient, ces salives drainées des terres où crachent les valets de tous les siècles. La statue qu'on se fût attendu à voir tomber ou trembler ne bronchait pas. Un vaisseau gagnait le large. Notre-Dame priait. Elle ne perdait pas une goutte du calice. Notre-Dame priait dans les soufflets du vent. C'était la flagellation de la Mère par la flagellation du Fils.

III

LE COURONNEMENT D'ÉPINES

Dominica retourna chez elle, et sa pensée entrait tout naturellement dans le troisième Mystère douloureux si intimement lié au précédent que, par quelques points, ils se confondent. Elle se débarrassa de son chapeau et vint se placer devant sa glace par une habitude qui n'allait pas sans coquetterie. Une femme pourra comprendre aisément cette sorte de dualisme qui permettait à Dominica d'être, en même temps que la plus simple des jeunes filles qui, tout à l'heure, en tramway, tenait à deux mains son parapluie, la plus contente de sa beauté.

Sa nature épanouie, généreuse et franche, où la chasteté revêtait un caractère robuste, ne répugnait point à accepter les avantages physiques dont le ciel l'avait dotée.

— Chère amie, avouait-elle un jour à l'une de ses compagnes, en se regardant au miroir, je n'aurais pas aimé d'être ratée... Si j'avais été fleur,

j'eusse voulu me trouver parmi les plus belles roses dont on orne un reposoir.

Et, comme craignant d'être allée trop loin dans cette admiration d'elle-même :

— Il est vrai que les roses les plus magnifiques se doivent d'exhaler le plus pur parfum et d'en faire profiter le rosier tout entier... C'est la communion des saints.

Ainsi Dominica rachetait-elle bientôt, par une pensée ou par un acte, cette candide complaisance en soi. D'aucuns s'étonneront qu'une sincère piété puisse coexister dans un cœur avec cette affection à soi-même. Ils auront tort. Le monde se trompe lorsqu'il ne veut considérer dans une personne appelée au service de Dieu que des qualités suréminentes. C'est l'avancement dans la sainteté qui importe davantage que la sainteté actuelle, et surtout l'avancement dans une intérieure humilité que Dominica possédait à un haut degré, et qui n'avait qu'un rapport lointain avec ce faible de constater que l'on est jolie. Parfois un léger défaut n'est si apparent que parce qu'il se détache, ainsi que chez cette jeune fille, d'un ensemble de vertus excellentes.

Ce jour-là donc, au retour de sa visite à Notre-Dame de la Garde, Dominica s'était, encore une fois, presque machinalement placée devant la glace. Sa méditation durant l'orage l'avait, si je peux dire, suivie, ramenée jusque devant l'eau claire de cette psyché.

Mais, cette fois, en se contemplant, elle songea à la tête couronnée d'épines et ruisselante de sang, et elle prononça avec une gravité solennelle :

— Mon Dieu ! que je suis loin de votre face !

Et l'enfant merveilleuse pleura. Et soudain toute considération vaniteuse d'elle-même disparut. Elle projetait en pensée, devant elle, ce masque terrible de l'*Ecce homo* qui s'est imprimé sur tant de figures comme sur autant de voiles de Véronique. Maintenant, elle opposait à son front sans rides, où sa chevelure splendide se déroulait comme un noir tourbillon, d'autres fronts rencontrés çà et là, jaunes, soucieux, penchés, sillonnés : le front d'Étienne Durand barré en travers comme si, en réalité, les torsades de la couronne du Christ y avaient laissé leur empreinte après l'enfoncement à coups de roseau ; et ce front d'un ouvrier des docks, ouvert par la chute d'un seau de minium et enve-

loppé dans je ne sais quel appareil orthopédique ; et ce front d'un tout petit des Enfants Assistés, front moite où se collaient des mèches, front sans baiser maternel où elle avait appliqué ses lèvres, front bombé comme pour s'ouvrir, incliné comme pour tomber... d'autres fronts... Elle opposait à ses yeux, si beaux que parfois ils en paraissaient insolents, d'autres yeux flétris, rougis, gonflés, suppliants, résignés, voilés par une invisible araignée : les yeux de celle qui travaille trop tard à la machine à coudre ; les yeux de la mère qui, debout, à Lourdes, à côté de la paillasse où est étendu son fils, supplie la Vierge et mord un mouchoir ; les yeux de ce jeune homme qui avait voulu l'épouser, ce regard lorsqu'elle avait dit : non ;... les yeux de ceux qui n'ont plus d'yeux.

Elle opposait à son nez, aquilin et hardi, d'étranges déformations qu'elle avait observées dans les hôpitaux, et, au doux parfum qui flottait autour d'elle, l'odeur brutale de certains pansements.

Elle opposait aux belles musiques et aux paroles flatteuses qui résonnaient dans ses oreilles comme des brises délicates, qui enchantent des coquillages nacrés, les lourds silences qui pèsent autant que des

injures à l'ouïe de ceux auxquels le monde ne s'intéresse plus.

Elle opposait à sa bouche, à ce riant rayon de soleil, à cette incarnate et neigeuse fleur éclose là dans l'eau de ce cristal, ces blessures parlantes qui s'élargissent par la fatigue des déboires, qui se contractent au fiel et au vinaigre de l'existence.

— Mon Dieu ! dit-elle à nouveau, mon Dieu ! que je suis loin de votre face !

Elle s'était retournée et prosternée. Elle se sentait interpellée dans le silence. Elle répondit, la face voilée par les doigts ainsi que par les barreaux d'une grille monastique :

— Mon Dieu ! Je renonce à ma bouche en expiation des crachats de votre couronnement.

La voix divine la pressait. Elle reprit :

— Mon Dieu ! Je renonce à mes oreilles en expiation des insultes et railleries de votre couronnement.

La voix se fit impérative, telle que l'entendit le jeune Samuel dans le Temple.

— Mon Dieu ! Je renonce à mon odorat en expiation des souffles empestés de la soldatesque saluant votre couronnement.

On eût pu croire le dialogue fini, cette dernière question posée, car Dominica demeurait à présent plus longuement muette. Elle hésitait, peut-être. Sa tête, dans ses mains, était lourde de ce noir trésor dont elle était si fière. La réponse se fit attendre quatre ou cinq minutes.

— Mon Dieu ! dit-elle enfin, en expiation de vos cheveux arrachés et ensanglantés pendant votre couronnement, je vous offre mes cheveux.

Elle eut un léger soupir. Un vent froid passa sur sa tête effleurée comme par deux ailes.

Il ne faut pas croire que, lorsqu'elle redescendit pour dîner, elle laissa rien paraître aux siens de ce terrible colloque par quoi elle venait de sceller doublement la résolution qu'elle avait prise en cet après-midi où elle méditait sur la Purification. Cette fois encore Dominica ne voulait attrister personne, donnait la réplique aux plaisanteries de ses sœurs et cousines qui remettaient sur le tapis la question des étrennes.

— Dominica ?

— Eh bien ?

— Pendant que tu faisais oraison dans ta cham-

bre, on a encore entassé des paquets dans la lingerie.

— Oui ! Oui ! Dominica ! de gros colis !

— Et même, que le père Framboisier est furieux. Il nous a dit qu'on vient de laisser dans sa loge un panier qui crie, et qu'il doit y avoir un enfant dedans... Ma chère, il était hors de lui. Nous pouffions... Il n'a jamais voulu nous remettre ce panier dans l'ascenseur... C'est fou ! Par instants il cessait de se fâcher pour prendre un air très grave, l'air de la revue, et il nous semonçait :

— Trêve de plaisanteries, mesdemoiselles, je vous affirme qu'il y a un enfant dedans.

Nous nous tordions.

— Pour qui est ce panier ? demanda Dominica.

— Mais pour toi !

— Pour moi ?

— Oui, pour toi.

— Qui l'a remis ?

— Une vieille femme.

— Une vieille femme ?

— Une vieille femme.

— Que voulez-vous dire ? Comment est-il, ce panier ?

— Oh ! ma chère, nous riions tant que nous n'avons pas bien pris le temps de l'examiner... C'est une espèce de bourriche à huîtres munie d'un cadenas.

— Qu'on me l'apporte ! s'écria Dominica. Nous verrons bien si c'est une boîte à musique.

— Ma fille, tu peux bien attendre jusqu'à la fin du repas ! Si c'est encore une de tes originalités que d'avoir acheté quelque phonographe, tu peux en remettre l'audition... d'autant plus que l'amiral viendra passer la soirée avec nous et que toutes tes lubies l'enchantent.

Mais la jeune fille n'eut point à patienter. Le père Framboisier venait de sonner à l'étage, et il élevait la voix. Le valet de chambre lui répondait avec animation.

— Chut ! fit Dominica. Écoutez ?

— Je vous dis qu'il y a un enfant dans le panier ! rugissait le vieux portier. Il y a un enfant. Vous m'entendez ?

La mère de famille eut quelque peine à imposer silence aux stridentes gaietés de ses filles et nièces. Elle prononça gravement :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là, voyons! Il faut en finir.

Elle rappela le valet de chambre :

— Demandez au père Framboisier qu'il entre.

Celui-ci était déjà sur le seuil de la salle à manger. Il balbutiait :

— Pour sûr que je peux affirmer à madame la comtesse qu'il y a un enfant dans le panier... Pour sûr que ce n'est pas le cri d'un petit chat... Mais je n'ai pas la clef... Madame la comtesse voudra bien considérer que je n'ai pas osé faire sauter la serrure, rapport, respect à mademoiselle Dominica... Il y a trois grands quarts d'heure que le ballot a été déposé... Bien vrai que c'est fait pour donner des transes! Ah! Parlant par respect à madame la comtesse, la bourriche sent le poisson...

On crut que les gorges des jeunes filles allaient se déchirer, tant le diapason de leurs rires monta.

La malle d'osier fut apportée. Le valet de chambre, à moitié souriant, la présentait comme un plat d'importance. On se tut. On n'entendait aucun vagissement sortir de là. Les clameurs de gaieté reprirent. La mère de famille, seule, demeurait grave parmi tant d'enfants. Rassurée par le calme

parfait qui régnait dans la caisse, déjà elle concluait à une perversion de l'ouïe du père Framboisier. Sur une étiquette ficelée à la bourriche on lisait assez distinctement les prénom et nom de la jeune fille qui ordonna au domestique de cisailler l'une des tresses d'osier qui retenaient le cadenas. Tout le monde se tenait debout pour mieux voir, le colis ayant été déposé sur une table de service.

Enveloppé de haillons, un joli petit enfant dormait dans ce berceau.

— Il faut aller chercher le commissaire de police ! s'exclama la comtesse.

Toutes les jeunes filles, excepté Dominica, paraissaient plutôt surprises.

Mais, elle, souriait. Elle avait joint les mains et, debout, contemplait comme en extase cette fleur abandonnée où, pour le paradis, germait une âme. Aucune préoccupation d'ordre pratique, aucune idée de mépris pour la malheureuse qui avait refusé son lait à son petit, aucune irritation envers cette inconnue qui semblait ironiquement mettre à l'épreuve une charité qu'elle devait connaître n'effleurèrent une seconde l'esprit de Dominica.

— Allez me chercher une serviette propre, dit-elle.

— Mais tu es folle ! déclara la mère.

Dominica n'entendit pas. Elle souriait toujours, belle comme une rose sombre. Elle ceignit un tablier, s'assit, posa sur ses genoux le petit garçon et, au milieu de l'hilarité de ses sœurs et cousines, ordonna :

— Tout de suite, chez le pharmacien, un biberon ! Et que l'on fasse chauffer du lait !... C'est tout juste s'il n'est pas mort de froid.

Et, l'ayant débarrassé de ses hardes sordides, elle le torcha, le lava, le frictionna.

La mère de Dominica, femme charmante et bonne, mais un peu sans volonté, et à qui les actes décisifs de cette fille originale finissaient toujours par en imposer, n'osa plus qu'insinuer :

— Il me semble que ce drôle serait mieux à la lingerie, puisque tu veux le soigner avant que l'on prévienne le commissaire de police.

— Le commissaire de police... Le commissaire de police... grommela Dominica ; ne dirait-on pas vraiment que ce bébé a pénétré chez nous comme un malfaiteur, les mains armées ?

— La lingerie est assez encombrée par les

étrennes de Mademoiselle, objecta le valet de chambre dont la face rasée était redevenue impassible comme il sied à tout serviteur bien stylé.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit la jeune fille, nous allons emporter mon fils chéri dans la salle de bain. Allumez-y les deux poêles... Oh ! comme il est gelé !... Regarde, maman, ses jolies petites grimaces ?

L'amiral venait d'entrer. Ses beaux cheveux blancs rejoignaient ses favoris de même couleur, sans une ombre. Ses yeux vifs, sous des sourcils broussailleux, regardaient avec une expression d'indicible gaieté sa filleule Dominica debout, troussant pour le réchauffer l'enfant dans un châle. L'ancien loup de mer aimait cette belle fille comme si elle eût été sienne. Il la portait dans son cœur, indulgent à toutes ses fantaisies, désireux de l'instituer son héritière. Ils avaient l'un et l'autre la même nature énergique, prime-sautière, et généreuse, indépendante, mais soumise aux ordres supérieurs. Il prononça :

— Elle est bien bonne ! Que t'a-t-il coûté ?

Rapidement, Dominica raconta l'étrange aventure et :

— Grand-oncle marin ! C'est un cadeau, une surprise du bon Dieu qui veut me rendre en un seul objet de son amour toutes les étrennes que vous m'aidez à offrir aux uns et aux autres. Oh ! le bel incassable ! C'est qu'il est remarquablement joli !

L'enfant, qui pouvait ou qui ne pouvait pas compter plus de cinq à six jours, ouvrait des espèces d'yeux de souris bleuâtres, bavait comme un escargot. Il était blond. Son nez relevé, ses oreilles assez écartées lui donnaient l'air comique du soldat des chansons populaires, tout ce qu'il y a de plus amusant.

— Mais enfin ! demanda consternée la mère de Dominica, dis-moi un peu ce que tu vas faire de ce drôle ?

— Tu sais bien, maman, que nous avons au grenier deux berceaux et deux moïses ! Ce que j'en vais faire? C'est bien simple : quand il aura bu son lait que voilà, le cher amour, je le prendrai avec moi dans ma chambre jusqu'à la grâce de Dieu. Tu sais bien que j'ai soigné des enfants plus d'un coup ! Et les drapeaux, et les couches et les toiles cirées, ce n'est pas ce qui manque à la maison !

La mère eut un sursaut :

— Voyons, tu es démente ! Ceci dépasse la permission. Je vous en prie, oncle Hector, faites-lui comprendre toute l'étendue de son absurdité?

L'amiral répondit tranquillement :

— Lorsque nous étions par le vingtième de latitude sud, du côté de Tonga-Tabou, j'ai recueilli un enfant comme ça que j'ai conservé cinq mois dans ma cabine.

— Avec quoi le nourrissiez-vous? demanda, sans s'étonner davantage, la filleule du marin.

— Il tétait les chèvres que nous avions à bord.

— A qui était-il?

— Je ne sais pas. Le coq l'avait rapporté d'un récif où l'on allait pêcher des oursins.

— Qu'est-il devenu?

— J'en ai fait don, en passant par Pékin, à un jésuite qui s'occupait de cosmographie.

— Est-ce que c'était un petit cannibale? interrogea la plus jeune des sœurs de Dominica.

— Imbécile ! J'ai dit qu'il se nourrissait de lait de chèvre.

— Vous n'avez jamais su ce qu'il était devenu? fit la mère intéressée, malgré tout, par cette his-

toire qui la contrariait parce que le grand-oncle semblait, en la narrant, trouver naturel le caprice de sa petite-nièce.

— Mais si. Les Pères sont débrouillards. Ils l'ont baptisé, puis fait entrer à l'École polytechnique.

Il est certain qu'à minuit l'enfant dormait dans la chambre de Dominica, les biberons étaient rangés sur la toilette auprès de la lampe à esprit-de-vin, sans que personne se fût encore rendu au commissariat de police.

Le grand-oncle marin, après avoir remis dans sa poche sa pipe, ri encore de l'aventure, et embrassé celui qu'il appela son petit-filleul, prit congé en disant :

— Ne vous cassez pas la tête. Je ferai le nécessaire pour l'état civil de cet enfant que nous ferons baptiser sous condition, après-demain, et que nous placerons sous la protection de Notre-Dame de la Garde.

— Après-demain, quel jour c'est-il? demanda Dominica.

— Mais, le premier janvier.

— Eh bien! C'est cela. Nous appellerons mon poupon Janvier, dit-elle.

Et elle remonta dans sa chambre, beaucoup moins émue que n'étaient émus par cette adoption, sa mère, ses sœurs et cousines, les femmes et le valet de chambre, le cuisinier et le chauffeur. Je ne parle pas du portier qui, n'ayant pas assisté aux discussions, bouleversements d'armoires, ébouillantements de biberons et aménagements, dut, en tirant le cordon pour l'amiral, et en attendant ses étrennes, se dire que l'enfant était mort.

Lorsqu'elle se retrouva seule avec Dieu et ce petit être qui lui était échu par une circonstance si extraordinaire que l'on n'en rencontre pas d'aussi invraisemblable même dans les romans, Dominica revêtit un peignoir, consulta sa montre, et se prépara à prier jusqu'à l'heure assez proche où il lui faudrait donner un deuxième biberon à son fils adoptif qui avait absorbé goulûment le premier. Elle fit glisser au bas du verre l'abat-jour de la lampe et reprit dans sa bibliothèque le livre qu'elle aimait tant et qui lui fournit un nouveau sujet de méditation : « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant.* »

Rien n'eût empêché Dominica de s'adonner à

ses exercices spirituels, et c'est connaître l'empire qu'elle avait sur elle-même, et son incroyable résistance, que de la surprendre encore à genoux après une journée si remplie déjà de graves résolutions au sujet du Couronnement d'épines, et qui s'était terminée par la plus inexplicable, la plus extravagante péripétie. Que l'on fût venu lui déclarer que ce qui venait de se passer n'était qu'un songe, au réveil elle eût pu douter quelques secondes. Mais elle n'avait pas le cerveau nuageux, malgré tant de belles images qui en naissaient, et il faut en aviser les hommes qui pensent que le bon sens est l'apanage d'une sorte d'intelligence terre à terre. Dominica gardait la conscience la plus nette de cette journée qu'elle repassait devant Dieu : le matin, l'achat d'un certain nombre d'étrennes ; l'après-midi, une visite à Notre-Dame de la Garde et, au retour, le sacrifice de sa beauté ; enfin, le soir, le déballage à la fois poignant et comique de cet enfant qui était là dans ce berceau.

Il est probable que si le père de Dominica eût vécu, il n'en aurait point passé par le plus extraordinaire caprice d'une existence de jeune fille, cette adoption tout au moins passagère d'un aban-

donné. Mais, outre que tant de femmes vivant ensemble autour de Dominica ne s'unissaient point dans une volonté suffisante pour prévaloir sur un caractère si accentué, voici que le plus sensé, le plus écouté, le plus honoré des hauts personnages de Marseille, l'oncle Hector, semblait donner raison à sa filleule et petite nièce et n'attacher au recueillement de ce nouveau-né pas plus d'importance qu'à l'acceptation et à l'allaitement d'un jeune épagneul. Insisterai-je sur ce point que, si la mère de Dominica, et Dominica elle-même, et ses sœurs possédaient une grosse fortune, la fortune de l'amiral était incalculable ? On sait quelle autorité donne, dans une famille, un tel avantage, sans même qu'il soit accompagné de tant de titres, distinctions et décorations qui couvraient le vieux marin. La mère de Dominica, peu énergique, avons-nous dit, laissait la domination de son oncle s'exercer, d'abord parce qu'elle en reconnaissait l'excellence, ensuite parce qu'elle se rendait bien compte de ce que l'avenir de sa fille aînée, qu'il avantagerait certainement, était déjà le plus brillant de l'imposante ville. On peut, dans ces circonstances, accorder quelque crédit et consentir des conces-

sions à un oncle qui se plaît à déclarer qu'il n'a parcouru autant d'îles que Sindbad le Marin que pour en rapporter, avec un plus grand amour de la religion catholique, une plus grande indifférence aux préjugés. Ce navigateur et soldat devait bien avoir quelque agrément dans la conversation, et quelques nettes vues sur la conduite et l'avenir des nations puisque, à trois reprises différentes, Édouard VII, roi d'Angleterre et empereur des Indes, qui l'avait rencontré jadis en Ecosse, était venu lui rendre visite dans l'incognito à Marseille. On ne pouvait pas grand'chose contre Dominica lorsqu'elle était appuyée par une telle personnalité.

C'est pourquoi, au jour et à l'heure où nous en sommes, elle méditait auprès d'un berceau la pensée de Pascal : « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature* ; *mais c'est un roseau pensant.* »

Elle évoquait un étang parsemé de roseaux. Çà et là des nénufars blancs flottaient, aussi merveilleux que leurs frères qui firent, dit-on, s'agenouiller dans leur barque les anciens botanistes qui les découvrirent sur un lac de l'Amérique et en remer-

cièrent le Créateur. Ces corolles de neige au cœur de miel représentaient à Dominica les bonnes œuvres que sèment sur le marécage du monde les serviteurs du Christ. Un souffle s'élevait d'un bout de l'étang à l'autre bout, et tous les roseaux sanglotaient ensemble. C'est parmi vous, peuple agité, que la fille de Pharaon découvrit Moïse comme j'ai découvert cet enfant dans sa caisse. Ainsi pensait Dominica. Plusieurs roseaux étaient rompus ; deux là-bas, inclinés l'un sur l'autre, et se reflétant dans le ciel que mirait l'eau. Elle songea aux Etienne Durand, pria pour eux. Tout proche de ces deux roseaux morts, elle pensait apercevoir un petit roseau vivant qui lui rappelait Pierre... puis, à droite, un roseau vert, mais froissé, mais solitaire ; et elle pria pour l'homme dont elle avait brisé le cœur.

Avec une maîtrise extraordinaire elle ramenait sa méditation au centre de ce troisième Mystère douloureux qu'elle avait choisi pour terminer sa veille :

Au milieu du lac un unique roseau se dressait : « *Puis ils tressèrent une couronne avec des épines, et l'enfoncèrent sur sa tête. Dans sa main droite, ils mirent un roseau* »..

A ce moment le roseau de la Rédemption, évoqué par Dominica, sembla gémir d'un seul sanglot fait de tous les autres. C'était une heure qui sonnait à Notre-Dame de la Garde : un seul coup sourd, comme sonné sous la mer. A cette plainte solennelle une autre répondit, chétive, émise par le plus petit roseau de l'étang, le plus faible de la nature. C'était l'enfant qui s'éveillait. Dominica fit bouillir de l'eau qu'elle versa dans le biberon qu'elle vida ensuite, pour l'emplir d'un lait aussi blanc qu'un pétale de nénufar.

IV

LE PORTEMENT DE CROIX

Tout chrétien imite l'Écriture Sainte. Nul acte de notre vie qui ne s'adapte à l'un des Mystères. Il y a des joies, des douleurs et des triomphes à la mesure de chacun de nous ; une ressemblance entre l'étoile qui brille à la Nativité, sur la crèche, et la chandelle qui tremble au berceau d'un petit pauvre ; une relation entre le fardeau que soutient péniblement un père, qui gagne ainsi le pain de sa famille, et la charge sacrée de Notre-Seigneur lorsqu'il vient de nourrir de sa chair les siens, et de les abreuver de son sang ; un rapport encore entre le baiser que dépose l'homme sur le front d'une sainte mère, et la couronne dont la Vierge au Ciel est dotée par son Fils bien-aimé.

Si profond que soit l'abîme qui sépare le Ciel de la Terre, le Créateur a voulu, par un inconcevable amour, qu'entre Lui et nous subsistât cette ressem-

blance par quoi nous sommes ses enfants. Mais ceux-là seuls saisissent facilement l'analogie qui sont habitués à ne rien considérer que de divin dans l'œuvre la plus humble en apparence, mais où la grâce opère. De là, chez l'orgueilleux, ce dédain et cette tendance à taxer de niaiserie l'adaptation de la vie de Dieu aux moindres détails de notre existence très misérable. La croix que Petit-Pierre, quatre fois par jour, excepté le dimanche et le jeudi, attachait à ses épaules, c'était ce sac d'écolier où pesait toute la littérature des scribes pharisiens. Il savait bien que cette histoire de France n'était point belle et vivante comme celle qu'il avait commencé d'étudier avec ses premiers maîtres à Bordeaux, et ensuite encore un peu dans le collège où l'avaient fait entrer, non loin de Lourdes, Mlle Dominica et le doux Bénédictin. De ce nouvel ouvrage Dieu avait été expulsé. Non, ce n'était plus le même Clovis et il n'y avait plus de vase de Soissons qui, brisé, exhalât l'odeur des chapelles ; ce souffle, tel qu'un baiser, qui rafraîchit le cœur pendant la prière, n'y gonflait plus les voiles des croisades, et les trompettes de saint Louis, dressées comme des rames et de longs lis

d'or, n'y émettaient plus des accents angéliques. On avait essayé de nier, dans ce livre ennuyeux mortellement, la divinité de la mission de Jeanne d'Arc. Petit-Pierre était capable de comprendre ces impiétés subtiles, mais aussi que lorsque la Paysanne se tenait à cheval, présentant à l'ennemi cette face qui ne rit pas, et serrant dans son gant de fer sa bannière pareille à du ciel déroulé, c'était l'instituteur qui avait tort.

De même, pour la géographie. Il n'y avait plus, dans l'atlas, la carte où l'enfant aimait à reposer ses regards : cette *Palestine au temps de Notre-Seigneur avec un plan de Jérusalem, pris du Mont des Oliviers*. Que de fois il avait relu ces noms qui sont comme des caresses : *Galilée*, *Bethléem*, *Nazareth*, *Béthanie*, *Génézareth*, *Emmaüs* et ces autres noms qui sont comme des sanglots : *Corozaïn*, *Bethsaïde*, *Capharnaüm*, *Gethsémani*, *Golgotha*, et essayé de reconstituer par la pensée les scènes et les lieux saints ! Même aujourd'hui, bien qu'il n'eût plus devant les yeux la belle carte rose, verte et bleue, et le plan, il évoquait la pelouse où Jésus multiplia les pains et les poissons et la route poudreuse, jonchée de rameaux, où

trottait l'ânon portant le divin Maître. Il se remémorait la voie douloureuse tracée en rouge sur le plan. Est-ce que la terre avait retenu l'empreinte des pieds blessés par les cailloux ? Qui donc, dans la petite ville où maintenant Pierre habitait, fût venu au secours du pauvre Seigneur ? Ah ! lui, Petit-Pierre, il aurait voulu être Simon de Cyrène, soutenir la croix. Et au coin de la rue, la Vierge de Lourdes se serait rapprochée à pas lents de son Fils défiguré, suivie des filles de Jérusalem, parmi lesquelles Mlle Dominica... Et puis, toute seule, toute pâle, à genoux au milieu de la chaussée, tenant son mouchoir déployé pour en essuyer la face souillée de crachats et de terre, Petite-Marie ! C'étaient ceux-là, et quelques autres, qui seraient venus au secours de Dieu torturé. Mais l'oncle Charles et l'instituteur, ils auraient marché coiffés du bonnet pointu des bourreaux juifs, aux côtés du Seigneur qu'ils auraient battu et bafoué. Pour cette cause, ils n'admettaient point les géographies où peut se dérouler le cortège du Portement de Croix.

Encore, dans les exemples de la grammaire française et les morceaux choisis, on avait évité ou rayé

le mot Dieu. C'était surenchérir : Anne, Caïphe, les valets et satellites, les membres du Conseil, Hérode et Pilate n'avaient point pris une telle précaution dans leurs insultes et interrogatoires. Les belles phrases par quoi les poètes louent le Créateur, ces lignes qui sont ordonnées comme des jardins en fleur et qui chantent, et où le Nom, çà et là, se détache comme un soleil, étaient bannies. On lisait, dans l'un des livres dont Petit-Pierre se servait à Bordeaux, une pièce intitulée *Le Crucifix*. On lui avait dit : C'est un homme dont la fille mourut toute jeune qui a écrit cela. Il habitait une maison de campagne, et ses larmes étaient saintes et la génération qui lui a succédé ne parle qu'avec respect de sa grande vieillesse douloureuse. Petit-Pierre avait oublié le nom, doux comme le parfum du laurier, de cet auteur ; mais il se souvenait de cette poésie et d'une autre, du même. En vain les avait-il recherchées dans le nouveau manuel de lectures courantes. Un scribe les en avait exclues, craignant qu'elles ne rappelassent le Portement de Croix.

Toute cette littérature ou toute cette science sans

Dieu, Petit-Pierre donc s'en chargeait comme d'un bois mort pour se rendre à l'école et en revenir. Il avait parfois le bonheur de rencontrer, qui allait à l'école chrétienne ou qui s'en retournait chez elle, Marie aux yeux bleus. Comme il aurait voulu qu'il tombât encore une large averse qui les réunît à nouveau sous un même portail! Mais Petite-Marie était réservée d'autant plus que le chapelet retrouvé par elle, taché d'un peu de sang, lui avait fait soupçonner ou reconstituer, les voisins y aidant par leurs bavardages, cette scène durant laquelle Charles Durand se montra si brutal.

Par bonheur, quelques jours après le premier de l'an, l'oncle de Petit-Pierre étant retenu par une grippe, et comme il neigeait très fort, Marie qui savait n'avoir pas à craindre, dans ces circonstances, l'apparition du malade veillé par sa cuisinière, accosta l'écolier.

— J'ai retrouvé, lui dit-elle, le chapelet que je vous avais donné. Il était accroché à la haie, près du rosier dont j'avais cueilli pour vous une rose.

— Je la conserve toujours, fit-il.

— Mais le chapelet, reprit-elle, mais le chapelet, pourquoi me l'avez-vous rendu ?

En cette enfant parlait la femme qui fait raconter ce qu'elle sait déjà, pour ce plaisir que ce qu'on lui rapporte lui confirme que l'on ne l'oublie point...

— Je ne vous ai point rendu le chapelet... C'était pour qu'il fût en sûreté...

— Et, continua-t-elle, vos doigts avaient saigné dessus ?

Il rougit sans répondre, honteux de son oncle, devinant qu'elle devinait ou qu'elle était au courant.

Elle n'insista pas. Il ne neigeait point plus dru, mais elle entra et il la suivit sous le porche où ils s'étaient déjà réfugiés voici un mois.

— Vous êtes orphelin ? prononça-t-elle.

— Oui, dit-il.

Elle avait, en formulant cette phrase puérile, un air si grave, si religieux, qu'il en était touchant.

Elle fermait à demi les paupières. Sa mignonne bouche semblait garder un secret. Elle la rouvrit après un long silence :

— Y a-t-il sur la terre une personne qui vous aime ?

— Il y a d'abord Mlle Dominica.

Étonnée, fronçant un peu les sourcils, elle demanda :

— Qui est-ce ?

Alors Petit-Pierre fit le portrait de Dominica, le récit des bontés qu'elle avait eues ; il n'omit rien de ce qui s'était passé depuis la première rencontre à Lourdes : ni la fleur à lui donnée par la jeune fille, ni la visite qu'elle avait rendue à Bordeaux à son père et à lui, ni la discrète charité de sa grande amie qui l'avait retrouvé à Lourdes et fait entrer au collège d'où son oncle était venu le retirer pour l'emmener ici à l'école laïque.

Marie, de plus en plus attentive et sérieuse, essayait d'évoquer, tenant encore ses paupières mi-closes, le personnage de Dominica. Elle se l'imaginait telle qu'une sœur des anges, peut-être comme une sœur de l'hospice, mais revêtue d'un costume autre que celui des Filles de Saint Vincent de Paul. Elle demanda à Petit-Pierre :

— Est-ce qu'elle a des ailes ?

— Non, elle n'en a pas.

— Est-ce que c'est la fille d'un prince ?

Elle parlait d'un air si mystérieux qu'il se sentit exalté. Petite-Marie, avant qu'il eût répondu, semblait donner une importance extraordinaire aux mots qu'elle attendait de lui.

Il ne s'était jamais posé la dernière question, ce qui lui permit de répliquer :

— Ce doit être la fille d'un prince.

— Quelle est la couleur de sa robe?

— Au balcon de l'hôtel, je lui ai vu une robe rouge comme du feu.

Elle étendit le bras et, la main à plat :

— J'en étais sûre : c'est la couleur des apôtres.

— Oui, c'est vrai, c'est la couleur des apôtres.

— Pierre ?

— Quoi?

— Est-ce que vous m'aimez?

— Oui, je vous aime plus que tout au monde, vous le savez.

— Et je vous aime aussi et je me marierai avec vous.

Il devint triste et répondit :

— Je n'en suis plus digne. Je ne vais plus à la messe. Je ne fais plus la sainte communion. Mon oncle ne veut pas que j'aille à l'église.

Deux anges volaient dans les flocons au-dessus de la vieille maison dont le porche abritait les deux enfants. A chaque fois que l'un de ceux-ci prononçait l'une des phrases de l'amoureux dialogue, son

gardien recueillait un peu plus de neige dont il composait un bouquet.

— Il faudra, dit-elle, venir communier chez nous en cachette, à Pâques. Nous mettrons des fleurs dans les vases bleus de la cheminée.

— Est-ce que c'est permis, demanda-t-il, de communier ainsi?

Avisée, elle le renseigna :

— Monsieur le curé m'a dit que oui.

V

LE CRUCIFIEMENT

— Ma chère enfant, je crois que ce sont tes préférées.

Et l'amiral présentait, ce matin-là, à sa filleule Dominica un étui chargé de cigarettes.

— Merci, grand-oncle Hector, je ne fume plus, même en cachette.

Il la considéra, soucieux, hocha la tête, reprit :

— Alors, tu vas me permettre d'allumer ma pipe. Ça mettra quelques nuages dans cette pièce.

Le cabinet de travail où Dominica rendait parfois visite à son parrain était encombré d'extraordinaires souvenirs. Des cartes marines en tapissaient les murs. Sur des étagères des coquillages reposaient, tels que de roses flots pétrifiés. Des oiseaux naturalisés mêlaient leurs notes nostalgiques aux tons d'azur de ces papillons qui, au Brésil, planent à de grandes hauteurs sur les ténèbres

des forêts vierges. Entre deux bouteilles recouvertes de carapaces, une bouée était suspendue où l'on lisait :

Reconnaissance à Notre-Dame de la Garde.

MALDIVES

1852

— J'avais alors vingt-cinq ans, dit l'amiral qui indiqua du menton l'appareil de sauvetage à sa petite-nièce. C'était un peu avant que l'Empereur envoyât la flotte à Salamine et que nos canonnières cuirassées bombardassent Kinburn.

Dominica déclara :

— J'aurais voulu faire la guerre.

Du bout de sa pipe il lui offrit son sabre fixé à la panoplie. Elle sourit à peine. Elle avait eu cet éclair de l'œil qui tient de l'éclair de l'arme. Cette colombe sentait l'aigle. Le buste droit, elle avait le port d'une jeune Victoire.

Elle répondit au geste de l'amiral :

— Merci, je suis trop femme quand même. Cette épée-là me suffira.

Elle montrait, d'un gracieux mouvement de tête, un grand crucifix qui dominait la pièce, un crucifix

corrodé sombrement, dont la matière métallique s'était assimilée peu à peu au madrépore ou à l'éponge.

Le marin expliqua :

— Un coup de filet l'a ramené du fond, sur la côte japonaise. Je songe parfois, en le contemplant, à ce que l'on raconte de cette croix de saint François-Xavier tombée à l'eau et qui lui aurait été rapportée du sein de l'océan par un crabe...

L'apôtre des Indes, patron bien-aimé de Francis Jammes qui écrit cette histoire, mourut en face de la Chine, dans ces parages où fut dragué le crucifix du grand-oncle Hector.

Dominica, par une de ces sautes de pensée qui lui étaient familières :

— J'ai horreur d'avoir les mains inoccupées, dit-elle.

Le vieillard prit un air solennel et, désignant à son tour le Christ :

— Mon enfant, c'est quand nous demeurons immobiles que nous l'immobilisons sur la Croix.

Elle continua :

— Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place?

Il répondit sérieusement après un long silence :

— J'aurais aimé comme j'ai aimé et j'aurais voulu que l'on m'aimât comme j'ai été aimé.

— On vous a beaucoup aimé, vous avez beaucoup aimé, grand-oncle Hector?

— Oui, mon enfant.

— Cela ne m'étonne pas, vous êtes si bon!

— Hélas! On n'aime point toujours la bonté, et l'on n'est pas toujours bon quand on aime.

— Alors, c'est que l'on aime mal ou que l'on est mal aimé?

— Oui, ma petite.

— Vous avez aimé plusieurs fois, oncle marin?

— Non, une seule fois. Je n'ai plus aimé ensuite que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Qu'elle devait être charmante, grand-oncle Hector, la jeune fille qui vous aimait tant et que vous avez tant aimée! Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée tout de suite, grand-oncle Hector?

Il hésita, puis :

— La tombe me l'a prise.

— Est-ce que c'était en France?

— Non, mon enfant : dans un pays de grandes fleurs.

Dominica, voyant que le vieil homme pleurait, l'embrassa, puis :

— Vous voulez donc que j'aime?

— Oui, que tu te maries, mon cher trésor.

— Oncle amiral....

— Parle, petite.

— Mon oncle, je désire vous faire une confidence, parce que je vous aime dans la mémoire de papa que j'ai peu connu, et parce que je ne vous préfère personne au monde, pas même maman...

Il posa sa pipe, essuya d'un foulard des Indes l'embrun qui troublait sa vue, et :

— Ma chérie?

— Vous m'avez déclaré tout à l'heure que c'est notre apathie qui cloue Notre-Seigneur à la Croix...

— Oui.

— Eh bien, regardez la main de votre vieux crucifix arraché aux tempêtes, cette main, ces mains qui sont solidaires des nôtres? Apprenez-moi ce que vous avez fait de vos doigts, vous si chrétien, pour que je vous imite en quelque mesure et que je délivre Dieu.

— Ma Dominica, ma main a négligé bien des œuvres, mais je l'ai tendue loyalement, elle a fait

quelque aumône, elle a tenu l'acier pour la défense du pays.

— Avez-vous blessé ou tué ?

— En guerre, oui.

— Et moi, je veux de mes propres mains panser les blessures et ensevelir les morts...

Elle ajouta :

— Au fond, ce que vous avez fait et ce que je ferai, c'est la même chose devant Dieu, mais il ne faut pas être un idéologue pour saisir cette relation.

— Tu veux donc faire partie de la Croix-Rouge ?

— Oncle Hector, je fais déjà partie de la Croix-Rouge, et j'ai mes brevets.

— C'est vrai, tu es affiliée à un tas de confréries, et même à l'œuvre volontaire des enfants expédiés en paniers.

Elle sourit légèrement et, de nouveau grave :

— J'ai mes brevets, mais il est d'autres champs de bataille que Madagascar ou le Maroc... ici, en France.

— Mais nous n'y avons pas la guerre, mon en-

fant, encore qu'elle soit bien menaçante et imminente, cette guerre.

— Que si... Mon oncle ?

— Ma petite ?

— Notre-Seigneur a reçu un coup de lance dans le cœur. Avez-vous reçu un coup de lance dans le cœur ? Et comment faut-il ôter la lance du cœur de Notre-Seigneur ?

— En lui offrant la déchirure du nôtre.

— Vous lui avez donc présenté cette plaie ?...

Il hésita, puis :

— Oui, le grand coup de lance dont je t'ai parlé tout à l'heure.

— Oncle, je veux prier pour ceux qui sont blessés au cœur... Oncle ? Je veux prier pour vous... Oncle ? Dites-moi ?

— J'écoute.

— Qu'avez-vous fait pour libérer les pieds de Notre-Seigneur ?

— Je les ai mal décloués, tu le vois bien. J'ai trop connu la gloire et pas assez les pauvres sentiers battus de la règle.

Dominica avait pris les mains du vieillard. Elle dit en le regardant avec une tendresse infinie.

— Je veux suivre les pauvres sentiers battus de la règle.

Il comprit et il sanglota. Une de ses larmes s'en alla rouler sur les cheveux de la jeune fille comme une goutte de pluie orageuse dans la nuit qui pèse sur une rose.

— Tu es ma seule attache au monde, j'ai quatre-vingt-cinq ans, murmura-t-il.

Elle sentit pénétrer bien plus avant dans son propre cœur le fer du crucifiement que lorsqu'elle congédiait à Bordeaux le jeune homme qui l'aimait.

Vite, il surmonta son émotion et demanda presque gaiement :

— Et ton nourrisson ? Qu'en comptes-tu faire ? Ta maman s'est encore plainte hier à moi... Chère femme ! Il faudra bien pourtant que nous entrions un peu dans ses vues puisqu'elle pénètre si peu dans les nôtres.

Telle était la puissance de volonté de ces deux êtres, d'âges si différents, mais de même race, que l'on ne se fût pas douté en cet instant que la tourmente de Dieu venait de traverser leurs âmes.

— Petit Janvier ? fit-elle. Bah ! La femme de

chambre lui donne à boire en mon absence. Et puis, quoi ? C'est vrai qu'il a déjà un mois et demi ; cependant il est moins gênant qu'un petit cheval. Cela me contrarie de l'envoyer aux Enfants-Assistés, je veux lui procurer une bonne place.

— Comme, au début, je doute qu'on lui paye de gros gages, rappelle-toi que le coffre de Chine est toujours à ta disposition.

Puis, avec mélancolie :

— Ce coffre de Chine... A qui veux-tu donc que j'en attribue à présent tout le trésor ? Tiens, j'avais là, pour ta fête, un collier de perles grosses comme des noisettes... Mais si tu vas courir les hospices, que t'importeraient ces joyaux si différents de ceux que la sœur Angèle, à Sébastopol, nommait les ornements des Filles de la Charité ?

Dominica sourit. Elle savait à quels insectes importuns, ennemis des cornettes et des cheveux ras, faisait allusion la plaisanterie de ces saintes femmes toujours disposées à prendre par le bon côté les humiliations de leurs tâches.

Elle avait remis sa fourrure, allait quitter le grand-oncle Hector. Il n'était pas loin de midi.

— Tu regardes cette carte ?

— Quelle merveille !

Etalée sur la table de travail faite d'un bois précieux, c'était un grand rectangle de soie chinoise unie, d'un bleu nocturne, d'un bleu infini. Jamais Dominica n'avait, dans ses caprices raffinés, imaginé cette teinte profonde comme l'eau de la mer. Qui donc avait rêvé d'une telle harmonie, réalisée à ce point que matière et couleur se confondaient, chaque fibre de l'étoffe paraissant en même temps donner et recevoir de la lumière ?

Quel cœur isolé avait bien pu refléter le firmament jusqu'à ces limites où semblaient plonger les premiers degrés de la béatitude ? Evidemment ce fond n'était qu'une teinte, mais pourquoi Dominica ressentait-elle que nulle part, dans aucune fête, on n'eût pu retrouver la pareille ni sur les écharpes des impératrices ni sur les turbans des califes de Bagdad ? Elle se pencha, muette, vers cette carte. Et, en effet, c'était bien une carte du ciel. La jeune fille y voyait poindre, à droite, presque subitement, un groupe d'étoiles inconnues qui semblaient monter ; puis d'autres groupes à gauche ; d'autres encore à droite ; et d'autres au milieu.

— Cette carte, expliqua l'amiral, est un cadeau

inestimable que me fit le Jésuite à qui je remis le petit sauvage recueilli sur un récif de Tonga-Tabou. Elle a été peinte par un jeune Mongol converti qui a subi le martyre du crucifiement. Cette œuvre d'art fut adressée par lui, quelques semaines avant son supplice, au Révérend Père qui me l'a donnée... Regarde, mon enfant.

Et le grand-oncle Hector, du bout de l'index, découvrait à Dominica des inscriptions marginales qu'il lui traduisait à mesure :

Siang-ju, par la grâce du Baptême enfant de l'Eglise catholique, a composé à la louange de la Sainte Vierge ce plan du ciel terrestre.

Ces astres contemplons-les. Ta naissance et ta mort sont inscrites dans leur passage de l'horizon au zénith.

Les uns apportent le beau temps, d'autres la brume, les typhons, la pluie, la neige, la grêle et la foudre.

Mais il suffit du moindre acte de charité fait au nom de Notre-Seigneur, il suffit d'un verre d'eau offert au prochain, pour que le Tout-Puissants écarte de toi la foudre, la grêle, la neige, la pluie, les typhons et la brume.

Avant qu'il fût longtemps, Dominica devait faire une expérience singulière de la vérité de ce poème religieux : ce jour-là même. Elle put approfondir ce à quoi nous ne prêtons pas assez attention à l'ordinaire : ce retentissement des actes de notre liberté les plus insignifiants en apparence sur le tragique de notre destinée.

Midi venait de sonner à peine, lorsque Dominica donna cet ordre en rentrant à la femme de chambre :

— Apportez-moi, je vous prie, mes collerettes de point d'Irlande et un fer chaud, ici, dans la véranda, parce que je veux les repasser moi-même sur cette table.

Qui donc verrait autre chose là qu'un de ces actes quelconques à quoi rien ne semble être relié?

La femme de chambre fit ce qu'on lui demandait et se retira.

A ce moment précis où Dominica allait appliquer le fer sur la dentelle, le petit Janvier qui se trouvait dans la lingerie toute proche poussa un grand cri.

Dominica lâcha son ouvrage et, d'un bond, fut auprès de lui. Elle constata que l'enfant n'avait

aucun mal et que sans doute, simplement, il venait de s'éveiller.

A peine la jeune fille rassurée se retournait-elle pour revenir sous la véranda, qu'un coup de foudre, blanche et comme liquide, en pulvérisa les vitres et châssis et tordit ainsi qu'un chiffon le gros fer à repasser qu'elle tenait deux minutes auparavant sur la table maintenant carbonisée.

Une sorte de sanglot se fit entendre. La mère de Dominica venait d'apparaître :

— Ma fille ! Ma fille !

Un court instant claquèrent les dents de la jeune fille qui, du seuil de la lingerie, contemplait le sinistre, les oreilles tintantes encore du fracas.

— Je n'ai aucun mal, maman ! J'étais là, auprès du petit Janvier, juste quand c'est arrivé.

Et elle se mit à genoux, et elle songea soudain, redevenue lucide, aux sentences chrétiennes de la carte du ciel que dressa un disciple de Dieu crucifié.

LES MYSTÈRES GLORIEUX

I

LA RÉSURRECTION

Du ciel, le printemps tombait comme une cascade toute pleine de roses, de boutons-d'or et de verdures, lorsque Petit-Pierre fut accosté, de nouveau, un matin, par Marie. Ils n'avaient point conversé depuis ce soir d'hiver où les anges, en les écoutant, étaient ravis dans la neige ombreuse et brisaient, pour les mettre en gerbes, les rameaux de cristal. A peine les deux enfants avaient-ils échangé çà et là quelques mots furtifs ; mais elle, vite, faisait un signe comme qui dit : Soyez prudent, ne m'abordez pas, attendez une occasion ; votre oncle Charles serait terrible s'il nous surprenait causant ensemble. Et, pour commander cette abstention, son geste était de poser son index sur sa bouche qu'elle avait telle qu'une première cerise de la saison.

Pâques avait passé depuis quatre semaines et

Petit-Pierre, hélas ! ne s'était pas mêlé aux fidèles qui prennent part au repas de Dieu. Il en avait pleuré en silence, dans sa mansarde, se rappelant le temps que son père et lui s'agenouillaient pour se nourrir du vrai Pain. Que c'était touchant ! Dans un grand silence obscur Notre-Seigneur descendait de l'autel pour se donner Lui-même. Il se multipliait. L'enfant évoquait la Cène. C'est ce Pain-là et pas un autre qui est Dieu. Et le Seigneur devait avoir le geste de papa, lorsque papa rompait chez eux la miche de dernière qualité, la miche de ceux qui sont pauvres et qui sont seuls.

Quelques jours auparavant, aux vacances pascales, Charles Durand avait permis à Petit-Pierre d'aller pêcher à la ligne dans un ruisseau, à quelque trois cents mètres de la maison, avec cet ordre exprès qu'il n'eût pas à adresser la parole aux « calotins », s'il en croisait de ce côté, ni même à leur répondre. Et comme, assez adroit, l'enfant prenait du fretin, son oncle l'encourageait plutôt à s'amuser ainsi, lui achetait même quelques engins, dans l'espoir de fritures que lui servirait la souillon. Et, chaque jeudi, Petit-Pierre continuait de se distraire de la sorte.

Or donc, au matin d'un jeudi de mai, il se trouvait sur la berge où vint Petite-Marie. Le paysage était clair à cette heure et ne semblait composé que du ciel bleu, de l'eau bleue, des myosotis bleus et des yeux bleus de la toute jeune fille.

— Je ne pense pas, lui dit-elle, que votre oncle puisse venir nous déranger, car je l'ai vu s'en aller en voiture de l'autre côté de la ville avec le forgeron à qui, m'a dit mon père, il veut vendre des arbres qui sont loin et qu'ils vont estimer. .Tirez... Tenez... Je crois... C'est un joli poisson blanc.

Il détacha une espèce d'ablette et :

— J'ai rêvé à vous la nuit dernière.

— Qu'avez-vous donc rêvé? demanda-t-elle.

— Vous portiez un panier au bras. Dans ce panier il y avait une poule blanche qui avait pondu douze œufs. Vous vous êtes arrêtée sous un arbre en disant : C'est un peu tard, mais nous allons faire l'omelette de l'alleluia. Votre père et votre mère étaient là, et ma maman et mon papa aussi. Nous avons mangé la bonne omelette. Et au moment où le songe allait finir, Mlle Dominica m'est apparue tout heureuse.

— Comment était-elle habillée ?

— Elle était vêtue d'or, couronnée de lumière, et tenait une croix sur la poitrine. J'ai pleuré en me réveillant, parce que tout cela n'était pas vrai.

Elle réfléchit, et :

— L'omelette pourrait être vraie... Pierre, écoutez un secret : M. le Curé, qui a reçu des nouvelles du bon Père Bénédictin de Lourdes, viendra, si vous le voulez, vous donner la sainte communion chez nous, dimanche prochain, de bonne heure.

Il eut un sursaut de joie, vite réprimé :

— Mais mon oncle ?

— Votre oncle doit s'absenter du samedi au mardi, papa l'a su. Les francs-maçons tiendront un congrès de deux jours où M. Durand assistera.

— Il est donc franc-maçon ?

— Oui, et c'est pour cela qu'il a l'air si triste. Il faudra prier pour lui.

— O Marie ! Je suis si content que j'ai envie de pleurer. Que j'aime le bon Dieu et que je vous aime ! N'ayant pas fait mes Pâques, cette année, je commençais à craindre de n'être pas au Paradis avec vous et mes père et mère.

— Vous tenez encore un joli poisson !

— Et si la bonne de mon oncle apprend ce que j'aurai fait et le lui rapporte ?

— Ne craignez rien, nous nous cacherons. Ce sera, ajouta-t-elle, un peu exaltée, comme pour les premiers chrétiens dans les catacombes.

— A quelle heure ? demanda-t-il.

— M. le curé m'a expliqué : il faut que vous soyez chez nous vers cinq heures, pendant que la servante de votre oncle assiste à la première messe, pour qu'il vous soit plus facile de sortir de chez vous à jeun sans qu'elle s'en aperçoive. Il vous faudra faire votre examen de conscience de telle sorte que vous puissiez vous confesser tout de suite, en arrivant.

Elle dit. Et, déjà s'en retournant, elle souriait à son ami. Elle passa le gué Un figuier la déroba. La lumière d'onze heures s'élevait comme un cantique, vibrait et luisait comme un orgue. Et Petit-Pierre abaissant les yeux, revit la touffe de myosotis. Elle était plus bleue encore que tout à l'heure. Elle était tellement bleue qu'elle était plus bleue que tout, plus bleue que l'eau et le ciel, plus bleue que tout, dis-je, à présent que le regard de Marie n'y était plus.

Donc, en ce dimanche suivant de la mi-mai, Notre-Seigneur, retenu dans le tabernacle, en sortit pour aller vers l'enfant qui l'avait si longtemps attendu et qui, dans son cœur, s'était peut-être demandé comme les saintes femmes porteuses d'aromates : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du Tombeau ? » Un apôtre, le vieux curé, accompagnait le Maître, le sentant sur son cœur, cheminant avec lui sur la route, comme l'un de ces pèlerins qui se rendaient à Emmaüs au déclin du jour, mais à l'aube de l'Église.

Petit-Pierre, qui avait peu dormi dans la crainte de manquer au rendez-vous de Dieu, était arrivé bien à l'avance chez le savetier Lucien, sans que la servante de son oncle, qui s'était levée au chant du coq, se fût méfiée de rien. Marie avait reçu Pierre et l'avait introduit dans la plus grande chambre ornée d'un tapis. Au fond, sur une table recouverte d'une grosse nappe, de chaque côté du crucifix, brûlait un cierge. On avait aussi disposé l'eau bénite et tout ce qui est nécessaire pour accueillir le Seigneur. Au-dessus et en arrière, sur la cheminée, des roses, des géraniums, des campanules, des pivoines, des grandes-marguerites

trempaient leurs bouquets drus comme des choux en de larges vases campagnards. Plusieurs chaises étaient alignées à droite et à gauche de cet autel, mais il n'y avait dans la chambre, quand y pénétra Petit-Pierre, qu'une aïeule qui balayait et qui se retira. Lucien s'assura, d'un coup d'œil, de ce que tout était en ordre pour recevoir le Voyageur. Il vit les linges qui devaient servir aux ablutions, mais n'entra pas encore. Marie laissa Pierre seul pour qu'il se recueillît. La porte de la demeure s'ouvrit et se referma. Le silence de Dieu se fit dans les cœurs. Le prêtre vint et il confessa l'enfant. Puis il ressortit un instant pour faire signe à ceux de la maison qu'il était temps, et que Notre-Seigneur allait descendre dans le cœur du petit. Chaque chaise fut occupée par une personne agenouillée. On ne voyait plus que l'Hostie. Elle était la seule lumière qui éclairât cet humble asile. Elle avait traversé les ténèbres des siècles pour être là, à cet enfant. Elle disparut à leurs regards.

Le curé et les assistants s'en retournèrent, laissant un quart d'heure Petit-Pierre à son action de grâces. Il pleurait et sentait se rapprocher le Ciel de lui, et tous ceux qu'il aimait étaient dans son

cœur plein de Dieu, y baignaient comme les pétales d'une églantine dans une source.

Marie vint rechercher Pierre. Elle le tenait par la main ; elle le conduisit à la cuisine où était servie l'omelette qu'il avait rêvée, aux œufs pondus par des poules blanches et recueillis par sa fiancée de treize ans.

Alors, deux anges invisibles qui se tenaient à genoux de chaque côté de la pierre du foyer, vêtus de robes resplendissantes, se dressèrent, éployant leurs ailes : l'aile droite de l'un touchait par sa haute pointe la haute pointe de l'aile gauche de l'autre, formant avec elle une blanche arabesque. Et les simples chrétiens dont ils bénissaient le repas entendirent au fond de leurs âmes ces paroles de la Résurrection : « La paix soit avec vous !... C'est Moi !... »

Petit-Pierre éprouva une grande joie à s'être ainsi retrouvé avec Notre-Seigneur, non point que Notre-Seigneur l'eût jamais abandonné, mais chaque bonne communion nous rapproche davantage de Lui. Nous sommes comme des paysans qui, en labourant l'argile, auraient découvert, au cœur, le Christ au Tombeau. Et tous nos efforts doivent

tendre à dépouiller le plus possible, de cette argile, le Ressuscité.

L'oncle Charles ni sa servante ne se doutèrent de l'acte solennel qui s'était accompli de l'autre côté de la haie toute bourrée de roses, chez Lucien le savetier. Ledit oncle revint de la Loge maçonnique avec un air plus important encore que de coutume. Petit-Pierre observait que le démagogue gardait la tête inclinée, comme par la science. Son caractère paraissait adouci par une secrète pensée : on lui avait promis les palmes académiques. Il reprit son neveu à table avec lui :

— Je ne te garde pas rancune, lui déclara-t-il, de ton enfantillage. Tu deviendras un homme utile à la cité laïque.

Et l'enfant regretta ses repas à la cuisine d'où il apercevait un coin de la maison de Marie.

On était arrivé presque à la veille de l'Ascension. Le temps que Notre-Seigneur passe avec nous sur la terre, après sa sortie du sépulcre, allait prendre fin. Si Petit-Pierre redoublait d'une piété intérieure qui échappait au contrôle de son oncle, Dominica, à Marseille, ne cessait de louer Dieu pour cette

grâce qu'il lui avait faite en lui épargnant une mort foudroyante qui ne lui eût pas permis de préparer son salut comme elle souhaitait. En cette extraordinaire conjoncture : cet hébergement, par elle, de l'enfant d'une inconnue, et ce coup de foudre évité, la jeune fille voyait avec raison ce bras de l'Eternel dont les saints patriarches observaient les moindres mouvements. Aussi n'avait-elle rien négligé pour remercier Dieu de ce miracle, et pour le prier de lui continuer des faveurs utiles à sa vocation. Elle avait été tenue au courant des projets du Bénédictin de Lourdes, touchant la communion secrète de Petit-Pierre, et, aujourd'hui, elle apprenait par une lettre de ce même religieux que leur protégé avait reçu, chez Lucien le savetier, la visite du Seigneur. Ce fut donc le cœur léger comme un mois de mai qu'elle monta en automobile pour aller rendre visite à une amie, aux environs de Marseille. Ne l'ayant point trouvée, comme Dominica s'en retournait, la machine eut une panne. Elle s'avança à pied jusqu'à un carrefour désert, en face d'une croix villageoise ornée pour les Rogations. Le vieux bois était fleuri de corolles criardes agencées en bouquets naïfs, et, au centre, était fixée une

gerbe de blé vert. Quand elle aperçut cette croix, que la vitesse de l'automobile ne lui avait pas permis de remarquer à l'aller, son âme fut pieusement charmée. Elle s'agenouilla sur le perron usé, tenant son chapelet qu'elle avait à peine commencé, en attribuant la première dizaine glorieuse à Petit-Pierre. On eût dit, en cette solitude paysanne, d'une gravure romantique : cette jeune beauté priant sous le clair azur du renouveau, à l'ombre de ce pressoir en fête de ce que Dieu jaillit de la pierre profonde.

Dominica songeait, ayant vu les épis, à cette fleur du froment dont s'était nourri l'orphelin, laquelle, à chaque printemps, avant que de se dorer comme l'ostensoir, recouvre le sol d'un second ciel. Le grain avait ressuscité, comme Jésus, et, à l'entour, tant de fleurs aussi, comme les disciples morts avec le Maître.

C'est à ce moment que prend place, dans la vie de Dominica, un de ces épisodes qui n'ont peut-être rien de surnaturel, mais qui, pour ceux qui sont appelés, prennent une signification singulière.

Comme elle redressait la tête, qu'elle avait abaissée quelques minutes afin de méditer, elle aperçut debout, presque en face d'elle, sur l'une des marches latérales de la croix, une vieille au doux visage, qui la contemplait. La jeune fille, qui s'était relevée, allait continuer sa route après un léger salut à l'inconnue, qui ne paraissait pas demander l'aumône, quand celle-ci, dans la suave langue provençale, lui dit en désignant la croix champêtre :

— Il est ressuscité. J'ai pensé, à vous voir ainsi prier, ma belle, que vous êtes une amie des saintes qui, au lever des étoiles, étaient allées acheter des aromates pour l'embaumer ; une sœur de notre Madeleine qui a béni la Provence. Il est ressuscité, mais bientôt il va monter aux Cieux. Pieuse et jolie fille, vous l'y retrouverez un jour, parce que vous l'aurez parfumé de vos vertus, et parce que vous aurez mis en pratique ses paroles : « *Laissez venir à moi les petits enfants.* »

Assez émue et interdite, Dominica regardait cette femme âgée, à la figure naïve, qui s'exprimait ainsi sans exaltation. Sans doute habitait-elle dans une de ces modestes métairies qui produisent quelques oliviers à qui Dieu a donné la couleur de la

poussière dont nous sommes faits, où nous retournerons et d'où nous renaîtrons.

Elle s'en alla, longuement accompagnée du sourire de Dominica.

La vieille avait-elle deviné, par une sympathie clairvoyante qui est parfois le lot d'une âme d'oraison, ce goût de Dominica pour les petits? Le fait est que la jeune fille sentait les larmes lui monter aux yeux à chaque fois qu'à la messe elle voyait se rendre ces innocents à la sainte table. Quelques-uns pouvaient à peine atteindre à genoux l'Hostie qu'on leur présentait. Ils faisaient un effort pour se hausser jusqu'à ce Pain. Quel abîme entendait le colloque de ces âmes avec le Dieu vivant de Job? Que se passait-il là d'inaccessible aux savants et aux puissants du monde, dans ces cœurs de faibles violettes qui pouvaient ne pas éclater au moment que le Christ y entrait avec toute sa gloire, toute son indigence et toute sa passion? Rien n'en apparaissait aux yeux de Dominica, lorsqu'elle les observait quittant et regagnant en ordre leurs bancs scolaires dans l'église, que ce maintien sage des filles, leurs mains l'une contre l'autre, et cette pâleur de foudre qui en impose. Elle aimait à se

mêler à elles et à leurs frères pour recevoir la Communion. Ainsi faisait la Fermière de Dieu quand, chevauchant par sa France bien-aimée, elle allait, à chaque étape, entendre la messe, et recevoir l'Eucharistie, ayant fait signe à tous ces moineaux de la sainte Vierge d'accourir pour picorer le blé ineffable.

... Et les enfants, se disait Dominica en remontant dans l'automobile qui l'avait rejointe, ne sont-ils point pareils à des fleurs qui auraient des âmes, dans le printemps de la Résurrection?

II

L'ASCENSION

Dominica entrait déjà dans Marseille. Son regard — la voiture ralentissait à cause d'un encombrement — se croisa avec celui d'un prêtre qu'elle connaissait pour s'être occupée avec lui des œuvres d'une Paroisse populaire. Il marchait vite, l'air soucieux et distrait. Il s'arrêta net en remettant la jeune fille, souleva son chapeau, se dirigea vers elle, et :

— Mademoiselle, dit-il, je vous cherchais ou, plutôt, j'allais chez vous.

— Qu'y a-t-il à votre service, monsieur l'abbé?

— Je voudrais vous faire une communication pressée, mais ce n'est guère le lieu dans ce va-et-vient de roulage. Puisque l'église est toute proche, auriez-vous la charité de m'écouter un moment dans la sacristie?

Déjà Dominica avait mis pied à terre, se dirigeant vers la pauvre paroisse de cet apôtre sans élégance, à la face encore jeune où s'étaient imprimés les caractères des grandes épreuves qu'il assistait chaque jour dans ces quartiers pestilentiels. L'automobile les suivit et s'arrêta devant le porche de cette demeure de Dieu dans laquelle s'étalaient cette imagerie et cette statuaire, sans art, mais si touchantes, parce qu'elles parlent aux cœurs de ceux qui n'ont pas le temps de les souhaiter plus raffinées : à la ménagère que bat l'ivrogne, au trottin séduit et laissé, à l'Italienne qui rapporte à quelque paresseux jaloux et féroce le montant des fruits de mer qu'elle a vendus.

— Vous souvenez-vous d'Ascension? demanda le prêtre.

— Mais oui; cette enfant de seize ans qu'un directeur de cirque prostituait? Il y a de cela, n'est-ce pas, deux ans?

— Oui, et vous avez ouvert, pour la délivrer de cette géhenne, tout votre cœur et votre portefeuille.

— Le portefeuille de l'amiral.

— Le cher homme! Comment va-t-il?

— Toujours le même, toujours aussi saint

— Pour en revenir à notre sujet : cette petite Ascension, est-ce que vous l'aviez tout à fait perdue de vue?

— Mais oui; d'autant plus que vous-même, qui vouliez bien vous charger de faire parvenir les aumônes à sa mère, m'aviez engagée à ne point entreprendre cet apostolat dans les rues dangereuses de cette paroisse. Je n'ai pas oublié la charmante physionomie de cette malheureuse... Mais non... cela se précise... Attendez... Oui, je l'ai revue; il y a un an... C'était au Vieux-Port; elle portait une robe jaune et vendait du poisson qu'elle offrait dans une bourriche poussée sur une brouette. Elle m'a reconnue, elle a traversé le quai pour venir à moi en riant de toutes ses belles dents, elle a détaché de son corsage un bouquet de fleurs de grenadier, me l'a tendu et m'a dit :

— Mademoiselle Dominica, je n'oublierai jamais que vous m'avez offert mon livre de première communion, et que j'ai reçu de vous bien des choses encore que m'a remises monsieur l'abbé.

— Elle vend encore de la mauvaise marée... ou plutôt elle en vendait... Je viens de lui donner les derniers sacrements.

— Oh! mon Dieu!

— Et cette enfant, très pieuse en face de la mort, m'a demandé :

— Avant que je me trouve en présence de Notre-Seigneur, faites-moi la grâce que je revoie Mlle Dominica?

— Tout de suite, monsieur l'abbé, je me rends tout de suite à son appel. Donnez-moi l'adresse de cette pauvre petite?

— Pressez-vous, car il serait imprudent de vous aventurer seule, dans ce coin de Marseille, après la tombée de la nuit. Et même, je vous engage à vous faire accompagner par votre chauffeur qui vous attendrait devant la porte de ce taudis. D'ailleurs, l'automobile ne pouvant s'engager dans ces boyaux, il est très simple que vous la repreniez au retour, là devant, où je vais la faire garder par quelqu'un. Voici le nom de la rue, le numéro; c'est au dernier étage, à gauche de l'échelle... car, dans ce bouge, l'escalier se continue par une échelle.

— Merci, monsieur l'abbé, c'est bien. Mais le chauffeur me serait inutile.

Et elle dit à ce dernier, sur le seuil de l'église :

— Vous m'attendrez ici.

Et elle s'en alla.

C'est par ces entrailles de la solennelle Marseille où le grand Belsunce assista le peuple en proie à la peste, que Dominica menait sa course légère, continuant d'accomplir en quelque manière ce mandat charitable que l'évêque avait reçu des mains de la Chrétienté pour que, mort, il le transmît à la Chrétienté aux fins d'une ascension éternelle. Sans doute, en cet instant, l'âme du pontife rayonnait-elle sur l'âme de la jeune et apostolique servante Dominica, et embrassait-elle, d'En-Haut, des misères aussi redoutables que les épidémies qui avaient sévi sur la Cité.

Elle gravit les marches suspectes de l'étroit logement. Sur chaque palier donnaient des portes abjectes. L'une d'elles s'ouvrit, livrant passage à un matelot, italien sans doute, tellement ivre qu'il regarda, sans la voir, monter la jeune fille. Elle entendit, derrière elle, tomber et rouler l'ivrogne et glapir une femme qui se précipitait pour lui porter secours. Le cœur pourtant ferme de Dominica battait un peu fort. N'était-ce pas folie que de s'être embarquée seule dans une telle galère? Quel-

ques secondes, elle fit halte, baisa l'image de la Vierge du Carmel qu'elle retira de son col, et ne craignit plus rien. C'était maintenant le bout d'échelle où il fallait grimper dans l'ombre pour atteindre l'immonde clapier où elle entra.

Tout était immobile. Personne? D'un lit, blanc à cause de l'obscurité, semblait s'élever une respiration. Sur l'unique chaise, où s'empilait un linge inqualifiable qu'elle fit tomber, Dominica s'assit. Elle percevait bien maintenant un sanglot régulier; elle distinguait la bosse que forme, sous le drap, un corps tordu en chien de fusil; elle entendait, à intervalles réguliers, ces deux mots plaintivement prononcés :

— Mon petit...

C'était comme une mélopée inspirant une pitié sans nom :

— Mon petit... Mon petit...

Chaque fois que le souffle haletant faisait trêve, de nouveau chantait ce sanglot :

— Mon petit...

Dominica s'était relevée, rapprochée de la couche. Elle dit avec toute la douceur de son âme :

— Ascension ?

La fille se redressa soudain, les yeux hagards, puis elle sourit (oh ! comme elle sourit !) en reconnaissant Dominica et, avec l'accent d'un cœur angélique, la tutoyant :

— Puisque c'est toi qui m'as fait faire ma première communion, rends-moi mon fils que je t'ai prêté.

Dominica ne broncha point. Elle avait tout compris. Elle posa cette main, qui n'avait pas accepté la bague de fiançailles, sur le front de la moribonde et :

— Ascension, je t'apporterai ton enfant tout à l'heure. Il a cinq mois, n'est-ce pas? Et il est beau.

— Il a cinq mois. Le père voulait le jeter à la mer, avec les coquillages. Alors... moi... j'ai chargé une vieille femme...

Et un grand spasme la soulevait. Et Dieu était là. Et Dominica reprenait :

— Ascension, tu as bien fait de me le remettre. Ascension, tu l'auras là, tout à l'heure.

— Est-ce qu'il a été baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ?

— Il a été baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Il s'appelle Janvier.

— Janvier... murmura l'autre; et elle prit un doux sommeil.

Sept heures allaient sonner quand Dominica put reprendre l'automobile. Elle se fit conduire chez son grand-oncle Hector, renvoya la voiture en faisant prévenir sa mère de ce qu'elle dînait chez l'amiral et donna des ordres pour qu'on la vînt reprendre à huit heures.

La mère de Dominica ne s'étonna point de cette fantaisie, se mit à table avec ses autres filles après avoir déclaré mélancoliquement :

— Pour une personne dont on dit qu'elle a peut-être la vocation religieuse, elle est terriblement indépendante !... Enfin, chères enfants, à vous qui êtes plus raisonnables qu'elle, j'apprends avec satisfaction que l'oncle Hector lui-même s'est rangé à mon avis, et que nous allons confier à d'excellentes religieuses cet enfant dont nous n'avons que faire.

— Mais, maman, demanda la plus jeune, est-ce qu'il n'a pas, en criant, empêché Dominica d'être tuée par la foudre?

— Ce potage est très chaud, faites attention, répondit la maman.

Quant à Dominica, elle eut vite fait de sauter dans les bras du grand-oncle qui lui demanda :

— Tu dînes avec moi? J'ai reçu une caisse de ce vin de Champagne que tu préfères.

Et quand filleule et parrain furent en face l'un de l'autre, elle conta son équipée. Il fronça bien un peu les sourcils, quand elle décrivit le bouge où elle avait rendu visite à Ascension; mais comme parfois en parlant elle pleurait, il pleurait aussi. Elle n'omit pas un détail. Et au dessert :

— Alors?... Grand-oncle? Que faisons nous?

— Mais! Nous allons conduire le morveux à sa mère! Il faudrait avoir un cœur de requin pour hésiter dans la circonstance. Seulement...

— Seulement?

— Je vais téléphoner.

— A qui?

— D'abord au commissaire de police, pour qu'il mette à ma disposition deux agents en civil qui nous accompagneront et, ensuite, à mon voiturier pour qu'il m'envoie un landau confortable, car tu

n'obtiendras jamais de moi que je monte dans ta caleté de torpilleur à roues.

Elle lui dit en l'embrassant :

— A tout à l'heure... Le temps de parer Janvier de ses plus beaux atours et de laisser croire à maman que nous allons, séance tenante, le confier à quelque luxueux orphelinat.

Ce fut vite fait, l'automobile était exacte. En cinq minutes Dominica fut rendue. Elle traversa, comme une trombe, la cour d'entrée, sous l'œil bouleversé du père Framboisier qui chérissait et redoutait cette grande enfant qui lui donnait de la langouste, des pastilles de Calabre et des pipes.

— A-t-il tété ? criait-elle à la femme de chambre.

— Oui, mademoiselle.

— Vite ! Préparez un autre biberon que j'emporterai avec la bouteille thermos où vous verserez du lait.

— Oui, Mademoiselle.

— Et toi, qui as retrouvé ta mère, viens que je t'habille ! Oust !

Elle avait ceint son tablier et, déjà, elle essuyait, habillait, pomponnait Janvier en suspendant à son col une riche médaille de Notre-Dame de la Gua-

deloupe et un hochet de corail offerts par l'amiral parrain, car elle était la marraine.

La comtesse essaya d'interroger sa fille dont elle n'obtint que cette réponse évasive :

— Vois-tu, maman, j'appelle ceci l'esprit d'organisation, et cela l'esprit de promptitude.

Elle mit un bonnet de grand prix au bébé, se fit apporter le biberon et la bouteille, et se retrouva chez le grand-oncle Hector sans avoir fait ouf ! ni quitté son chapeau qu'elle avait depuis midi.

La mère de Dominica, l'ayant vu ressortir ainsi, tenant entre ses bras l'enfant tout harnaché, se rassura en se disant que c'est peut-être la nuit que l'on va déposer la marmaille dont on veut se défaire dans ces fameux *tours* dont on lui avait parlé durant son voyage de noces.

L'amiral attendait dans son cabinet, flanqué de deux gaillards au port d'armes qui venaient de déguster d'excellent rhum de la Jamaïque et de toucher, à l'avance, un solide pourboire. Le vieux matelot voyait vite et loin. Il avait observé tant de points noirs à l'horizon, tant de situations différentes, mais analogues, dans les quatre parties du monde, qu'il avait tout de suite compris que la

police pourrait être utile dans le bagne où Ascension agonisait. Il avait surtout retenu la phrase lugubre rapportée par Dominica : « le père voulait le jeter à la mer. »

Lorsque sa filleule et petite-nièce entra, il expliquait aux agents la manœuvre d'un sifflet de bord dont il se servirait, le cas échéant, pour les rappeler. Ils se tiendraient à portée dans l'escalier; il fut convenu que Dominica et l'amiral pénétreraient d'abord seuls, avec l'enfant, chez la malheureuse qui était peut-être déjà morte.

On aurait donc assisté à cet extraordinaire spectacle, vers neuf heures du soir, par un clair de lune qui évoquait les belles nuits tropicales : un groupe composé d'une fille superbe, et du meilleur monde, tenant un enfant sur les bras; d'un officier supérieur de la marine dont Edouard VII avait été l'ami ; et de deux policiers, s'engageant dans la venelle la plus ignoble de Marseille. Il est vrai que la charité pousse de saintes personnes, telles que l'amiral et sa filleule, à des actions bien originales qui, aux yeux du monde, ressortiraient plutôt du cabanon. Mais c'est le monde qui a tort.

Donc, les deux agents s'écartèrent un peu et,

vêtus comme on l'est dans ces quartiers, entrèrent dans le bouge après l'amiral et la jeune fille, et s'y dissimulèrent. Le grand-oncle Hector, tenant son briquet allumé, et Dominica portant Janvier, arrivèrent au bas de l'échelle courte. La jeune fille se trouva là fort embarrassée de son fardeau, mais l'ancien marin lui dit :

— Prends la lumière, passe-moi l'enfant; j'ai grimpé à d'autres perroquets avec de plus lourdes charges. Suis-moi.

Ils se glissèrent dans le taudis éclairé d'un mauvais suif. Elle reprit Janvier, disant :

— Ascension ! Je te rapporte ton bel enfant !

La malade répondit :

— Va-t'en ! Il va vous tuer.

Une brute immonde aux cheveux collés, à la petite moustache, venait de se dresser menaçant et ironique. Il n'avait pas aperçu le vieillard, que deux coups de sifflet retentissaient. Les agents armés étaient là qui lui passaient les menottes. L'un l'emmena, l'autre resta. La scène s'était déroulée sans un cri, on peut dire sans résistance, avec un irréprochable ensemble. L'amiral avait jadis prévenu d'autres drames.

Ascension dit :

— Oh ! Qu'on ne lui fasse pas de mal ! Où va-t-on le mettre ? C'est le père du petit. Qu'il ne revienne jamais ! J'ai promis au prêtre de ne jamais essayer de le revoir.

Et à ces paroles succédait une joie de paradis qui rayonnait sur la face de la moribonde. Et elle tendait les bras au fils que Dominica avait paré d'un si grand luxe. Et cette mère, dont la chair avait traîné parmi les souillures du Vieux-Port, entre les fûts de rhum et dans les lupanars, redevenait en face de ce jeune prince sorti d'elle je ne sais qui de grand et de transfiguré. C'était l'ascension d'une âme qui s'apprêtait à franchir dans la béatitude ce zénith qu'avait doré sur la carte céleste le missionnaire chinois. On ressentait que le Christ avait passé par là et que des séraphins avaient balayé de leurs palmes ce cœur d'esclave très miséreuse, le laissant net comme le mur d'une cellule. Vous qui ne croyez pas, agenouillez-vous devant Celui qui, jusque dans cette ombre affreuse, jette l'aube de son infinie miséricorde. Mais, peut-être, afin que cette fille perdue et retrouvée comme la perle d'un coquillage, fût jetée sans transition sous le regard

de pardon de la Vierge des Vierges, au pied de la Sainte Trinité, ce suprême détachement, fruit du deuxième Mystère glorieux, lui était demandé : il fallait quitter ce lien de la terre, ce fils gazouillant qui riait, orné de corail, d'or et de lin pur. Et, recueillant ses dernières forces, sa mère le pressait sur son aride sein. Et les deux anges gardiens, celui de cette mère et celui de cet enfant, assistaient à cet acte suprême. L'un, penché sur une mauvaise écuelle où dormait une eau qui avait calmé un peu la fièvre de l'agonisante, méditait sur ce cri jeté dans l'abîme de la Passion : « *J'ai soif !* » L'autre, baisant la médaille de baptême de Petit-Janvier, évoquait l'or du Mage dans la misère de Dieu.

Dominica demandait à Ascension :

— Te l'ai-je bien soigné? Est-il donc beau, pour ses cinq mois?

Et l'autre répondait :

— Tu es ma sœur bien-aimée qui l'as arraché à la mort. Et je m'étais dit, en te l'envoyant dans ta belle villa dont j'apercevais les grands arbres : Si c'est une mauvaise action, que Dieu me la pardonne! Rien n'est trop beau pour mon petit, et

c'est là qu'habite une fille de Notre-Dame, qui m'a retirée du cirque et m'a fait communier. Qu'elle prenne mon cœur vivant, c'est à elle que je le confie.

Elle s'exprimait fébrilement, en un français chantant mêlé d'italien. Elle s'interrompit, rendit l'enfant à Dominica, ferma les yeux, posa ses mains à plat sur les couvertures, puis doucement continua :

— Mon Christ, quand vous êtes monté aux Cieux, le saint jour de mon anniversaire, vous avez laissé votre maman. Vous trouviez bon de vous détacher d'elle parce que vous aviez tout considéré du haut de la Croix, et parce que vous saviez que cette maman vous rejoindrait bientôt. Elle accepta le sacrifice. Aujourd'hui c'est une mère qui s'en va et qui laisse son fils. Elle vous offre bien volontiers sa douleur.

Dominica murmura :

— Ascension...

Et, inclinant Petit-Janvier, elle appuyait la joue de celui-ci contre la joue de celle dont l'âme allait monter.

Ascension ne rouvrit plus les yeux. Elle dit :

— Je te le confie, je suis tranquille, Dominica.

Elle ajouta peu après :

— Jésus! Vous êtes derrière la porte. Votre main soulève le loquet. J'étais une pauvre fille. Entrez. Je vous suis.

On n'entendit plus que le sanglot de Dominica et, lui répondant au loin, le sanglot de Notre-Dame de la Garde offrant son Fils aux misères humaines.

III

LA PENTECOTE

Le Saint-Esprit illumine et fait éclore nos cœurs ainsi que le soleil éclaire et féconde les nids.

Pour un lointain pays s'était embarqué le jeune homme qui aimait Dominica. Il n'était point de ceux qui, trop romantiquement, se complaisent dans les détails d'une grande douleur, encore que la sienne fût enveloppée de noblesse. Il aurait pu, en s'en allant, redire ce mot d'un chrétien : « Je ne pars pas seul. »

Depuis un an que son plus cher espoir était anéanti, il recevait Dieu chaque jour, et le navire avait un aumônier.

Le yacht qui, depuis plusieurs jours, visitait la côte de la Guadeloupe, afin que les savants surprissent les secrets bleus et roses de la mer, saluait de son tremblement blanc ce coin taciturne et somp-

tueux de la Basse-Terre. Quelques cocotiers, avancés jusqu'à l'Océan parmi les palétuviers, faisaient éclater leurs bouquets au-dessus de maisons basses qui dominaient un éboulis volcanique. A droite se mouraient les flots, presque sans bruit et sans écume, semblables à de larges glaces d'azur qui eussent glissé les unes sur les autres. Le jeune homme se tenait à l'avant, contemplant ce paysage morne comme un cénotaphe sous le faste accablant des langues de feu qui descendaient du ciel. Il évoqua d'autant plus facilement le Mystère de la Pentecôte qu'il était familiarisé, comme Dominica, avec ce jeu du Rosaire qui consiste à associer chaque image à la méditation. Mais pour qui toute cette flamme, puisque nul être vivant, à cette heure matinale, ne se montrait sur cette plage sans empreintes et sur ces madrépores ? Etait-ce pour les seules abeilles des bois, afin que mûrissent les nectars dont elles s'enivrent ?

On mit à flot, sur cette mer ensoleillée, un canot qui aborda rêveusement, laissant loin le yacht à l'ancre. Le jeune homme qui aimait Dominica sauta sur la grève et, quittant ses compagnons, se dirigea vers l'humble église. Il s'arrêta dès l'en-

trée, les larmes prêtes à jaillir, car jamais il n'avait pu, depuis son épreuve, reposer son regard sans pleurer sur la Vierge de Lourdes. Et il la retrouvait là, sur un petit autel.

Devant la Mère de Dieu se tenait prostrée une vieille négresse au madras couleur de banane, les bras tels que de minces troncs de glycine. Il s'agenouilla auprès d'elle qui ne le regarda point. Tous les cieux pressaient la voûte et les côtés de la maison divine rafraîchie par l'Immaculée. Il ne sut point si c'était un sanglot qu'il refoulait ou si le gave de Lourdes ne coulait pas là sous terre après avoir traversé, comme un courant de grâces, l'Atlantique. Il pria longtemps, mais parfois il interrompait la méditation du troisième Mystère glorieux pour se rappeler avec amertume, au milieu de ce pays foudroyé par la violence, la légère et modérée Pyrénée où Dominica, parmi ses camarades de pèlerinage turbulentes, débordait de vivante, de réjouie piété qui donnait du cœur même aux malades. Pourquoi donc, lorsqu'une belle créature épand autour d'elle tant d'amour qui remplirait de rires et d'enfants une maison patriarcale, faut-il qu'elle s'en aille après avoir ravi le cœur d'un pauvre

homme ? Mais c'est pour vous, Seigneur, qu'elle nous abandonne, et n'est-ce pas un privilège que vous nous demandiez de consentir à cette immolation sur le bûcher spirituel ?

Il se releva. La négresse, qui semblait sortir d'une longue oraison, le dévisagea soudain. Il fut frappé par son air infiniment douloureux. La figure stigmatisée par des siècles d'esclavage implorait je ne sais quelle aumône infinie. Comme il ressortait, elle le suivit sous le porche et lui adressa une sorte de long discours en langue créole auquel il ne comprit rien. Elle mettait à s'exprimer une animation extraordinaire, le saisissait nerveusement par la manche, essayait de l'entraîner.

Sur la mer, aux flots de pierre précieuse en fusion, la cloche sonna.

Lorsque la dernière vibration fut imperceptible, la négresse qui avait interrompu un moment sa mimique et ses discours, pour réciter l'angélus sans doute, redevint agitée et loquace.

Passant par là, une habitante du bourg avertit en français le jeune homme :

— C'est une brave femme, mais ne vous laissez pas ennuyer par elle. Elle raconte toujours la même

histoire à tous ceux qui veulent bien écouter, et cette histoire est longue...

Puis à la négresse elle dit en créole :

— Allons, Zézé, laisse monsieur tranquille, tu vois bien que ce que tu lui dis ne l'intéresse point, il ne comprend pas.

Et elle continua sa route.

Mais la négresse s'obstinait, et maintenant elle pleurait doucement d'un air si humble que le jeune homme se laissa conduire. Elle l'avait entraîné dans le cimetière où tout étincelait de chaleur. On eût dit qu'un coup de pique donné dans la lumière solide avait découvert là des trésors verts, bleus, rouges et dorés, vivants d'une vie bourdonnante et confuse. Maintenant, il la suivait. Elle gesticulait toujours, comme qui raconte la plus passionnante histoire de sa vie à qui veut l'entendre. Peu semblait importer à la malheureuse que l'on comprît ou non son patois enfantin et touchant qui avait des gazouillements de berceuse. Le jeune homme s'attendrissait à tant de douce innocence, et ne regrettait point de faire attendre quelques minutes ses camarades de mission qui, sur la plage, s'apprêtaient à rejoindre le yacht, tel là-bas qu'un goéland

bercé à peine. La Guadeloupéenne était au coin occidental du jardin des morts, frayant de ses bras un passage dans un rideau d'herbes épaisses. Il souriait avec complaisance, avançait pour déchiffrer une inscription tombale encore assez lisible, sans doute entretenue par les soins de l'ancienne esclave qui la lui signalait. Il se pencha :

CI-GIT
DOMINICA
RAPPELÉE DANS SON PRINTEMPS
PAR N.-S. J.-C.
ÉPOUSE D'HECTOR DE LA VILLE-MONTANÉ
ENSEIGNE DE VAISSEAU EN MISSION
QUI SE SOUMET AU
DÉCRET DIVIN.
1849

Une fleur lourde tomba sur la dalle que le jeune homme regardait avec une sorte d'hébétude. Mais ce nom de la Ville-Montané, il le connaissait bien! pour l'avoir entendu maintes fois sur des lèvres charmantes à jamais interdites. C'était celui de l'amiral, grand-oncle et parrain de sa Dominica, de sa vivante douleur Dominica, laquelle devait sans

doute ce prénom magnifique à l'obscure filiation spirituelle de cette inconnue inhumée là. Il comprenait, il devinait peu à peu ce jeune mariage contracté aux colonies par un enseigne de la marine avec une créole dont celui-ci avait donné plus tard le prénom à une chère filleule. Mariage que l'on avait paru ignorer en France; tenu sans doute secret par quelques-uns; et, pour quelle cause? Par la pudeur, peut-être, d'un amour si merveilleux que, fauché, l'on n'en veut plus que l'essence dans l'ombre.

Cette douleur mystérieuse, ensevelie là, s'unit soudain à la propre souffrance du jeune homme. Ses larmes jaillirent qui n'échappèrent pas plus à la vieille négresse que les perles au plongeur qui les ramène du fond de l'Océan dans leurs écrins de nacre. Elle s'agenouilla en silence pour lui baiser les mains. Il priait, en proie à l'émotion provoquée par cette coïncidence si étonnante : la rencontre de ce sacrifice consenti sur cette tombe, par un homme aujourd'hui plus qu'octogénaire, avec son propre sacrifice qu'il venait de renouveler, cette fois encore, devant la Vierge de Lourdes.

Il releva la pauvre femme et s'assura, en s'en retournant, de la situation de la case où elle faisait

ses repas habituels de quelques patates et crabes, et dormait sur le sol. Puis, se rembarquant avec ses compagnons chargés d'algues, de coquilles et d'insectes, il regagna le navire.

Il déjeuna légèrement, puis s'enferma dans sa cabine pour y méditer. Il prit d'abord entre ses mains un de ces crucifix communs, de cuivre et de bois, munis d'un anneau, tels que les religieuses en portent à leurs rosaires. Il n'était pas un bel esprit, et la petite tête de mort et les deux ossements entre-croisés qui se trouvent à la base de ce genre de croix lui permirent de réfléchir tout de suite à ce que laissent de cendre à la tombe les plus passionnées amours dans le cadre le plus enivrant. Heureux l'époux qui, dans son cœur, enclôt de purs souvenirs ! Sans doute en était-il ainsi, après un si long temps, de cet Hector de la Ville-Montané que sa filleule, dont le prénom lui redisait un cher écho, avait plus d'une fois évoqué avec vénération devant ses amis de Bordeaux. Il faut ensevelir les défunts et il faut les embaumer. La jeune créole, morte à la fleur de l'âge, n'avait-elle point trouvé dans le cœur de son mari demeuré seul ces baumes chers aux saintes femmes ? Bénie soit la

myrrhe qui découle du fruit du troisième Mystère glorieux, et qui est le recueillement ! L'Esprit-Saint ne se relève pas dans le tumulte, mais dans la brise qui charrie doucement le parfum des vertus chrétiennes. Il illumine, il fortifie ceux qui l'implorent dans le silence; il élève l'amour humain jusqu'à le rendre vainqueur de l'absence et de la mort.

C'est à quoi ramenait ses pensées le jeune homme en méditation dans cette cellule bercée par les flots célestes des Antilles. Il confrontait avec le sien ce deuil de l'amiral Hector de la Ville-Montané. Ce n'était qu'une illusion qui distinguait leurs épreuves : ce qui différencie un suaire d'un voile monastique. Et une joie surhumaine le submergeait, la joie du Paraclet qui délie l'âme de la chair. Et il se surprit à évoquer, avec une allégresse qui naissait du renoncement même qui lui avait été demandé, Dominica vêtue de toile, laissant sa cornette de neige éventer le feu des plaies. En ce moment il envisageait, dans une seule vue spirituelle, la Communauté chrétienne dont tant de déshérités que soignerait la jeune fille faisaient partie, auxquels lui-même voulait porter secours puisque le genre d'études qu'il avait entreprises se

reliait étroitement à la thérapeutique. Il s'intéressait, depuis des années, à cette vie sous-marine dont la mystérieuse majesté lui remettait souvent en mémoire cette fin d'un verset de la Genèse : « ... *et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.* »

A la suite de cette longue méditation, qui avait raffermi son cœur tellement ce jour-là qu'il soupçonna quelque grâce particulière due à l'intercession de cette jeune morte à la mémoire de qui il s'était recommandé, il compulsa des notes et livres traitant de la manière dont réagit l'eau de mer sur divers organismes. Il rejoignit ensuite sur le pont quelques-uns de ses camarades d'étude qui tous l'aimaient et l'admiraient, encore que la plupart de ceux-ci appartinssent à l'école matérialiste un peu déconcertée par le renouveau catholique dont il était l'un des représentants les plus éminents dans la science.

L'un de ces jeunes gens, un Martiniquais dont il avait fait la connaissance à Bordeaux, et avec lequel il s'était retrouvé à Paris à des cours de chimie organique, était celui qui partageait le plus ses goûts. Il le prit à part, comme il avait coutume

lorsqu'il voulait lui faire connaître quelque nouveau roman ou poème, car ni l'un ni l'autre ne pensaient qu'il y a incompatibilité absolue entre la vraie science et les vraies lettres.

— Tu connais le patois créole ? demanda-t-il au colonial.

— Aussi bien, ou mieux que la langue française, répondit l'étudiant qui n'avait échappé à l'éruption de Saint-Pierre que parce que, lorsqu'elle se produisit, il faisait ses classes dans un collège de la Métropole.

— Veux-tu m'accompagner à terre en canot, après dîner ? J'ai besoin d'un interprète fidèle.

L'autre le regarda étonné. Jamais, en effet, le Bordelais ne quittait le bord après le repas de huit heures, alors que certains s'en allaient rire et danser avec les descendantes des marronnes. Sa démarche parut donc étonner l'indigène qui répondit :

— Bien volontiers.

Trois heures plus tard l'embarcation accostait, tout entourée de ces langues de feu que dardent les mers nocturnes autour des archipels tropicaux. Ils

l'amarrèrent et grimpèrent sur le talus de la bourgade minutieusement découpée par le clair de lune. On entendait l'imperceptible bruit que faisait, pour bercer la terre, le flot. Le jeune homme qui aimait Dominica la Marseillaise eut vite fait de retrouver l'habitation de la négresse qui, le matin, l'avait conduit au cimetière. Elle soupait, devant sa porte, d'une pâtée et d'un peu de morue. Dès qu'elle aperçut son auditeur de tantôt, elle se leva, témoigna d'une grande joie. Elle montrait, d'un geste large, le jardin des morts, comme qui invite à y revenir ; puis elle posait un doigt sur sa bouche en signe de recueillement. Enfin elle prononça une phrase créole.

— Elle te demande, expliqua le Martiniquais, avec quelque surprise, à son ami, si tu veux l'accompagner au cimetière comme tu as fait à midi... Tu as donc vu déjà cette ancienne ?

— Oui, je l'ai déjà rencontrée ; dis-lui que nous la suivons.

La douce maniaque alla quérir dans sa case une sorte de petit rebec fabriqué, semblait-il, avec une courge sèche. Et, précédant de quelques pas les jeunes gens, elle alla s'asseoir sur la tombe de

Dominica la Guadeloupéenne, sur quoi les herbes folles, depuis le matin, se recourbaient.

La négresse alors chanta, en s'accompagnant sur son instrument à cordes, une longue mélopée aux deux voyageurs dont l'un traduisait en français à l'autre, le sens mélancolique. Nul doute que, durant une vie de féroce labeur, la nourrice de celle qui gisait là ne se fût appliquée à enfermer dans cette chanson toute la souffrance et tout l'amour de son cœur sauvage :

Il était beau, le jeune marin, quand il s'approcha de la plantation de mon maître et quand il adressa la parole à l'enfant qui jouait devant la porte avec un ramier, à Dominica.

C'était l'enfant de mon lait, âgée de seize printemps, la liane attachée au murmure de l'oiseau-mouche, l'orgueil de ses père et mère qui étaient nobles et considérables, jamais durs envers la servitude... Dominica.

Il vint et il revint, le marin jeune et beau. Elle était bien plus petite que lui, mais il se tenait devant elle comme la flexible graminée dans la brise. L'amour le courbait vers Dominica.

Je me souviens de l'habitation dans la gorge feuillue et torrentueuse où le soleil se baigne ; du clair de lune qui découpait le volcan et qui tendait ses réseaux dans le salon où dansaient les officiers descendus en grand uniforme du vaisseau de guerre. Mais lui était le plus charmant, comme la plus charmante était Dominica.

Leur mariage fut si brillant ! Sur le seuil de l'église que vous voyez là, tant de fleurs étaient répandues que la rumeur longtemps courut que les arbres s'étaient mis en marche et les y avaient apportées tant ils aimaient Dominica.

Hélas ! Hélas ! Quelques semaines après leur

hymen, ils voulurent gravir jusqu'au sommet la Soufrière, pour assister au lever du jour. C'était moi qui portais, comme une bête de somme bienheureuse, les vivres et les châles de rechange, les châles de soie fleurie de ma bien-aimée enfant Dominica.

A minuit, auprès d'une cascade en dentelle de lune, il lui dit : Je t'aime. — Je t'aime, répondit Dominica.

Puis il me dit : Viens donc, Zézé-nourrice, viens voir comme s'est assoupie, en souriant, Dominica.

Et il posa un châle, puis deux, puis trois sur les épaules aiguës de Dominica.

Alors moi je m'approchai de ma jeune maîtresse et je me tordis les mains en m'écriant : Dominica !

O Dominica! Cette pâleur qui est sur tes joues, ce n'est point la pâleur du clair de lune. Hélas! ô Dominica!

Il la prit chastement par les pieds, les recouvrant avec le bas de la robe. Je la pris sous les bras et nous descendîmes vers la tombe. Repose, ô Dominica!

Ainsi chanta la négresse, lentement, cette plainte traduite à mesure par le Martiniquais à son ami qui n'en saisissait au vol, dans le parler créole, que ce prénom : *Dominica*, insistant comme l'oiseau-mouche qui butine le poème d'une fleur.

Sur le grêle rebec, ce *Dominica* semblait s'émietter en quatre notes dans la morne solitude, luire çà et là comme une poussière de feu. Les jeunes gens se taisaient à présent que sur la pierre tumulaire la nourrice de la morte priait en silence. Sur le recueillement de ces trois âmes s'ouvrait l'abîme profond et poudroyant, la baie supérieure où les flottes du silence voguaient vers l'éternel repos. Sans doute, à l'avant d'une de ces caravelles, dont

les voiles étaient les ailes de son ange, l'âme de la créole Dominica était jadis arrivée en vue de Dieu. On se l'imaginait, cette âme, tout enguirlandée de colibris, de papillons et de tubéreuses, reçue au Ciel par les âmes de ces mariées qui moururent de faiblesse à l'aube de leur lune de miel. Et le Bordelais opposait à cette fragile Dominica, l'autre Dominica par qui tant de souffrance lui était venue, la Dominica vivante, robuste et réjouie qui fuyait l'idylle et ne paraissait redevenir vraiment elle-même que lorsqu'elle liait à sa taille, sur sa robe de crêpe de Chine, le torchon des infirmières.

Qu'avait été, dans le grand Mystère de l'économie de la communion des saints, l'influence de l'âme de la trépassée sur l'âme, ici-bas, d'une petite-nièce qui l'ignorait? Comment, et dans quelle mesure,la sainte mort de la mièvre coloniale avait-elle réagi sur la vocation future de l'énergique et belle fille de Marseille? L'Esprit-Saint nous dévoile peu ces mystiques profondeurs, mais il intervient encore à cette heure où nous sommes dans le cimetière guadeloupéen. La croix de l'humble église luit dans la nuit claire. Le Martiniquais la contemple ému par la romance et ce recueillement.

Il pressent, dans le cœur de son camarade, une certitude, une espérance, une joie fondées sur la réalité de la vie éternelle dont se nourrit une haute vie sentimentale qu'il ignore. Et, plein d'un confus mais divin désir, il prononce :

— Que tu es heureux ! Que je voudrais croire !

Et l'autre :

— L'Esprit de Dieu a touché ton cœur. Pour [illegible] a prié cette morte fleurie.

IV

L'ASSOMPTION

« *La matière nous lie, mais l'esprit nous délie.* »
Bossuet nous explique de quelle manière mourut la sainte Vierge, détachée sans effort du monde comme un fruit mûr quitte sa branche. A une très grande distance de l'Immaculée, ses Filles spirituelles quittent ainsi le siècle pour s'aller mettre à genoux sur les degrés du monastère. Tant d'œuvres ne pouvaient pas ne pas fructifier dans le cœur de Dominica, ne pas vaincre à la fin l'attache à quelques défauts qui la rendaient charmante davantage pour la terre que pour le Ciel.

Dieu lui permit de mener à bonne fin la tapisserie qu'elle avait commencée joyeusement et saintement, soucieusement parfois, ce qui la préparait à des tâches plus monotones, mais aussi plus méritoires. Cette tapisserie, par elle entreprise à Lourdes, le jour de l'Annonciation, il y avait un an et

demi, nous en connaissons la trame. Et les dessins en sont plus beaux dans leur banalité qu'aucun de ceux que j'ai vus sur les hautes lices des châteaux. Sur la patiente toile de Dominica, ni toutes ces galantes scènes ; ni toutes ces chasses brutales ; ni toutes ces profusions de dauphins, de sirènes, d'océanides, de coraux, de coquilles et de perles ; ni tous ces fruitiers bordés de roses trémières, dorés par leurs melons et leurs poires, rafraîchis par les arrosoirs d'élégants jardiniers vêtus comme des piverts : rien de tout cela sur la tapisserie idéale de Dominica, mais ces sujets sans orgueil tissus de la touchante vie chrétienne.

Elle avait reçu les avis de son confesseur de Marseille qui, après l'avoir écoutée, lui avait d'abord émis les doutes qu'exige la prudence lorsqu'il s'agit d'une vocation aussi brillante. Ne regretterait-elle jamais ce monde qui l'adulait ? Ce prêtre connaissait, autant que le Bénédictin de Lourdes, cette nature passionnée, prime-sautière, prodigue, séduisante, un peu trop renseignée sur son charme, énergique, combattante, mais aussi conciliatrice, attendrie, chaste, sans prétention, prévoyante, réfléchie, mortifiée. Le sage séculier avait peu à peu

cédé, montré moins de scepticisme que d'abord il n'en avait marqué à l'endroit de ce qu'elle avait décidé dans son cœur. Ce qu'elle lui avait raconté de la demande en mariage déclinée par elle; des résolutions qu'elle avait prises, peut-être un peu imprudemment, dans le secret de la solitude ; de la pratique de charités que rendait, il est vrai, parfois originales une fougue d'ailleurs franciscaine ; de ses méditations imagées mais toujours orthodoxes grâce à un parfait bon sens : toutes ces confidences avaient amené le confesseur à incliner vers l'affirmative. L'opinion du Bénédictin de Lourdes vint confirmer complètement cette vue dans les circonstances suivantes.

Il est évident que le diable, même dans les péripéties les plus tragiques, se plaît souvent à l'ironie. Et chacun avouera sans difficulté que l'on a souri, malgré soi, dans telle occasion où les larmes eussent été plutôt de mise.

Le fameux oncle Charles avait presque reçu l'assurance qu'à l'occasion du 14 juillet il serait gratifié des palmes académiques. Si grand que soit l'espoir, on peut être déçu, et même lorsque l'on s'est

follement prodigué en démarches, flatteries, manœuvres, pour obtenir une telle distinction.

Petit-Pierre se trouvait, ce matin-là, dans la cuisine où son oncle venait de déployer son journal. Il l'entendit rire. L'enfant chercha, sans la trouver, la cause de cette bruyante gaîté qui continuait de secouer, à intervalles réguliers, les épaules du franc-maçon. Deux minutes s'écoulèrent et le rieur riait encore ; quatre minutes et le rieur riait toujours. Inquiet, le neveu se rapprocha de l'oncle et remarqua ceci d'anormal, que la face du libertaire, au-dessus de la feuille grande ouverte, ne marquait aucune expression correspondante à cette hilarité. Charles Durand riait sans rire, l'œil rivé à la double page où l'on distinguait une sorte de poème en vers réguliers, long comme le *Ramayana*. C'était la promotion. Il venait de s'y découvrir tout entier. Petit-Pierre effrayé l'interrogea :

— Mon oncle ?

Mais le décoré ne répondit point, toujours soulevé par des spasmes, les mains crispées à la feuille maléfique. L'enfant, de plus en plus inquiet, courut à la recherche de la servante qui étendait du linge dans le potager. Ils revinrent en hâte,

essoufflés. Elle considéra son maître et déclara :

— Ce n'est rien, c'est nerveux.

Petit-Pierre acheva de comprendre, dit

— Il faut faire venir monsieur le curé.

Au mot curé, le hoquet redoubla. De la bave sanglante fila de la commissure droite de la lèvre. Le lourd corps humain s'affaissa jusqu'à la Résurrection : « *La matière nous lie, mais l'esprit nous délie.* »

Alors l'enfant pleura son oncle.

Le savetier Lucien était accouru aux cris jetés par la cuisinière. Cet homme avisé, tenu au courant par sa petite fille de ce que Pierre lui avait raconté de sa vie passée et présente, prit à part celui-ci, se fit donner l'adresse de Dominica qu'il informa aussitôt, par dépêche, de la mort subite de Charles Durand. Il faisait ressortir, dans ce télégramme, de quelle utilité pourrait être en ce moment une présence aussi dévouée et puissante auprès de l'orphelin en deuil de son oncle.

Dominica n'hésita point. Après avoir eu raison, par l'immédiate démarche de l'amiral, d'une légère résistance de la mère qui montrait quelque humeur depuis qu'elle avait vu revenir, de la mystérieuse

expédition nocturne, le petit Janvier, elle prit le chemin de fer. Elle avait prévenu le Bénédictin, le priant de la rejoindre dans le train à Lourdes, pour qu'ils se rendissent ensemble dans la ville où, depuis environ un an, Petit-Pierre demeurait malgré lui. En même temps elle avertissait Lucien des jour et heure de son arrivée.

Petite-Marie et son papa allèrent à la gare pour la recevoir. Comme c'était à l'heure des obsèques, Petit-Pierre, bien à regret, ne les accompagna pas et tint le deuil, sur le conseil du savetier, en compagnie de deux paysans dont la lointaine parenté avec Charles Durand ne leur conférait aucun droit sur la villa et les titres qui revenaient naturellement au neveu en l'absence de dispositions testamentaires. Cela se passait comme dans les contes de fées, d'autant plus que l'une d'elles, plutôt un ange, c'était, pour Petite-Marie qui l'attendait sur le quai de la gare, Mlle Dominica.

Lorsque s'ouvrit la portière, elle reconnut à sa grande beauté celle dont lui avait parlé, avec tant d'amitié et d'enthousiasme, son petit fiancé. Mais voilà... les enfants éprouvent des déceptions qu'ils cèlent, et c'est bien dommage, car ils nous privent

ainsi parfois de récréations bien amusantes pour notre esprit. Petite-Marie, en songeant à force à Dominica, s'était persuadée que la jeune fille avait des ailes. Aussi, lorsqu'elle la vit mettre pied à terre tout simplement, précédée du Bénédictin, elle pensa : elle doit les cacher sous son manteau.

Les affaires devaient se conclure rapidement. Quand les bienfaitrices cachent leurs ailes sous le manteau, les parents qui n'ont droit à rien acceptent volontiers les transactions qu'elles leur conseillent, et les notaires sourient. Le curé, qui ne pensa pas devoir refuser à Charles Durand la sépulture ecclésiastique, eut, après l'enterrement, un long entretien avec Dominica et le moine, durant lequel il les renseigna soigneusement sur tout ce qui s'était passé, fit ressortir la divine bonté de Lucien et de sa famille pour l'orphelin, n'omit pas même de déclarer en souriant que Petit-Pierre et Petite-Marie s'étaient ouverts à lui, chacun de son côté, de leurs fiançailles.

Tous trois, après avoir conféré, firent venir le tabellion qui trouva parfaite la combinaison qu'on le pria de faire aboutir le plus tôt possible avec l'aide

morale du doyen. Lucien accepterait la tutelle de Petit-Pierre qu'il prendrait en pension et auquel il apprendrait le métier de cordonnier; la villa serait louée; Dominica ou sa famille payerait une rente annuelle au même Lucien pour qu'il prît la garde de Petit-Janvier, rente qu'elle accroîtrait jusqu'à la majorité de l'enfant qui serait alors mis en possession d'un petit capital.

C'est ainsi que tout s'arrange avec l'aide de Dieu.

Et maintenant allait se parfaire la solennelle assomption de l'âme de Dominica.

Revenue à Marseille, la jeune fille pria durant quelques semaines avec plus de ferveur encore que de coutume. Puis, un soir que tous les siens se trouvaient réunis, elle leur fit part de sa résolution. Pas un mot ne s'éleva pour protester dans l'entourage ému qui sentait planer au-dessus des paroles de Dominica la formelle volonté de Dieu. Quand elle eut exprimé ce qu'elle avait à dire, elle se leva de sa chaise. Jamais elle n'avait été plus belle dans cette soie de braise qu'elle affectionnait, et qu'elle semblait avoir revêtue ce jour-là avec plus de goût

encore qu'à l'ordinaire. Elle remonta dans sa chambre pour en redescendre, vite après, habillée cette fois d'une pauvre robe grise. Elle avait ôté de ses cheveux la fleur incarnate qui y était piquée tout à l'heure, et de l'insolent casque d'ébène elle avait fait une coiffure de charitonne. Quand elle réapparut, sa mère, ses sœurs, ses cousines étaient silencieuses, leurs mouchoirs sur les genoux ou sur la face. L'amiral debout, les larmes aux yeux, contemplait une miniature fixée à sa tabatière, le portrait de l'autre... de la coloniale enfouie dans les corolles flamboyantes...

Dominica s'avança vers sa mère. Et, comme elle avait fait jadis lors de sa première communion, elle se mit à genoux et prononça simplement :

— Pardon, maman.

On étouffait. Elle reprit.

— Pardon, maman. Bénissez-moi pour que j'aille soigner les pauvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Puis, toujours à genoux, elle se retourna vers ses sœurs et cousines et dit encore :

— Pardon.

Elle se releva, s'avança vers le marin qui san-

glotait. Ils se regardèrent. Elle lui prit les mains longuement. Il semblait que ce fût là l'effort suprême à accomplir. Les doigts du vieillard tremblaient dans ceux de la jeune fille. Enfin elle se détacha.

V

LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE

(*Prière.*)

Sainte Marie, sainte Mère de Dieu, priez pour le poète qui vous dédie ce livre qui a poussé comme un arbre rond qu'éclairent tour à tour le soleil et la lune et dont chaque feuille loue le Créateur en chantant. La pomme rouge et odorante qui est au milieu, c'est la vivante Dominica. Elle est à votre petit Enfant. Qu'il la cueille et la pose en se jouant sur son Sacré-Cœur.

Sainte Vierge des Vierges, priez pour la jeune fille qui danse, vêtue d'une robe éclatante; qu'elle soit semblable à la vivante Dominica, ne vacille point; que son cœur demeure comme la flamme abritée par la veilleuse; comme l'immobile feu du

géranium dans l'azur. Et qu'un jour, arrachant de sa chevelure la fleur changeante du monde, elle la change pour le lis de vos autels. Priez aussi, ô fille d'Anne, pour Annette l'ouvrière qui conduit le fil lumineux, brodant le voile de votre couronne. Qu'elle fasse taire, en vous invoquant, les obscures tentations de la rue; qu'elle ne relève la tête que pour considérer quel tour accomplit le soleil dans la longue journée sans distractions !

Mère du Christ, priez pour tous ceux dont la face est à la ressemblance de l'empreinte du voile de Véronique; pour ceux qui aux fontaines de Lourdes baignent leurs paupières cuisantes; mère de tous les Étienne Durand qui n'ont plus la force de supporter le poids du pain qui les nourrit; mère des Petit-Pierre martyrs; mère du jeune homme qui, transpercé par le glaive de l'amour, tire furtivement son mouchoir dans l'hosanna du grand pèlerinage : acceptez tant de larmes, et qu'elles brillent aux pointes de votre diadème.

Mère de la divine grâce, priez pour que cette grâce se répande sur les âmes, les pénètre, les

adoucisse comme l'eau ruisselante imbibe et lisse les prairies.

Mère très pure, Mère très chaste, Mère toujours vierge, Mère sans tache, rendez vos filles semblables à ces gouttes de pluie teintées de ciel qui roulent sur les feuilles sans y adhérer ni prendre aucune poussière ; aux roses qui conservent jusqu'à leur mort, et malgré le soleil brûlant, au dedans d'elles, leur cœur dans une ombre fermée ; aux nymphéacées qui savent vivre dans le marécage sans que la boue ait prise sur leur blancheur.

Mère aimable, priez pour la vivante Dominica, pour ses pareilles aussi attentives à plaire au prochain dans les moindres occasions ; qui ne dédaignent, ne rejettent rien : ni le petit feu qui réchauffe la marchande en plein vent, ni les jouets de l'enfance, ni les distractions de la faible vieillesse... rien de ce qui peut donner une ombre de bonheur à ceux qui sont privés de sa lumière.

Mère admirable, priez pour celles qui, sœurs de la vivante Dominica, recueillent les enfants

abandonnés et les font leurs comme vous en avez tant ramassé pour qu'ils soient vôtres. La fille de Pharaon, allant au bain, était-elle plus imposante penchée sur le berceau de Moïse que la jeune vierge chrétienne inclinée sur l'osier où le petit Janvier reposait ? Etait-elle plus empressée, sous les plumes d'autruche et les palmes, à faire donner à boire au fils de sa charité quand elle disait à la sœur de l'Hébreu : « Emporte cet enfant et allaite-le-moi, je te remettrai ton salaire ? » Et si Moïse fut comme le fils de cette princesse de l'Egypte, Petit-Pierre ne recouvra-t-il pas l'amour de sa mère perdue dans le cœur de la vivante Dominica ?

Mère du bon conseil, priez pour celles qui, sœurs encore de la vivante Dominica, vous interrogent au moment qu'elles vont prononcer leurs vœux. Soyez pour elles comme la sage aïeule aux pieds de qui la jeune fille émue s'assied pour lui ouvrir son cœur. O Mère ! que doit-elle choisir ? Sera-ce la robe claire et les gais enfants dans le soleil de la villa, l'amour chrétien, mais humain, devant les nuages de mouettes ? Sera-ce l'hôpital et la robe sans éclat où, près des ciseaux de couture, pend au gibet l'Epoux qui ne rit pas ?

Mère du Créateur, priez pour ceux à qui ressemblent ces portraits que j'ai peints, que je n'ai pu ainsi peindre que parce que les modèles m'en ont été proposés par la Toute-Puissance créatrice. Dira-t-on que la vivante Dominica n'a point existé ? Eh ! qu'importe si cette ombre poétique suscite quelque vocation ; si la grâce, se servant du néant, lui donne une sœur de chair et d'esprit qui vive au pied des autels ?

Mère du Sauveur, priez pour celles qui ramènent les âmes perdues comme vous retirez de la mer les naufragés lorsque, du haut du rocher de la Garde, vous leur lancez les bouées et les câbles du salut ; ô vous qui avez eu pitié de la petite marchande de fruits marins repêchée par la vivante Dominica dans les filets d'or de la grâce !

Vierge très prudente, priez pour que nous pesions avec justesse notre cœur, pour qu'il conserve cet équilibre que nous apprécions dans la vivante Dominica, et pour que ceux qui se croient appelés s'assurent de leur fermeté sur le sol banal avant qu'ils abordent les voies extraordinaires.

Vierge vénérable, priez pour qu'à la fin de notre vie nous inspirions le respect à cause de ce que nous aurons souffert sans cesser de croire. Que si nous portons, inscrits sur nous, les caractères de la douleur, comme les églises montrent les épreuves du temps autour du Dieu éternellement jeune qu'elles gardent, nous conservions aussi ce Dieu dans notre cœur ! Que nous ressemblions au vieux marin de cette histoire !

Vierge digne de louange, priez pour que mon pipeau soit juste quand il vous chante, pour qu'il exhale cette harmonie qui, du cœur de la vivante Dominica, s'élève sans effort. Moi aussi, je ne suis qu'un roseau et le plus faible de la nature. Comment entonnerais-je un cantique en votre honneur si vous-même ne le souteniez de votre voix ?

Vierge puissante, priez afin que se réalisent, sur la grande trame que le ciel ourdit, les projets que l'on forme pour de modestes bonheurs humains. Qu'il nous soit permis de voir grandir dans l'aisance l'orphelin que nous avons connu dépossédé. Qu'il épouse celle qu'il a aimée toute petite et qui

l'a aimé tout petit ! Que l'obscure boutique de Lucien s'agrandisse sous la conduite du charpentier qui couronne votre front avec l'ombre d'un lis ! Que les marteaux des artisans sonnent clair comme des angélus et comme les cris des coqs à l'ombre des platanes !

Vierge clémente, priez pour que les persécuteurs de votre Fils obtiennent miséricorde ; priez pour que les Charles Durand, à l'heure confuse du grand débat, trouvent dans leur âme endurcie le cri muet de l'adhésion; priez pour les matelots qui passent au large de votre statue dorée, le blasphème aux lèvres, la débauche au cœur. Ce sont des enfants. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Considérez, pour leur obtenir pardon, que leurs grands cols arborent la couleur de votre ceinture, ô Immaculée ! Neige vivante sur le bleu de la mer ! Nuage blanc dans l'azur !

Vierge fidèle, priez pour que la vivante Dominica et ses sœurs soient exactes et attentives; que l'huile d'olive ne s'abaisse point dans la lampe du sanctuaire sans que ces vierges sages en relèvent

le niveau ; que le moment de leur oraison n'avance ni ne retarde ; que leurs cornettes, telles que des colombes privées, accourent au moindre soupir du malade et voltigent de croix en croix.

Miroir de justice, priez pour nous, vous qui reflétez le Ciel. Dissipez les vapeurs qui naissent de l'haleine des mots vains et qui ternissent dans l'âme les reflets de la grâce. Que rien n'obscurcisse en nous ce plan divin où le grand-oncle amiral et sa filleule, la vivante Dominica, voyaient se mirer les astres dans la pureté d'un confesseur.

Siège de la sagesse, priez pour que nous puissions instruire dans la Loi de Dieu l'enfant sur nos genoux, puisque les vôtres ont servi d'escabeau à l'Enfant qui vous enseignait.

Cause de notre joie, priez pour que nous sentions planer, sur nos douleurs mêmes, cette ineffable allégresse qui nous saisit comme un embrassement lorsque nous vous voyons poindre dans l'anfractuosité du roc de Lourdes ; pour que, d'aussi loin que l'on vous aperçoive, on vous reconnaisse

et ressente, dans son cœur, comme les fumées d'un vin de fête.

Vase spirituel, Vase honorable, Vase insigne de dévotion, priez pour que la vivante Dominica et ses sœurs, prosternées aux pieds de votre Fils, lui soient lointainement ce que vous lui avez été : le ciboire et le calice et cette amphore dont le baume, sur la voie du Calvaire, ne cessa de s'exhaler.

Rose mystique, priez pour nous, épanouie sur la couronne d'épines, sans que personne puisse comprendre comment le buisson des saintes femmes a poussé si haut cette tige.

Tour de David, Tour d'ivoire, priez pour que nous apprenions de vous le recueillement; pour que, retirés mais veillant dans notre cellule, entre les créneaux, près du ciel, nous épiions le vol des anges que guettait de sa chambre la vivante Dominica.

Maison d'or, priez pour nous! Que ce titre reluise comme l'enseigne de l'hôtellerie où vont s'héberger

le père sans femme et le fils sans mère! Tendez la nappe, coupez le pain de chaque jour, emplissez la carafe pour ceux qui ne prennent point de longs repas, mais qui mangent avec amour.

Arche d'alliance, priez pour nous! Vous avez contenu la Loi et le Législateur, vous avez fait fleurir et embaumer après des siècles l'acacia dont s'était servi Moïse pour construire le coffre du Témoignage.

Porte du Ciel, priez pour nous à l'heure où nous frapperons à votre cœur ainsi que, le soir venu, les pauvres prennent dans leur main le heurtoir de la ferme charitable. Faites fléchir pour nous la rigueur. Que nous puissions franchir votre seuil, les pieds dans la douceur des gazons de la miséricorde qui croissent à jamais entre les dalles du perron, la face dans le rideau de volubilis de l'éternelle joie!

Etoile du matin, priez pour nous, ô vous qui êtes toute pure dans l'air frais, et solitaire comme un rossignol perdu dans la lumière et dont le chant

parlerait bien après la nuit! Astre couleur de rosée et de lis, attirez nos cœurs dans vos réseaux qui traînent dans l'océan du ciel.

Salut des infirmes, priez pour ceux que soigneront la vivante Dominica et ses sœurs, vous qui, debout à l'angle de l'hospice construit avec deux poutres seulement, avez considéré dans le corps de votre Fils unique toutes les afflictions des membres de tous les hommes.

Refuge des pécheurs, priez pour ceux qui, perdus dans la nuit et la forêt, aperçoivent soudain votre lampe qui rend comme des roses les carreaux de votre chaumière placée sur la bonne route. Ouvrez-leur. Que leurs pieds, fatigués par la course vaine, se purifient dans le chaudron plein d'eau de source; que leur tête soit lavée aussi et que leurs mains, blessées par tant de ronces qu'elles étreignirent, soient adoucies par le suc des olives du Gethsémani; que leur corps rompu s'étende entre les draps de l'apaisement et que, la porte fermée à la tempête des tentations, ils ne voient plus, ô

Reine ! se dresser devant eux que votre ombre couronnée de lumière !

Consolatrice des affligés, priez, non seulement pour les infirmes de corps, mais pour ces infirmes qui sont comme les pauvres honteux du monde des âmes, qui cachent une humiliation, une tristesse, une sollicitude, un remords. Soutenez-les, vous qui avez reçu entre vos bras, sans trébucher, le lourd corps de Jésus-Crist. Qu'au pied de chaque croix se tiennent la vivante Dominica et ses sœurs !

Secours des chrétiens, priez pour nous à l'heure du danger et, dans le naufrage, que votre couronne soit notre blanche bouée !

Reine des anges, priez pour nous afin que vos serviteurs du Ciel nous secourent dans les dangers et nous aident dans nos tâches. Vous êtes entourée par ces esprits, couronnée par eux. Ils vous ont assistée dans votre vie terrestre : les vieux maîtres nous les représentent qui vous secondent dans vos travaux de couture et de ménage, et même qui balayent l'atelier de saint Joseph. Que nos gardiens

qui sont vos sujets nous fortifient dans l'accomplissement de nos devoirs !

Reine des patriarches, priez pour nous, vous à qui appartiennent les vignes de Noé, les troupeaux d'Abraham et l'orge de Booz; qui vous avancez avec un agneau dans les bras et un épi à votre couronne.

Reine des prophètes, priez pour nous afin que nous entendions ainsi que des enfants le sens de l'Ecriture, ô vous qui mettez à la portée des Petits-Pierres et des Petites-Maries, assis sur le banc de l'école, le langage d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel.

Reine des apôtres, priez pour nous, vous qui avez voyagé plus que tous les missionnaires ensemble et que l'on retrouve aux quatre coins du monde, et jusqu'en cette humble et verte vallée où les eaux vives mêlent leurs murmures aux chants de la vivante Dominica et de ses sœurs. Vierge de Lourdes, couronnée par les neiges de mon pays !

Reine des martyrs, priez pour nous, vous qui

avez reçu les rubis de la Croix sur le front et qui, davantage que le voile de Véronique, vous êtes imprégnée du supplice de Jésus.

Reine des confesseurs, priez pour nous, vous qui n'avez qu'à vous taire au pied de la Croix pour que nous croyions à votre témoignage.

Reine des Vierges, priez pour que la vivante Dominica et ses sœurs qui forment votre cortège et qui vous couronnent reçoivent à la fin l'auréole que vous-même leur préparez.

Reine de tous les saints, priez pour que nous comptions, parmi vos plus obscurs sujets, ceux qui, en arrière de la foule des élus, pourront du moins apercevoir un reflet de votre front.

Reine conçue sans la tache originelle, priez pour nous, Reine Mère, unique et divine abeille qui, au rucher de David, êtes demeurée intacte dans votre alvéole privilégiée qui n'a pas épousé les impuretés des autres cellules ; avette qui, dans votre cire vierge, avez composé et conservé ce miel dont se

nourrissent chaque jour la vivante Dominica et ses sœurs !

Reine du très saint rosaire, priez pour nous, pour que Dieu introduise dans ce rosaire qu'achève son médiocre serviteur ce qu'il y manque. C'est vous qui m'avez remis cette poignée de grains de bois dans l'année mil neuf cent cinq que je me suis converti. Je me souviens de Dieu dans le jardin de l'hospice, de la fanfare naïve, du fléchissement des moissons sous la brise, des femmes qui, à l'approche de l'Ostensoir, s'affaissaient comme des blés fauchés. Mon rosaire est dit. J'en tiens la croix grossière en écrivant ces lignes. Je sais quelle force j'ai puisée là depuis ce jour où je me suis cru mort, jusqu'à celui où, plein de vie éternelle, j'écoute, sûr de moi, le vent. J'ai vu les miens se relever de leurs couches funèbres. Je louerai mon Dieu et j'appuierai devant lui mon cœur contre la terre. Cette poignée de grains, ô Vierge ! voici la pauvre gerbe qu'elle a produite. Mais il y avait, au milieu, ce coquelicot qui riait.

TABLE

LES MYSTÈRES JOYEUX

LES MYSTÈRES DOULOUREUX

LES MYSTÈRES GLORIEUX

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente-et-un mai mil neuf cent seize

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

